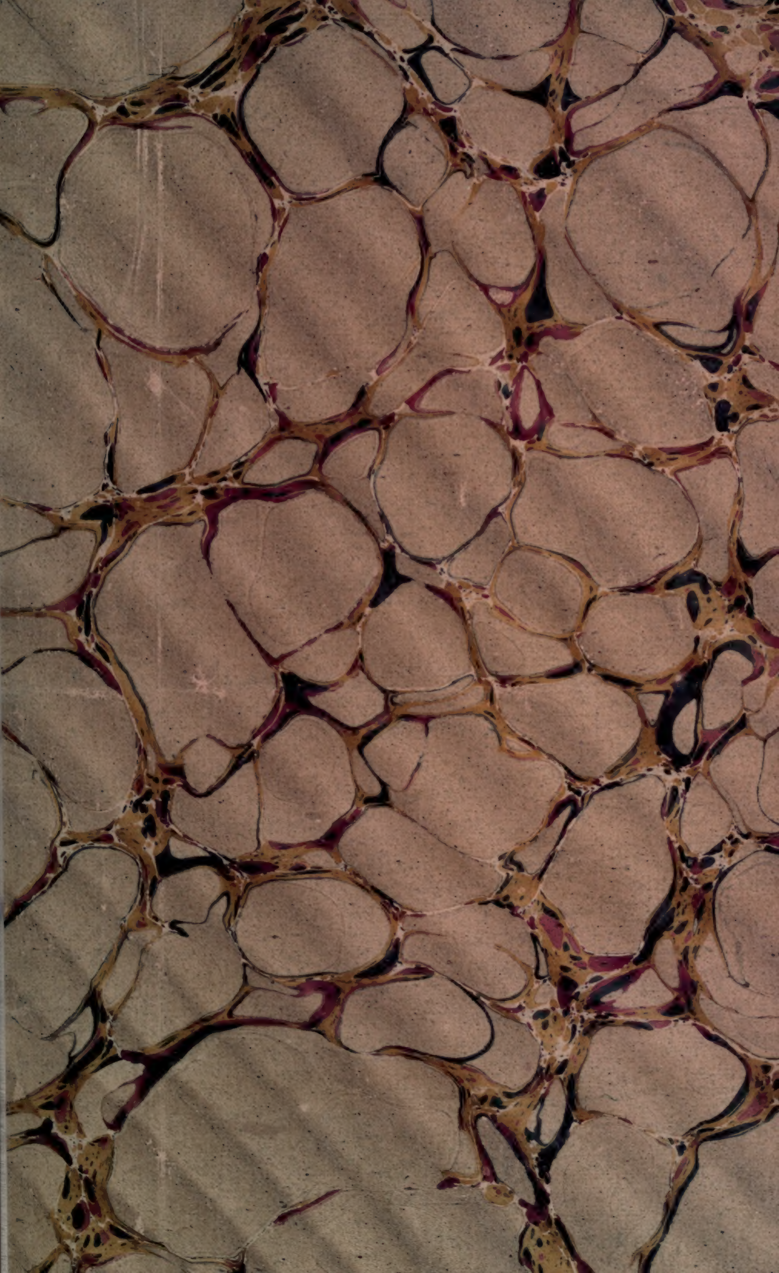






LE

RÊVE D'ANTOINETTE

EVELINE LE MAIRE

LE

RÊVE D'ANTOINETTE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e



LE RÊVE D'ANTOINETTE

I

Antoinette d'Aipeuille à Thérèse de Kerdignac.

« Prenez garde, mes chères enfants! le monde est un *monstre* malfaisant ! (Auriez-vous jamais ouï, par hasard, qu'un monstre fut quelquefois bienfaisant et gentil?) « Dans cette paisible maison, « vous ne pouvez soupçonner sa cruauté perfide, « mais prenez garde!... il vous guette aux portes « du couvent, tout prêt à fondre sur vous pour « vous dévorer!... »

Mignonne Thérèse, vous rappelez-vous ce pompeux discours de Mère Fidélia au jour de notre départ? Je la vois encore, la chère vieille, toute cassée, jaune et ridée comme une pomme de l'an dernier! Elle tenait ses yeux obstinément fixés sur le parquet, si bien verni que je vous chuchotai dans l'oreille que, faute de miroir, elle faisait cela pour « se regarder dans la glace », à quoi vous

m'avez, d'un coup d'œil sévère, montré l'inconvenance d'une telle supposition. Vous aviez raison, comme toujours : quand enfin elle releva la tête, nous vîmes ses pauvres petits yeux gris, si ternes d'habitude, briller d'un éclat humide, inaccoutumé, et je compris! Mère Fidélia pleurait!... Pauvre chère figure connue depuis dix ans, toujours la même, toujours laide, toujours fanée, toujours centenaire, je la trouvai soudain d'une beauté inouïe. Je revis, toutes à la fois, les mille gâteries de Mère Fidélia, sa faiblesse même pour l'enfant ingrate qui, trop souvent, la payait en taquineries et en malices... et le souvenir des vilains « tours » de ma façon, qu'autrefois j'avais trouvés très drôles, me fit reculer d'horreur...

La chère âme! elle trouvait des larmes pour pleurer sur sa délivrance!

C'est alors, vous vous en souvenez peut-être, que j'allai vers elle et, prenant entre mes mains la pomme ridée de l'an dernier, je l'embrassai par deux fois, à pleine bouche. Les larmes étalées jusqu'ici sur l'émail terni des yeux coulèrent lentement sur le parchemin jauni et se nichèrent dans quelque ride où je ne les vis plus.

En m'en allant, j'emportai un sentiment bizarre fait de regret, de reconnaissance, de confusion, pour ce que je quittais, avec la crainte savoureuse

de cet inconnu redoutable et du monstre cruel qui me guettait aux portes du couvent. Démêlez cela si vous pouvez.

Je tremblais un peu, en franchissant le seuil béni de la sainte maison..., et, me rapprochant encore de Fanchette, je risquai un coup d'œil au dehors. La rue s'étendait à droite et à gauche, tranquille et muette, presque déserte, avec de grands murs moroses... Le monstre n'était pas là.

A demi rassurée, vaguement inquiète, je pris le chemin de ma destinée, épiant à travers les vitres de mon wagon les cornes ou les griffes de l'hydre redoutable; mais les rivières et les bois défilaient devant moi, paisibles; les villes se succédaient lançant sur le ciel bleu, comme de grands points d'exclamation, les tours et les chochetons de leurs églises, sans rien de suspect ni d'effrayant dans l'ombre des grands arbres et le brouhaha des grandes cités.

Alors, sans doute, ce serait à Montreil seulement que je verrais l'ennemi face à face et qu'il faudrait, pour m'en défendre, me remémorer les conseils maternels ou terrifiants de Mère Fidélia. Eh bien, on apprendrait alors ce que je suis capable de faire...

Chère Thérèse, vous me connaissez assez pour me croire si je vous dis que je fus, non pas ras-

surée, mais sincèrement désappointée en entrant dans ma nouvelle existence : là non plus, le monstre n'y était pas !

A quoi me servait mon arsenal de bonnes résolutions? J'aime la lutte, hélas! et rien ne me provoque, à moins que l'ennemi sournois ou bon prince ait décidé d'attendre un peu... à moins encore que, sensible et compatissant, il ne veuille m'endormir avant de me dévorer, de peur de me faire mal... Alors, mon amie, j'en suis à la période du chloroforme.

Je n'entrerai pas dans de fastidieux détails sur la maison triste, noire, maussade, de Mlle Bertrand, ma tante, maison où la monotonie, mère de l'ennui, s'est établie en maîtresse souveraine. Je garderai le même laconisme au sujet de sa propriétaire, car je le sais très bien, si je m'étendais un peu, vous me trouveriez méchante et vous me gronderiez très fort... Je ne vous dirai donc pas qu'elle est maniaque, mais maniaque!... Là! ne vous fâchez pas, mettez que je n'ai rien dit. Ou plutôt j'ai voulu dire, elle a un ordre si surprenant, une régularité telle, que sa vie est étiquetée, classée, rangée, comme le pupitre de Marguerite Pinson. Toutes ses minutes sont mises en bouteilles numérotées et, méthodiquement, elle les boit l'une après l'autre. Ainsi, bien que je ne l'aie pas vue depuis

deux heures au moins, je puis vous affirmer qu'au moment précis où je vous écris, elle est dans son fauteuil vert, un tabouret sous les pieds, son chat Ratapon sur les genoux; de la main gauche, elle tire un peu l'oreille dudit quadrupède, de la droite, elle tient son journal et doit en être vers la fin de la troisième colonne de la quatrième page, ou aux premières lignes de la colonne suivante. Comme il fait du soleil, le côté droit de la persienne doit être tiré. Dans cinq ou six minutes, elle viendra me chercher pour faire quelques tours de pâtis.

Pourquoi me grondez-vous? Qu'ai-je dit de mal?

Je vous ferai savoir un peu plus tard si elle m'aime, ne m'en étant pas encore aperçue jusqu'à présent. Par la même occasion, je vous avertirai de mes sentiments à son égard.

Ne croyez pas, chère amie, que je prenne en grippe Montreil et mon nouveau genre de vie!.. Parfois, je l'avoue, j'ai des accès de mélancolie, mais cela dure peu, et ma joyeuse humeur reprend vite le dessus.

Étant décidée à voir les choses du meilleur côté, j'aurai encore de bons moments, je crois. Multipliez-les, petite amie, en m'écrivant beaucoup. Vous connaissez ma très grande affection

pour vous, je ne veux pas radoter en vous en donnant de nouveau l'assurance.

Croyez-moi votre amie

ANTOINETTE.

La jeune fille avait bien prophétisé : elle achevait à peine sa lettre quand Mlle Bertrand fit son apparition.

— Ma nièce, dit-elle, nous sommes au 1er septembre. Mon expérience m'a permis de constater qu'à cette époque le pâtis devient un peu frais, et j'ai l'habitude de faire, à partir de ce jour, ma promenade quotidienne sur la route de Champfleur, je n'y veux pas manquer cette fois, car pour moi l'habitude est une chose sacrée. Préparez-vous donc, nous allons sortir.

— Oh! ma tante! mais il fait une température du Sénégal!

La perspective d'une promenade sur la route très ensoleillée de Champfleur effrayait à bon droit la jeune fille.

— Prétendez-vous, Antoinette, connaître mieux les choses et la vie qu'une femme de mon âge? Votre remarque est déplacée, mon enfant. Croyez, du reste, que vous avez toute liberté de ne pas m'accompagner si cette promenade vous déplaît.

Mieux valait subir les réverbérations solaires

de la grande route blanche, que de rester toute une journée dans le sombre logis. Sans mot dire, Antoinette suivit sa tante qui, très digne, se retirait.

Pauvre Mlle Bertrand! la seule pensée qu'un changement quelconque pût être apporté au petit va-et-vient de sa vie de tous les jours la remplissait d'une secrète terreur. Son idéal de bonheur consistant en une routine jamais démentie, elle pouvait être considérée comme une des rares femmes ayant atteint jusqu'alors toute la somme possible de satisfactions matérielles et intellectuelles. Mais, gémissait-elle, combien son existence était changée, maintenant qu'il lui fallait recevoir chez elle sa petite-nièce, parisienne de naissance et d'éducation, orpheline depuis dix ans, et dont elle était la plus proche parente!...

Durant les années de couvent tout avait été parfait! L'enfant se plaisait dans la sainte maison et répondit par un refus quand, aux premières vacances, Mlle Bertrand l'invita mollement à venir chez elle, à Montreil. Deux fois par an, la petite écrivait, et recevait pour réponse une lourde pâtisserie dorée capitonnée d'amandes, vers le jour de l'an, et une corbeille de fruits mûrs dans le courant de l'été. Là se bornait la sollicitude maternelle de Mlle Bertrand pour l'orpheline.

Mais quand la jeune fille eut dix-huit ans, il fallut bien songer à elle.

Tout d'abord, la digne demoiselle déclara que s'il lui fallait subir cette jeunesse, elle en mourrait à bref délai. On lui fit comprendre que sa robuste santé résisterait sans doute à un tel assaut, et qu'il serait peu convenable pour Mlle d'Aipeuille de ne point venir chez sa tante : le monde en pourrait jaser.

Ce dernier argument fut tout-puissant sur l'esprit routinier de la vieille fille. Elle envoya Fanchette à Paris, avec mission de ramener la pensionnaire à Montreil. Dès lors, elle considéra sa vie comme bouleversée, quoiqu'elle n'eût rien changé à ses chères habitudes : Antoinette riait, Antoinette chantait, Antoinette marchait, n'était-ce pas odieux? Quand cet état de choses finirait-il?... Mais, au fait, pourquoi pas?...

Il se fit en son esprit un travail lent et sûr; une idée s'y implanta, solide et indéracinable : pour se débarrasser de cette encombrante petite, sans faire jaser le monde, un moyen existait, le mariage. Ce serait facile et prompt : il y avait à Montreil plusieurs jeunes gens fort comme il faut, Antoinette n'était point sotte ni laide; sans être riche, elle possédait quelques petites rentes; quoi de plus simple, alors?

Que la principale intéressée pût avoir sur le mariage des idées à elle, sages ou baroques, tout opposées aux projets en question, Mlle Bertrand n'y songeait point, non, pas plus que, de son côté, la jeune fille ne soupçonnait les combinaisons machiavéliques qui bouleversaient le cerveau paisible de sa vieille tante.

En attendant l'heure des révélations, l'une et l'autre, essouflées et en sueur, suivaient sous un soleil ardent la route poussièreuse de Champfleur.

II

Antoinette fit sensation dans la petite ville de Montreil. Sans être précisément jolie, elle avait un charme exquis et une grâce mutine tout à fait séduisante dans ses yeux très francs, sa petite bouche rose toujours souriante et ses cheveux fous, légers et chatoyants comme de la lumière. La toilette la plus simple, les moindres choses prenaient sur elle un air de fête, et les jeunes filles du pays avaient beau imiter à qui mieux mieux ses ajustements et ses manières, elles n'arrivaient qu'aux résultats les plus pitoyables.

Mlle Virginie était secrètement flattée du succès de sa nièce, mais n'en voulait rien laisser paraître. Tout haut, elle réprouvait fort cette élégance pourtant bien naturelle; tout bas, elle la bénissait et en faisait la complice de ses projets.

Mais il fallait qu'on connût mieux la nouvelle arrivée, il fallait la présenter à la société de Montreil... Hélas! que de peines pour marier une jeune fille! Mlle Bertrand admirait très fort son dévouement et sa force morale insoupçonnée jusque-là... Chose inouïe! Elle allait, en septembre, recommencer la tournée de visites qui, depuis les temps les plus reculés, se faisaient toujours méthodiquement dans la première semaine de janvier.

Antoinette raconte à son amie les petits détails de son existence.

« Thérèse chérie, j'en suis toujours à la période du chloroforme... et pourtant, je l'ai vu... le monstre...

« Voulez-vous sa description? Il est insignifiant, lourd, banal, comme un vulgaire animal de basse-cour. Rien de redoutable dans son aspect; je ne le crois pas méchant, au sens propre du mot; il manque un peu d'esprit, embaume la province à cinquante pas; je crois même que, pour l'avoir approché, j'en ai pris une vague odeur que vous

retrouverez certainement dans cette lettre. En somme, je ne me laisserai pas dévorer par lui, et il ne me semble point en avoir envie ; méfions-nous toujours, c'est si perfide, ces monstres-là !

« Il y a trois jours seulement, et sans y avoir été préparée, j'appris brusquement que j'aurais avec lui ma première entrevue :

« Au sortir du déjeuner, tante Virginie prit un air grave, et comme je lui offrais mon bras pour faire son traditionnel pèlerinage à l'acacia décharné de l'allée gauche du jardin, quarante pas pour aller, autant pour revenir, qui facilitent, dit-elle, sa digestion, elle eut un geste négatif et me cloua de surprise, en disant :

— Pas aujourd'hui, Antoinette !

— Ma tante, seriez-vous malade ?

— Pas encore, quoique je m'y attende chaque jour ; heureusement que...

Une de ses habitudes, quand elle me parle, est de terminer par cet adverbe chacune de ses phrases. Pourquoi ?

— Aujourd'hui, reprit-elle, je n'ai pas le temps de me soigner, je dois penser à vous, mon enfant.

Je fus si intriguée que je ne songeais pas à rire de son ton solennel.

— Penser à moi, ma tante ?.... Je vous en suis

mille fois reconnaissante, mais pourquoi, à mon sujet, changer vos habitudes et vous priver de votre petite promenade quotidienne?

— Ne savez-vous donc pas, Antoinette, que tout Montreil, en ce moment, a les yeux fixés sur vous?

— Sur moi?... Quel honneur!

— C'est assez naturel, la nièce de Mlle Virginie Bertrand ne peut passer inaperçue dans notre ville. Grâce à moi, j'ose le croire, vous êtes assurée de la meilleure bienveillance. Ces dames vous accueilleront avec indulgence et bonté; tâchez de rester digne de la situation évidente où vous êtes placée.

Il fallait entendre ce ton, en disant cela!... Thérèse, je n'ai jamais essayé de vous tromper en me faisant passer à vos yeux pour l'ange de la douceur... ne vous étonnez donc point si je vous avoue qu'à ces mots je rougis de colère.

— Ma tante, je n'ai pas l'honneur de connaître « ces dames », mais je ne veux ni de leur indulgence, ni de leur bonté. Dites-le-leur de ma part si vous voulez.

— Du calme, ma nièce! je suis surprise, péniblement surprise de votre extrême vivacité. Vous ferez bien d'assouplir votre caractère, mon enfant, si vous voulez vivre dans le monde. Je trouve in-

convenante votre manière de me parler, et plus inconvenante encore la façon dont vous traitez les excellents sentiments de ces dames pour vous.

J'avais déjà honte de mon mouvement d'humeur; de plus, un mot de ma tante me fit dresser l'oreille.

— Vous avez raison, lui dis-je, aussi pardonnez-moi, je vous prie! Alors, ma tante, le monde c'est Montreil?...

— Pas tout à fait, Antoinette, c'est une partie de Montreil, c'est la société choisie à laquelle je voulais vous faire l'honneur de vous présenter, mais, vu votre indépendance d'idées, je ne sais si je dois...

— Oh! si, ma tante, vous devez. Oubliez, de grâce, un mouvement d'humeur que je regrette et conduisez-moi dans le monde.

Mlle Virginie, subitement radoucie, me tapota la joue.

— Alors, petite fille, habillez-vous et faites-vous belle. De mon côté, je vais procéder à ma toilette. C'est pour cela que j'ai changé mes habitudes aujourd'hui.

Elle coula un regard tendre et langoureux du côté de l'acacia qui semblait faire avec ses bras maigres de grands gestes extravagants, pendant que, tout émue, je montais bien vite dans ma chambre, me préparer à ma première bataille.

Quelles armes devais-je prendre? Ma conscience me suggérait vaguement de mettre la petite robe à rayures bleues et blanches que je trouvais très gentille à Pâques, et dans laquelle je serais passée modeste et inaperçue... Mais je voyais tout à côté mon costume de voile blanc pas encore étrenné (vous savez que je raffole du blanc); j'entendais ma tante me recommandant de me faire belle... et, somme toute, je lui dois l'obéissance, à ma tante... Je choisis donc ce que vous devinez. Je fis bien, car Mlle Bertrand avait elle-même sorti de leurs boîtes camphrées ses plus beaux atours : robe de soie, couronne de roses, ombrelle puce à manche pliant, et au milieu de tout cela, un « air de circonstance » qui m'en imposa très fort.

Par une chaleur tropicale (dans ce brave Montreil, on commence les visites entre une heure et deux), nous partons en campagne.

Chez M. le notaire, une petite bonne effarée vient nous ouvrir.

— Mme Benoît est-elle visible?

— J'sais pas, j'vas y demander : c'est aujourd'hui lessive.

On entend alors des chuchotements, des pas précipités, des portes qui s'ouvrent et se ferment. Bientôt, la bonne reparaît et nous introduit dans un endroit si sombre qu'il est impossible d'y rien

distinguer. Au bout de cinq minutes, une forte odeur d'eau de javelle et de chlore se répand dans l'endroit mystérieux où nous sommes. J'entends le bruit d'une respiration haletante, de chaises que l'on cogne, de meubles que l'on heurte, et une voix courroucée qui s'exclame : « Encore cette sotte de Joséphine qui laisse une « visite » dans l'obscurité! Excusez-moi, mesdames, mais ces domestiques! »

Nous entendons alors qu'on veut ouvrir une fenêtre. Cela n'arrive pas souvent, sans doute, car une lutte s'engage entre une chose qui résiste et un être humain qui tire, pousse et se démène. La lutte se prolonge; enfin l'humanité triomphe, et la lumière se fait!

Je puis donc voir Mme la notairesse, une courte personne essoufflée, sanglée dans une robe trop hâtivement mise, trahie par la plupart de ses agrafes. Ma tante fait les présentations d'usage.

Mme Benoît, vexée par la négligence de Joséphine, commence sur les domestiques et leurs innombrables méfaits une dissertation qui me donne tout le loisir de jeter un coup d'œil distrait autour de moi.

Je ne puis vous dire ni la couleur ni le style des sièges, cachés sous leurs housses; tâchez de prendre votre parti de cette ignorance! Aux murs,

deux glaces modestement voilées de gaze luisante, de naïfs dessins dans de superbes cadres; sur la cheminée, une pendule et son globe entre deux bouquets de dahlias en étoffe lie de vin; vers la fenêtre, un piano jaunâtre. Je crois bien que c'est tout.

Il y a loin, Thérèse chérie, de cette froide réalité, aux salons capitonnés où ma folle imagination plaçait le « monstre ». Pourtant, j'ai vu peu de choses, jusqu'ici, et ne lis guère de romans... Où donc ai-je pu prendre de telles idées ?

Pendant ce temps, les voix de ma tante et de notre hôtesse continuaient à me bercer par les mêmes mots souvent prononcés : lessive, savon, chère amie, repassage, cendre, soude, Joséphine, etc. Je me rendais compte, vaguement, que j'étais peu brillante : depuis l'entrée de Mme Benoît je n'avais pas ouvert la bouche ! Par deux fois, une petite toux sèche de ma tante sembla me rappeler à l'ordre; à la fin elle n'y tint plus.

— Ne trouvez-vous pas, Antoinette, que Mme Benoît a une idée excellente d'employer l'eau de riz plutôt que l'amidon pour ses volants de jupon ?

— Mais je ne sais pas...

Je m'arrêtai, foudroyée par le regard de ma tante.

— Voyons, mon enfant, continua-t-elle, ne vous laissez pas intimider ainsi. Vous êtes ici presque en famille, et du reste, l'avis d'une personne adroite comme vous l'êtes pourrait ne pas nous être inutile.

Du coup, je la regardai bien en face, persuadée qu'elle se moquait de moi. Mais non, rien d'ironique sur son visage, rien qu'une admiration attendrie pour mes nombreuses qualités!

Cependant, j'avais encore présents à la mémoire tous ses sermons sur mon incapacité et ma déplorable éducation.

Je devais passer par tous les étonnements : Chez la femme du maire, nulle comme moi ne saurait diriger un intérieur; chez le médecin, j'excellais dans les travaux d'aiguille; chez le percepteur, ma tante fit de telles allusions à mes capacités culinaires que Mme Largeot implora, de ma science, une recette pour conserver leur fermeté aux cornichons. Je suffoquais!... Maintenant encore je me demande ce que tout cela veut dire.

Il est évident que ma tante m'aime peu et m'apprécie encore moins. Je dérange sa vie, je la scandalise par mes éclats de rire et mes idées souvent tout opposées aux siennes.

Alors, pourquoi tant d'éloges?

Il faut que je sois bien sûre de votre amitié, ma

Thérèse, pour vous écrire cette lettre interminable. Nulle autre que vous ne la lirait jusqu'au bout.

Pour votre bonté et votre admirable patience, je mets en terminant de très tendres baisers.

ANTOINETTE.

III

Fragments d'une lettre de Thérèse à Antoinette.

Vos lettres m'amusent, petit lutin. Comme l'a si bien deviné votre amitié, jamais je ne les trouve trop longues...

... Je me suis creusé la téte pour trouver une signification raisonnable des espérances de Mademoiselle votre tante, pour comprendre ce que voulaient dire les louanges (peu sincères, prétendez-vous) dont votre loyauté et votre modestie ont eu tant à souffrir lors de « la première bataille ».

Suis-je plus perspicace que vous? ou bien, par quelque miracle inouï, aurais-je soudain une imagination plus vagabonde que la vôtre? Voici ce que j'ai compris, ou cru comprendre :

Toinon, ne vous faites pas d'illusions, vous gênez Mlle Virginie. Elle est, il me semble, une excellente personne, mais se voit obligée, pour vous, de troubler tant soit peu ses chères habitudes. Votre voix, votre pas, votre présence sont autant d'éléments étrangers à la petite monotonie qu'elle aime.

Comment faire rentrer les choses dans l'ordre? Bref, comment se débarrasser de vous?

Votre tante ne veut pas votre mort, elle ne peut vous remettre au couvent; en somme, elle vous aime, croyez-le, et désire votre bonheur, si le sien n'en doit pas souffrir.

Je vois donc une seule issue, pour Mlle Bertrand; vous marier. Vous êtes bien jeune encore, ma chérie, pourtant cette idée ne m'effraie pas trop, sachant ce qu'on peut attendre de votre raison et de votre cœur.

Vous comprenez maintenant pourquoi mademoiselle votre tante, en quête d'un parti sortable, vous présente à la société de Montreil, avec force compliments à votre actif. Les célibataires de l'endroit, attirés par votre excellente réputation, vont sous peu se présenter en foule...

Mon amie, j'espère être informée la première des propositions de M. le notaire ou peut-être même de M. l'adjoint au maire.

Pourtant, restez calme et sachez que tout ce que j'écris est une simple hypothèse.

Un dernier mot. Dieu est bon infiniment. Confiez-lui le soin de votre vie, il saura mieux que vous la conduire. Si le bonheur passe, prenez-le. Croyez toujours en ma sincère affection.

THÉRÈSE.

Antoinette à Thérèse.

Mon amie, est-ce bien vous qui m'avez écrit une telle lettre? Moi, devenir la femme d'un notaire ou d'un adjoint de Montreil! Oh! j'ai bien ri, cette supposition est si drôle!...

Puisque vous avez oublié mes confidences sur mes projets d'avenir, il me faut vous les faire encore et vous gronder un peu de votre mauvaise mémoire.

Vous vous rappelez sans doute qu'autrefois je me révoltais contre le destin qui m'avait faite femme... Je rêvais de grandes choses, de célébrité, de gloire. Le souvenir d'Alexandre me donnait des insomnies; celui de César et Napoléon, le délire.

Je me persuadais de très bonne foi qu'à leur place j'aurais pu faire autant et mieux qu'eux tous réunis, et que, dans l'histoire, leur pauvre petite renommée aurait pâli d'impuissance à côté de la mienne.

Mais voilà, j'étais une femme, une misérable femme dont l'âme trop grande devait rester esclave sous une robe de pensionnaire, et je pleurais de rage en lançant au milieu de la classe ces affreux livres d'histoire, écrits par un auteur malicieux tout exprès pour m'exaspérer, semblait-il.

Une fois là, les pauvres livres ahuris ne pouvaient revenir tout seuls! Sur une admonestation indignée de Mère Laurentia, il me fallut un jour aller les chercher...

Les pauvres Macédoniens gisaient en si piteux état, avec leurs feuillets détachés et pêle-mêle, que j'eus un mouvement de joie :

— Ah! monsieur Alexandre, vous êtes vaincu aujourd'hui, pensai-je, et vaincu par moi!

Les Romains, plus neufs, ne semblaient pas avoir souffert. Le Français me parut un peu fatigué. Il s'allongeait, grand ouvert, comme n'en pouvant plus. Je le pris dédaigneusement et m'apprêtais à le fermer, l'effleurant à peine d'un regard quand, les yeux dilatés, la respiration suspendue je retins à grand'peine un cri de joie, de triomphe, de reconnaissance, de tout ce que vous voudrez.

Merci, mon Dieu! pensais-je, merci de cette révélation, de cette lumière éclatante projetée sur mon avenir. Vous m'avez montré ma voie!

Qu'avais-je donc vu de si miraculeux dans cette

innocente histoire? Oh! rien de plus simple, chère amie : mon livre, en tombant, s'était ouvert tout tranquillement à la page de Jeanne d'Arc. Je crus à une intervention divine me montrant que les femmes peuvent comme les hommes se couvrir de gloire, me consolant de « mon malheur » par la révélation d'une destinée plus merveilleuse encore que celle de mes héros masculins.

De ce jour, je recherchai la solitude et le silence pour mieux entendre « mes voix ». Je m'informai anxieusement auprès des externes de l'état politique de la France et de l'Europe... Hélas! tout était tranquille : point d'envahisseur à l'horizon... point de visions lumineuses ni d'avertissements angéliques! Je commençai à m'inquiéter.

Au bout de trois mois, de trois interminables mois, je renonçai à toute espérance, et je pleurai de nouveau mes illusions perdues.

J'oubliais César et les grands conquérants pour jalouser Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, les reines de toute époque, les martyres, enfin tout ce qui a une place quelconque dans l'histoire. Je pâlissais d'envie au souvenir des héroïnes de la Révolution. Pendant deux jours, je fus Mlle Sombreuil; pendant toute une semaine, Charlotte Corday.

Je dis à ce sujet des choses terrifiantes à Mère Fidélia.

— Ma Mère, comment pouvez-vous rester aussi calme quand je parle de cette femme?... Vous ne sentez donc pas ce qu'elle a dû lutter et souffrir, vous ne voyez donc pas son admirable dévouement !

— Mon enfant, du calme, du calme !

— Mère Fidélia, dites quelque chose.

— Eh, bien ! Charlotte Corday était une exaltée.

Je bondis.

Une exaltée, oh!... Mère Fidélia! pouvez-vous dire des choses pareilles!... Alors, vous n'auriez pas agi comme elle?

Je ne puis m'empêcher de rire, aujourd'hui, à l'idée de la chère vieille s'en allant, un poignard à la main, délivrer le pays.

— Moi? ah ! certes non, fit-elle tout effarée.

— Eh ! bien, moi si. Ah ! ma Mère, vous verrez, vous verrez. Qu'il en vienne, un Marat, et lui aussi verra.

J'étais si surexcitée que les mots ne venaient plus, que les idées me manquaient.

Mère Fidélia posa sur moi un long regard inquiet.

— Vous m'épouvantez, mon enfant, dit-elle.

Le soir, Mère Supérieure me fit venir dans sa chambre et me dit des choses très belles, dont je me souviendrai toujours, sur le rôle de la femme au foyer domestique et dans la société. Elle me

montra que le devoir est partout et que, pour le remplir en silence, il faut souvent plus d'héroïsme que dans les grandes actions d'éclat.

— Puisque vous aimez tant les femmes guerrières et frondeuses, ajouta-t-elle en souriant, pourquoi ne supportez-vous pas sans larmes de légères égratignures? Pourquoi mourez-vous de peur quand il tonne? Pourquoi refusez-vous de traverser une cour à la nuit noire? Vous n'êtes pas du bois dont on fait les héroïnes, mon enfant. Contentez-vous d'être une femme simple, bonne et sensée.

Mère Supérieure avait raison, je le compris bien vite, et je renonçai en soupirant à être une femme « dont on parle ».

Mais si je ne dois pas être *quelqu'un*, pourquoi n'essayerais-je pas au moins d'épouser *quelqu'un?* Ce rêve est bien permis, je suppose. Je reporterais sur celui que j'aimerai mon ambition et mes désirs de gloire, voulant tout pour lui, et rien pour moi.

Il me faudrait tomber de trop haut, voyez-vous, pour épouser votre notaire ou votre adjoint.

Je rencontre une petite difficulté. Ici, le héros manque, où le prendrai-je? A son défaut, je me contenterais d'un homme célèbre ou très en évidence... Mais lui aussi, je ne sais où le trouver.

Un ministre? Montreil n'en a jamais vu, et puis cette situation est si fragile!

Un avocat célèbre, défenseur de la veuve et de l'orphelin, et dont la parole remue les foules?

Un ambassadeur, drapeau de la France à l'Étranger?

Un savant?... Tout cela est très joli. Hélas! j'ai bien peur de rester vieille fille en les attendant.

J'ai déjà pris mes renseignements. Je sais qu'il n'y a personne ici, ni poète, ni grand musicien (une des formes les plus aimées de mon rêve), rien pour mon bonheur.

Mais je ne désespère pas, il me reste encore une toute petite chance :

Les environs de Montreil sont ravissants, et souvent, m'a-t-on dit, des artistes épris de leur fraîche beauté viennent y faire de longs séjours.

Peut-être... Ce serait charmant d'épouser un peintre, célèbre naturellement : on expose au Salon, on a des médailles; les revues parlent de lui, les journaux publient son portrait et les interviews qu'on lui a arrachées; quand il meurt, ce sont partout de longs articles éplorés rappelant sa carrière, son génie, les détails de sa vie intime. L'épouse, la muse, l'inspiratrice n'est pas oubliée non plus dans ces cas-là.

Ma chérie, que dites-vous de mon idée?

IV

Mlle Bertrand ne sortait jamais le soir, ce n'était pas dans ses *habitudes*. Pourtant, à la fin de septembre, elle fit cette chose inouïe en faveur de sa nièce et consentit à la conduire au grand bal donné par Mme de Châtenoy pour les dix-huit ans de sa fille.

L'invitation arriva un matin où Mlle Virginie, après une bonne nuit peuplée de songes apaisants, était d'agréable humeur.

Elle commença par hausser les épaules, blâma l'infirmité qu'ont certaines gens de ne savoir s'amuser tout seuls, et de convier, pour les aider à se distraire, le ban et l'arrière-ban de leurs amis et connaissances. La fidèle Fanchette qui, à ce moment, procédait comme chaque jour à la toilette de Mademoiselle, reçut à ce sujet toutes ses confidences.

— Moi, aller en soirée! me coucher après minuit! tu ne me verras pas faire cette folie, ma bonne.

— Eh! mademoiselle, ce ne serait pas une si grande folie après tout.

— Tu parles sérieusement, Fanchette?

— Très sérieusement, mademoiselle.

La grande glace encadrée d'acajou réfléchissait un visage austère ne portant nulle trace d'ironie ou d'aliénation mentale.

— Ce ne serait pas pour vous que vous iriez, bien sûr, ce serait pour la petite. Croyez-vous que le temps ne doit pas lui durer des fois, à cette innocente? Dans son couvent, elle était avec de petites demoiselles, ici elle ne connaît encore personne, Mademoiselle est très bonne, bien sûr, mais Mademoiselle n'est pas de son âge, ni moi non plus. Et puis, ajouta d'un air fin la fidèle servante qui connaissait les secrètes pensées de sa maîtresse, il y aura peut-être à cette soirée un beau monsieur qui la trouvera gentille et la demandera en mariage.

— Sais-tu bien, Fanchette, que tu viens de dire une chose très sensée? Va me chercher Antoinette.

Peu après, la jeune fille arriva surprise et curieuse : il fallait une chose grave pour que Mlle Virginie la fît appeler à cette heure inusitée.

— Me voici, ma tante!

— Lisez cela, mon enfant.

— Oh! le joli billet parfumé!... Une invitation! Quel bonheur, ma chère petite tante, ce sera la première fois que j'irai au bal! Mais je ne suis pas

très sûre de me rappeler toutes les figures des quadrilles. Si j'allais me tromper!

— Calmez-vous, Antoinette. Dans tout ceci, vous oubliez une chose : mon consentement.

— Oh! ma tante, auriez-vous l'intention de le refuser? Alors, pourquoi m'avoir appelée, pour quoi me montrer cela? Si je n'avais rien su, au moins je ne regretterais rien!

— Bon, vous allez pleurer! pour une telle frivolité! Quelle enfant vous êtes! Je suis peinée, vraiment, très peinée de vous voir ainsi. Mais rassurez-vous, je vous mènerai à ce bal. Après mûre réflexion, je crois devoir le faire, pour plusieurs raisons; il me serait difficile de répondre par un refus à l'amabilité de l'excellente Mme de Châtenoy, puis ces sortes de distractions sont très rares à Montreil; pour une fois je consens à bouleverser mes habitudes, heureusement que... Enfin, une petite distraction ne pourra pas vous faire de mal.

— Chère tante, vous êtes exquise, laissez-moi vous embrasser. Croyez-vous qu'il sera très joli, ce bal? Y aura-t-il beaucoup de monde?

Mlle Bertrand dut avouer son ignorance.

— Mais tout fait supposer que ce sera bien, ajouta-t-elle, et comme vous avez un rang à soutenir, je désire que vous ayez une toilette conve

nable. Pensez-y, examinez votre garde-robe et s'il vous manque quelque chose, dites-le-moi.

Antoinette ravie remonta tout de suite dans sa chambre pour s'occuper de cette importante question, mais sa joie s'arrêta nette devant ses placards grands ouverts. Sa modeste garde-robe ne comprenait, en dehors de ses robes de pensionnaire, que quelques frais costumes d'été bons pour la ville, mais tout à fait impropres au rôle de toilettes de bal. Elle eut beau faire, s'ingénier, combiner, elle n'en put rien tirer, et, la mine penaude, s'en alla conter sa déception à Mlle Bertrand.

Quand celle-ci eut constaté, *de visu*, que la jeune fille n'exagérait rien, elle réfléchit longuement. Faudrait-il refuser d'aller à ce bal sur lequel, depuis un quart d'heure, elle venait de bâtir tout un château en Espagne ? ou, pour l'accepter, faudrait-il faire des dépenses folles ? Comment tout concilier ? Quel moyen de sortir de là ?

— Antoinette, venez avec moi, dit-elle enfin. J'ai là-haut, dans quelque coffre, d'anciennes robes de ma grand'mère, votre trisaïeule, où nous trouverons peut-être ce qu'il nous faut. Voilà bien longtemps que je ne les ai regardées, je me souviens pourtant de les avoir jugées fort belles, autrefois.

Avec mille peines, on fit jouer les serrures rouil-

lées par vingt-cinq ans d'abandon; les clés, révoltées d'une telle profanation, refusaient énergiquement tout service; le bois vermoulu gémissait d'impatience, Mlle Bertrand elle-même n'était pas sans inquiétude... en vingt-cinq ans, il peut se passer tant de choses!

Il fallut appeler Fanchette à la rescousse, et ce ne fut pas trop des efforts combinés des trois femmes pour venir à bout du meuble récalcitrant. Il cède enfin, le couvercle s'ouvre laissant s'échapper l'exhalaison dolente d'un parfum démodé et charmant, évocateur discret d'un âge disparu, et le fouillis des soies aux tons langoureux dans un bruissement gazouilleur et coquet.

Antoinette bat des mains et pousse un cri de joie.

— Oh! chère tante, il y a là de quoi faire revivre toute la cour de Marie-Antoinette. Que c'est joli, et frais encore! Conseillez-moi, de grâce, que dois-je prendre?

— Ces gros bouquets me semblent trop vieux pour vous; ce satin est bien lourd...

— Et cette mousseline brodée, un peu... mûre. Quel dommage, c'est si gentil!

Le choix s'arrête enfin sur un taffetas rayé de blanc et de rose, parsemé de fleurettes Pompadour, d'un ensemble charmant avec ses nuances molles atténuées par le temps.

Et sur ce fragile morceau de soie les rêves s'entassent et montent dans un tourbillon chatoyant : rêve de plaisir éclos sous les boucles d'or ; rêve de paix reconquise née sous les bandeaux blancs.

. . . .

Enfin ! le jour du bal arriva.

Depuis une semaine, Antoinette comptait les heures, trouvant ces derniers jours les plus longs qu'elle eût jamais vécus. De vagues échos des splendeurs préparées lui venaient par les rumeurs de la ville inhabituée aux réceptions cérémonieuses : dans la petite société de Montreil on ne parlait plus d'autre chose.

— Il y aura un buffet installé dans le hall, confia Mme Largeot à Mlle Bertrand, c'est ma bonne qui le tient de la cuisinière du château. On vient de commander des huîtres, des écrevisses et des fruits exotiques.

A ces renseignements gastronomiques Mme Benoît en ajouta plusieurs d'un autre ordre.

— Un tapissier de Montfort arrive demain pour tout préparer. On m'a dit aussi, fit-elle mystérieusement, que toute la famille de M. et Mme de Châtenay doit venir pour la circonstance ; le neveu de madame, M. Philippe, fera un joli danseur pour ces demoiselles. Du reste, les cavaliers ne leur manqueront pas, la garnison de Montfort doit leur

en envoyer un wagon, vous savez que le baron est cousin du général gouverneur. Tous les châteaux d'alentour sont invités, tous ont accepté ! Ah ! ma chère, quel branle-bas pour une maîtresse de maison !

Antoinette écoutait de toutes ses oreilles, et son imagination s'échauffait à ces propos sans cesse renouvelés.

Elle se les remémorait encore ce soir-là, tout en faisant sa toilette, très vite, dans son impatience de voir par elle-même si l'on avait bien dit la vérité, sans exagération.

A neuf heures, tante et nièce partirent, l'une chantant, l'autre maugréant. Le cœur d'Antoinette battait à se rompre quand elles atteignirent l'avenue du château gracieusement illuminée par des girandoles de lanternes chinoises, tandis que, tout au bout, elles apercevaient l'imposante façade laissant ruisseler par toutes ses fenêtres une lumière éclatante et les phrases attardées d'une valse langoureuse.

Des groupes d'invités, peu à peu, les rejoignirent; on arrivait.

Dès le vestibule, c'était une profusion de lumières et de fleurs; les reines-marguerites, les glaïeuls et surtout les roses se mariaient aux fougères et aux fusains dans une harmonie rustique

et souriante. Par les portes-fenêtres largement ouvertes sur la terrasse, le parfum des géraniums-lierres arrivait en effluves capiteuses, et la masse sombre d'un gazon, éclairé par l'écarlate d'un massif de bégonias, faisait à l'éblouissement des salons une perspective adoucie et reposante.

Tout était d'un luxe charmant, admirablement à l'aise dans ce cadre champêtre, sans rien de lourd ni de criard comme l'auraient pu faire supposer les commentaires de « ces dames ».

Malgré son inexpérience du monde, Antoinette, guidée par son goût très fin, le sentit tout de suite et respira mieux dans cette atmosphère plus légère et plus assimilable que celle qu'elle avait à la fois désirée et redoutée.

Ce fut donc tout épanouie de joie qu'elle suivit Mlle Bertrand dans le grand salon où la maîtresse de maison recevait ses invités. L'orchestre se taisait, les danseuses, roses de plaisir et toutes gentilles dans leurs toilettes pâles, avaient repris chacune sa place respective; près de la porte et dans les coins les messieurs se groupaient.

Les renseignements de Mme Benoît étaient tout à fait exacts. La garnison de Montfort avait envoyé à Montreil ses plus brillants représentants! La note claire des hussards, celle plus sobre des officiers d'infanterie mettaient une gaieté parmi la

raideur morose des habits noirs, et tout cet ensemble d'uniformes, de soie, de bijoux et de dentelles faisait un fort brillant coup d'œil.

Antoinette fut très remarquée.

De fait, elle était ravissante dans sa toilette du siècle dernier, de coupe un peu surannée et si gentiment garnie de flocons de mousseline de soie rose. Sans le vouloir, elle éclipsait toutes les jeunes filles de Montreil, un peu guindées dans leurs robes coûteuses et fraîchement confectionnées, car aucune ne possédait au même degré ce charme pénétrant, cette grâce piquante et cette exquise modestie.

Le beau capitaine de S... s'informa auprès du maire de l'endroit.

— De grâce, monsieur, dites-moi le nom de ce pastel échappé de son cadre!

— Ce pastel?...

— Eh! oui, cette toute mignonne jeune fille qui vient d'entrer et cause maintenant avec Mlle de Châtenoy.

— Ah! Mlle d'Aipeuille, vous voulez dire! C'est une nouvelle venue à Montreil, récemment sortie du couvent, ou de son cadre, si vous l'aimez mieux.

— Une héritière?

— Peuh! j'en doute!

— Dommage! mais elle est tout de même charmante. Veuillez me présenter, je vous en prie.

— Très volontiers, capitaine.

Et toute la soirée, Antoinette fut l'objet envié des attentions très flatteuses du plus brillant officier de Montfort.

Du reste, les hommages ne lui furent pas épargnés; le général lui-même s'empressa et voulut, dès le commencement, la conduire au buffet. Mlle Virginie triomphait.

La jeune fille s'amusa beaucoup; cependant son plaisir fut un peu gâté pour quelques minutes, quand on la pria de se mettre au piano.

Les musiciennes de Montreil n'étaient appelées que très rarement à faire connaître leurs talents, Mme de Châtenoy le savait et voulut leur offrir, par ce bal, une occasion inespérée de se faire entendre; toutes en profitèrent : les plus beaux morceaux de leur répertoire défilèrent l'un après l'autre, tandis que les danseuses « non artistes » bâillaient derrière leurs éventails et trouvaient ce temps perdu singulièrement long. Ce fut alors que Mlle Bertrand confia à la maîtresse de maison que sa nièce avait une jolie voix et chantait à ravir.

Il fallut bien céder aux instances de si aimables hôtes et de la plupart de leurs invités, et prendre le bras qu'offrait M. Philippe pour aller au piano,

mais vraiment c'était tout à fait ennuyeux, un nuage dans le firmament radieux du premier bal. Elle choisit la jolie phrase de Massenet : « Mireille ne sait pas encore le doux charme de sa beauté », de mélodie fraîche et simple, de poésie naïve, en exquise harmonie avec sa voix très juste et pleine d'une douceur veloutée, à ce point que l'on aurait dit musique et voix faites l'une pour l'autre.

Les artistes (il y en avait dans la société), les gens de goût (il n'en manquait pas non plus) sentirent vivement cette harmonie et surent en apprécier la valeur savoureuse et rare. D'autres jugèrent différemment. Mme Benoît chuchota dans l'oreille de la mairesse :

— Cette petite n'a pas de voix. Si vous entendiez Rosalie!...

Et la femme du médecin haussa les épaules en grommelant :

— Peut-on choisir un morceau aussi niais!

Antoinette n'entendit rien, se souciant fort peu de l'opinion de « ces dames ». Elle regagna sa place, toute rose d'émotion, bien heureuse d'avoir fini et, jusqu'à la fin de la soirée, s'amusa de tout son cœur.

Quand Mlle Bertrand se dévouait, c'était consciencieusement.

Le minuit redouté, depuis deux heures au moins,

avait sonné quand elle emmena sa nièce. Pendant le trajet du retour elle fit les commentaires les plus aimables sur les divers incidents du bal; jamais Antoinette ne l'avait vue de si joyeuse humeur. Le lendemain matin, ce fut autre chose encore!... Mlle Bertrand se réveilla un sourire aux lèvres.

— Tu avais raison, Fanchette, fit-elle aussitôt à sa fidèle servante venue plus tard que de coutume prendre les ordres de sa maîtresse, tu avais raison, j'ai bien fait de conduire Antoinette là-bas. Tout s'est très bien passé, on m'a fait beaucoup de compliments sur son compte et elle a été vraiment très gentille, bien plus modeste et réservée que ses manières bruyantes et sa frivolité habituelle ne me l'avaient fait espérer.

— Ses manières bruyantes, pauvre agneau! parce qu'il lui arrive de chanter et de courir parfois dans le jardin, en voilà un crime!

Mademoiselle, décidément de bonne humeur, ne releva pas cette interruption.

— Antoinette a été très entourée, reprit-elle, et j'ai vu bien des choses!

Comme elle se taisait, Fanchette interrogea :

— Quoi donc, mademoiselle?

— D'abord, j'ai remarqué Philippe du Verdat, le neveu de Mme de Châtenoy, Mme Benoît ayant appelé mon attention sur lui, l'autre jour.

— Eh bien?

— Rien à espérer de ce côté-là. Il a été charmant, j'en conviens, mais il est banal, ce garçon, aimable avec tout le monde. J'aime mieux l'aide de camp du général, un bel officier, ma foi! seulement Mme de Châtenoy le garde pour sa fille, c'est clair comme le jour. Il y avait encore le capitaine de S., joli cavalier, un peu fat, très empressé auprès de ma nièce, tellement empressé, ma bonne, que j'ai cru un moment qu'il allait venir me la demander en mariage, là, en plein bal.

— Alors?

— Une réflexion entendue par hasard a démoli toutes mes espérances. La femme du député, placée près de moi, causait à mi-voix avec la femme du général.

« — Il est gentil, le petit de S., fit-elle. Chasse-t-il toujours l'héritière?

« — Toujours; si vous connaissez 400,000 francs de dot, vous pourrez les lui adresser sans autres renseignements.

« — Le monstre!

« — Croiriez-vous qu'il a refusé les beaux yeux de Laure Valgrand parce qu'il manquait 100,000 francs à la dot qu'il s'est donné pour idéal!

« — Ce n'est pas à Montreil qu'il le trouvera, cet idéal! » dit la femme du député.

Ces dames se sont mises à rire, et moi, indignée, je n'ai pas voulu en entendre davantage.

— Je ne comprends plus alors pourquoi mademoiselle paraît si contente de sa soirée.

— Ah! Fanchette, il n'y a pas que le beau capitaine au monde. Après avoir entendu cela, j'ai tourné ailleurs mon observation et... j'ai vu autre chose, de meilleur, de préférable à tout le reste.

Elle se tut, souriante et rêveuse, laissant sa paisible imagination fuir à tire d'ailes, en extravagantes envolées. Fanchette brûlait de savoir la cause et l'objet d'une si douce satisfaction, elle interrogea :

— Alors, mademoiselle a vu quelque chose de très bien?

— De parfait, ma bonne, mon idéal!

Elle leva ses yeux au ciel rouge et blanc de son alcôve, d'un air extasié, et continua plus bas, d'un ton mystérieux :

— Je t'assure, Fanchette, que le jeune notaire est littéralement fou de ma nièce. Je l'ai bien observé, il n'avait d'yeux que pour elle... Laisse-moi parler. Il y avait tant de monde, de messieurs surtout, que je n'aurais sans doute rien vu sans Mme Morisson. Tu sais qu'elle a jeté son dévolu sur lui pour marier sa Marguerite; c'est une bonne personne, Mme Morisson, mais une intrigante :

ainsi voilà trois fois qu'elle invite ce jeune homme à dîner, à propos de quoi, je te le demande? Elle manque de tact, c'est certain, une femme sérieuse ne compromet pas sa fille à ce point. Tout à son idée fixe, hier, elle surveillait donc étroitement M. Marelle. Je la voyais inquiète, agitée, je lui demandai si elle n'était pas souffrante. « Pas du tout, répondit-elle, je me trouve fort bien, au contraire, ce bal est délicieux. » Mais incapable de penser à autre chose, elle ajoute. « C'est plutôt M. Marelle qui semble fatigué, ce soir, regardez donc, chère amie, comme il se tient à l'écart. » En effet, il était dans une embrasure de fenêtre, tout seul. « Il ne danse pas du tout! ajouta Mme Morisson, il n'a pas encore dansé une seule fois, pas même avec Marguerite. » Je la laissai à son inquiétude, et continuai à regarder l'embrasure en question, intéressée moi-même au plus haut point. Pourquoi ce jeune notaire, qui jouit d'une réputation d'homme du monde accompli, se réfugiait-il ainsi derrière un rideau, sans bouger? Cela n'était pas naturel, il y avait sûrement un motif à cette conduite. A ce moment, Antoinette, au bras de M. du Verdat, passa près de lui pour aller au piano. Il la suivit des yeux jusqu'au bout, et tout le temps qu'elle chanta il semblait en extase. Ma bonne, j'aurais voulu que tu voies sa figure à

ce moment-là. Quand elle eut fini, il recommença à la suivre du regard, et toute la soirée j'ai bien vu qu'il ne s'occupait que d'elle.

— Il aurait mieux fait de la faire danser et de lui causer, grommela Fanchette.

— Attends donc. Plusieurs fois il sortit de son embrasure et se dirigea de son côté, dans cette intention, bien sûr, mais à moitié chemin il battait en retraite, tous les jolis-cœurs et traîneurs de sabre ayant été plus lestes que lui! Ce digne garçon n'avait pas l'aplomb des autres, tu comprends, les vrais amoureux sont timides. Moi, j'aurais griffé avec plaisir ces insipides freluquets, le beau capitaine en tête. Une fois, enfin, il arriva à temps et eut l'immense joie de danser avec la petite. Mme Morisson, toute verdâtre, s'approcha de moi. « Mlle Antoinette est privilégiée », fit-elle. Je feignis de ne pas comprendre. « Pourquoi donc, chère amie? » — « M. Marelle fait une exception en sa faveur, ne voyez-vous pas? » — « Vraiment, je ne sais pourquoi, en vérité. » Un peu après elle fut consolée, le jeune notaire invita aussi Marguerite, la politesse l'y obligeait, ce digne jeune homme. Que dis-tu de tout cela, Fanchette?

— Je dis, mademoiselle, qu'il ne faut pas vous monter la tête comme cela. Après tout, un jeune homme peut bien remarquer un joli brin de fille

comme notre mignonne, sans en être amoureux. A Montreil les nouveaux venus paraissent toujours intéressants, surtout quand ils sont mieux tournés que les autres.

Mlle Virginie haussa les épaules.

— Toi, tu n'as rien vu, puisque je te dis que je suis sûre !

— Si mademoiselle est sûre, alors, moi aussi! Mais dans un mariage, il faut être deux; si Mlle Antoinette allait ne pas en vouloir, de votre monsieur ?

— Ah! voilà qui est fort. Perds-tu la tête, Fanchette? Antoinette refuser d'épouser M. Marelle, un jeune homme si bien, si sérieux, avec une fort jolie position sans compter son patrimoine considérable! Mais c'est un parti superbe, une chance inespérée. Et pense donc comme, pour moi, ce serait gentil : marier ma nièce dans le pays, la voir quand je voudrais, sans en être embarrassée, quel rêve!...

— Peut-être bien que ce rêve-là n'est pas celui de notre jeune demoiselle...

— Ma bonne, tu divagues. Les jeunes filles ne doivent avoir d'autre volonté que celle de leurs parents. Car, je veux, j'exige que ce mariage se fasse... si le notaire vient la demander.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle,

mais c'est égal, j'ai idée que notre mignonne aura, elle aussi, sa petite volonté.

Mlle Virginie, d'un geste nerveux, lui imposa silence.

— Nous verrons bien. En attendant, tout est bouleversé ici. Neuf heures, je ne suis pas encore levée; quelle affaire, mon Dieu! Sûrement je vais être malade.

Et tout en se hâtant de faire sa toilette, elle continua son rêve de notaire et de mariage.

V

Pendant ce temps, Antoinette, plus en avance que sa tante, écrivait une longue lettre à son amie, lui racontant le grand événement de la veille, mille drôleries sur les choses et les gens et, très discrètement, ses petits succès mondains.

« De tout cela, ma chérie, disait-elle enfin, que faut-il conclure? Que me reste-t-il de ce bal tant désiré? Rien. Et je commence à trouver moins extraordinaires les sermons de Mère Fidélia sur le néant des choses de ce monde. On désire, on aime, on veut ces distractions, on s'y amuse à cœur joie

toute la nuit. Le jour vient, les fleurs sont fanées, les tulles fripés, les coiffures savantes en désordre, il faut partir, et l'on n'emporte avec soi qu'un peu de fatigue physique, et tout au fond du cœur un peu de trouble inexplicable. C'est ainsi pour moi, du moins. Soyez donc bien tranquille, mon amie, si les soirées et les bals manquent, ici, je saurai m'en passer sans regrets.

Mais ne supposez pas, au moins, que mon humeur soit devenue chagrine, n'allez pas croire que je sois en train d'être « jamais contente ». Pas du tout, je suis sûre, au contraire, que nulle plus que moi n'a joui de cette fête, de cet ensemble charmant de fleurs, de musique, de lumière, de cet esprit souvent banal, parfois très fin, disséminé çà et là dans des conversations aimables et du meilleur goût. En faisant un peu la moue, je parle non de la fête, mais de son lendemain.

« Je le devine maintenant, vous voulez savoir autre chose, il vous tarde d'apprendre si parmi les beaux valseurs d'hier je n'aurais pas trouvé mon idéal, et si je n'ai pas laissé aux lustres ou aux guirlandes fleuries du château quelque lambeau de mon cœur. Rassurez-vous, ma Thérèse, mon cœur est plus solide que cela; puisque toujours je vous ai tout confié, vous savez déjà que mon idéal ne se rencontre pas si facilement.

« Voyons, avez-vous jamais lu de longs articles nécrologiques ou autres sur un capitaine de hussards, un conseiller de préfecture ou un baron joufflu, n'ayant tous d'autre mérite que d'être brillants valseurs et de savoir tourner un compliment? Tandis que mon héros, vous verrez tout ce que l'on imprimera sur lui!...

« Écrivez-moi, ma grande Thérèse! je vous embrasse très tendrement. »

Antoinette parapha d'un trait net et resta pensive, la plume entre les doigts.

Elle l'avait bien dit à son amie, il lui restait de cette fête une vague tristesse, le regret peut-être que ce fût si vite passé, avec l'ennui de reprendre aujourd'hui les banales occupations joyeusement acceptées la veille, l'interminable broderie, le morose ouvrage de couture, le piano et même les livres quotidiennement étudiés suivant les conseils de Mère Laurentia. Non pas cela! rien ne l'intéressait aujourd'hui.

Elle descendit au jardin; l'air était frais, légèrement piquant même; elle le trouva délicieux et l'aspira à pleins poumons tout en courant dans les allées pour secouer sa torpeur. Elle courut à perdre haleine, à la poursuite de Ratapon affolé; le digne animal, dans toute sa carrière déjà longue, n'avait pas souvenance de telles émotions. Il put

enfin s'échapper dans les branches très élevées d'un sapin où raisonnablement Antoinette ne pouvait guère le suivre. Alors, subitement calmée, elle revint à petits pas jusqu'à la charmille où, sur un socle ébréché, souriait une statue de Flore humide et verdâtre.

Elle était bien dépaysée, la déesse du printemps dans ce décor automnal. Les pampres de la charmille avaient jeté sur elle et autour d'elle de grandes feuilles pourpres et dorées aux tristes senteurs pénétrantes. Les bras de pierre, écartés pour soutenir une masse moussue qui devait être des fleurs sculptées avant que le temps et la pluie les eussent ainsi rongées, ses bras portaient un amas de feuilles mortes, et la pauvre Flore en semblait toute chagrine.

— Tu es pourtant bien jolie comme cela, ma vieille statue, déclara la jeune fille, mais vois-tu, chacun son métier : toi, tu es pour le printemps, comme moi, et l'approche de l'hiver ne nous dit rien qui vaille. Il y a encore des fleurs ici, ma pauvre vieille; attends, je vais t'en donner.

Elle alla bien vite jusqu'aux massifs de la pelouse et revint à Flore. Montant sur le socle, elle ôta toutes les feuilles sèches qui la couvraient, mit dans ses mains une touffe d'hortensias, sur sa tête une couronne de géraniums roses.

— Là, tu es contente, fit-elle. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer. Il suffit qu'une bonne âme vous aide dans les jours sombres et tout s'ensoleille, on attend mieux le printemps ensuite.

« Moi, la rencontrerai-je, cette bonne âme ? »

Pour faire ce petit discours, Antoinette était restée debout sur le socle, près de Flore, qu'elle entourait d'un bras. Rien de plus gracieux que ce groupe : la statue du printemps ornée de fleurs d'automne, et son évocation vivante portant des fleurs de joie dans son regard, son teint et ses cheveux de lumière; comme fond, les guirlandes rougeoyantes d'une vigne vierge et sur tout cela le velours gris perle d'un ciel de septembre.

Ce tableau était si réellement joli que Fanchette qui venait s'arrêta pour le contempler.

— Tout de même, pensa-t-elle, le notaire peut bien en être amoureux, après tout. Ma mignonne?

— Ah! c'est vous, Fanchette ! Que vous m'avez fait peur!

Elle sauta lestement sur le sable.

— Qu'y a-t-il?

— Le déjeuner est prêt, vous n'y pensez donc plus?

— Déjà? C'est vrai, j'ai grand'faim.

Elles revinrent ensemble, par l'allée des marronniers et Fanchette amicalement demanda :

— Il paraît que vous avez été gentille à croquer à ce bal?

— Mais... je ne sais pas. Qui vous a dit cela?

— Mademoiselle, donc.

— Ah! vraiment, vous ne vous trompez pas? Ma tante m'a enfin trouvée à son goût?

— Bien sûr, mon pauvre agneau... Mademoiselle vous aime, allez, et veut votre bonheur, seulement... il ne faudra pas la contrarier.

— La contrarier!... pourquoi? Je n'en ai nullement l'intention, Fanchette.

— Tant mieux, ma mignonne, vous me faites plaisir.

Antoinette sourit affectueusement à la bonne figure ridée qui la regardait tout émue.

Fanchette, la femme de confiance, presque l'amie de tante Virginie, aimait avec idolâtrie la jeune fille si semblable à sa mère, morte jeune, en plein bonheur; et quand Mlle Bertrand s'était décidée à prendre sa nièce auprès d'elle, la vieille servante avait cru revivre les jours heureux d'autrefois alors que, durant de longues vacances, le même sourire espiègle mettait une joie dans la sombre maison. Elle aima la fille comme elle avait aimé la mère, Antoinette le sentait et lui rendait en menus soins cette grande affection.

Onze heures étaient sonnées depuis trois grandes

minutes quand Mlle d'Aipeuille entra dans la salle à manger. Tante Virginie, déjà assise à sa place, le lui fit doucement remarquer sans nulle acrimonie.

— Vous savez, mon enfant, que je tiens absolument à déjeuner à heure fixe, vous me ferez plaisir en ne vous mettant plus en retard une autre fois. Ce n'est pas votre faute, sans doute, nos habitudes ont été si changées depuis hier! Il faut le temps de s'y remettre.

Pendant tout le déjeuner, elle fut d'une humeur charmante. On parla du bal, naturellement.

— Alors vous vous êtes bien amusée?

— Beaucoup, ma tante.

— Cela ne m'étonne pas, tout était parfait. Du reste, les danseurs ne vous manquaient pas, mesdemoiselles! Je n'aurais jamais cru que Montreil pût en fournir autant.

— Oh! ma tante, Montreil... et les environs. Sans la garnison de Montfort, que serait-il resté?

— Mais, il y aurait eu encore un nombre respectable d'habits noirs...

— Recrutés dans les châteaux environnants et dans la famille de Châtenoy, sans cela!...

— Sans cela, ma nièce, il y a encore des jeunes gens fort bien, ici même...

Elle s'arrêta un peu embarrassée.

— ... Par exemple, le notaire.

Antoinette releva ses sourcils d'un air étonné.

— M. Benoît? Oh! ma tante, vous ne le comptez pas parmi les jeunes gens de Montreil, j'imagine.

Elle riait, la petite folle, à pleines dents.

— Qui vous parle de M. Benoît? Voyons, soyez donc sérieuse.

— Dame, vous dites le notaire.

— Ne savez-vous pas que nous avons deux notaires ici? Je parle de M. Marelle.

— M. Marelle? Connais pas !

— Mais si, Antoinette, rappelez-vous! Il était hier au bal.

— Il y en avait tant d'autres, avec lui! Je peux bien ne pas m'en souvenir, et même ne l'avoir pas vu.

— Ah! Quant à cela, vous l'avez vu, j'en suis sûre, vous avez même dansé une « berline » avec lui. Vous rappelez-vous?

— Pas du tout! C'est si court, une berline, et il est si difficile de se voir et de se parler en la dansant. Et puis, s'il faut vous l'avouer, chère tante, je m'en soucie fort peu.

Mlle Bertrand, très contrariée, insista.

— Allons, cherchez un peu : un grand jeune homme brun avec des yeux clairs, une moustache... Vous ne voyez pas? Très distingué, très bien.

Pour faire plaisir à sa tante, et suivant le conseil de Fanchette, ne pas la contrarier, Antoinette remémora ses souvenirs.

— Attendez! vous dites brun, avec des yeux clairs, grand, mince, n'est-ce pas?

— C'est cela même.

— Oui, je me souviens, mais ma tante, ce n'était pas un notaire, c'était un officier.

— Un officier! Où avez-vous la tête?

— Je vous assure, ma tante, je me le rappelle maintenant, je le vois encore. Il était habillé en lieutenant d'infanterie.

— Ma nièce, vous n'êtes pas sérieuse.

— C'est trop fort! Est-ce ma faute à moi s'il s'est déguisé en militaire? Mais j'y suis, fit-elle dans une inspiration subite, il est peut-être lieutenant de réserve et a mis son uniforme pour la circonstance...

Mlle Virginie hocha la tête d'un air vexé.

— Je ne sais pas s'il est lieutenant de réserve, mais je sais très bien qu'hier il portait un habit noir du meilleur goût.

— Alors, ma tante, celui que je veux dire n'est pas votre monsieur... le notaire. Après tout, qu'est-ce que cela nous fait, à toutes les deux?

En quittant la salle à manger, Antoinette prit son front entre ses mains, dans un geste navré.

— Ça y est, pensa-t-elle. Ma tante s'est mis un notaire dans la tête.

VI

Décidément, c'était bien l'automne.

Les arbres du jardin et des grands bois semblaient passer au henné leurs tignasses échevelées; les premiers chrysanthèmes commençaient à s'ouvrir; la campagne prenait de petits airs dolents que chassait à grand'peine le tranquille soleil d'arrière-saison.

Antoinette, un peu romanesque, nous le savons, et très éprise des choses de la nature, jouissait délicieusement de ces pages poétiques que sont les jours d'automne dans le grand livre des années, pages si brèves, et par cela même plus exquises, que l'on voudrait relire encore alors que le dernier feuillet en est déjà tourné. Enfermée si longtemps entre les murs de son couvent, elle connaissait à peine ce merveilleux poème et, dans son enthousiasme, n'en voulait rien passer.

Tous les jours, elle s'en allait, ivre de grand air et de liberté, par la campagne jolie. Sa tante la

laissait faire à sa guise, heureuse de la savoir contente, plus heureuse encore du silence et de la tranquillité qu'apportait à la maison l'absence de la jeune fille. Il était bien convenu du reste qu'elle n'irait jamais plus loin que le bois d'Harfeuille.

Une semaine environ après le bal du château, Antoinette sortit dans l'après-midi, comme de coutume. Elle prit une allée inexplorée de son bois, faisant craquer les feuilles sèches sous ses pas. Tout l'amusait : la forme d'un érable, la couleur d'une fleur, la fuite éperdue d'un lièvre dans un fourré; cette solitude et ce silence eux-mêmes la charmaient.

Que c'est joli, se disait-elle, c'est un vrai bois de conte de fées! Il me semble que je suis le Prince charmant à la recherche de la Belle au bois dormant, tout est mystère ici : de l'ombre, des petits chemins tournants, des arbres, toujours des arbres. Et dans tout cela du soleil éparpillé qui vibre et qui sourit!

Elle souriait aussi aux ors rouges et blonds, aux reflets d'aurore ou d'occident qui ruisselaient autour d'elle, aux parfums étranges, inanalysables émanant du sol, des écorces grises et des rameaux enchevêtrés; elle souriait surtout à la joie de vivre et son cœur chantait sans bien savoir pourquoi.

Elle avait promis à tante Virginie de pas aller

trop loin; il était bien tôt pour rentrer, cependant. Elle choisit un talus gazonné, au pied d'un arbre, afin de s'y asseoir et de lire un peu; ce serait exquis! Mais soudain elle entendit un bruit de feuilles sèches : un lièvre affolé passa devant elle en une course vertigineuse, un coup de feu retentit, une balle siffla..... Antoinette poussa un cri déchirant, son livre en lambeaux gisait loin d'elle, brisé par la balle; les branches touffues d'un noisetier sous lequel elle s'abritait avaient été arrachées et la couvraient de leurs feuilles déchiquetées; la plus grosse, la plus lourde, en tombant avait heurté son bras qui lui causait une douleur insupportable... La violence du choc et surtout l'extrême frayeur la jetèrent sur le gazon, à demi évanouie.

Elle vit comme dans un rêve les feuilles jaunies retomber autour d'elle et sur elle, un peu de fumée sortir du fourré là-bas, un oiseau éperdu fuir à tire d'ailes et disparaître dans les ramures de la voûte; un rayon de soleil, presque horizontal, mettait un gros point de lumière sur le talus, à la place même où tout à l'heure elle s'était assise.

C'était un rêve aussi, cette apparition; un homme jeune et très beau, le regard noyé d'inquiétude, qui s'approchait d'elle. Qui donc avait parlé de conte de fées?... Par une étrange aberration n'avait-elle pas cru être le prince Charmant,

quand au contraire c'était-elle la Belle au bois dormant que son prince cherchait et venait éveiller?

Mais une douleur plus aiguë au bras lui fit fermer les yeux; elle ne vit plus rien...

Elle reprit ses sens sous l'impression magnétique, infiniment subtile, d'un regard et d'une volonté fixés sur elle. Le prince Charmant était là, agenouillé comme dans le conte, et maintenait sous ses narines un étroit flacon de cristal.

En la voyant ouvrir les yeux, il sourit et s'éloigna un peu.

— N'êtes-vous pas blessée? interrogea-t-il tout ému.

— Je ne sais pas.

— Pourriez-vous vous relever?

— Je le crois.

Il l'aida, avec mille précautions, à se mettre debout, et la jeune fille, chancelante et tout étourdie encore, dut s'appuyer à lui pour ne pas tomber.

— Je ne suis guère vaillante, fit-elle en souriant; pourtant, le bras seul me fait mal.

— Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi de vous aider.

Il la fit asseoir sur le gazon, bien appuyée au tronc d'un gros chêne, se déclara quelque peu médecin, examina le membre endolori, et se releva tout joyeux.

— Rien de cassé, fit-il, une simple foulure très légère ; ce ne sera rien, mademoiselle, vous en êtes quitte pour la peur, mais quelle peur !

Tout en parlant, il arrangeait le pauvre bras confortablement pour qu'un mouvement maladroit ne vînt pas raviver la douleur. Antoinette le regardait.

Le trouble de son demi-rêve ne l'avait pas trompée. Il était bien jeune et très beau : le teint pâle ou peut-être pâli par l'émotion, les cheveux noirs comme la barbe courte et frisée, les yeux superbes, longs et sombres comme des yeux d'Oriental.., un héros de roman !

Il n'en fallait pas tant pour exalter l'imagination de la jeune fille. Elle remercia d'une voix un peu faible.

— Que vous êtes bon, monsieur ! ajouta-elle. Je suis vraiment confuse de vous donner tant de peine.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle ; je suis trop heureux d'avoir pu vous rendre ce léger service.

— Vous devez me trouver bien sotte d'avoir eu si peur et d'avoir perdu connaissance, dit-elle, mais tout a été si brusque, si violent, que je n'ai pas pu me rendre compte des choses; je ne sais même pas maintenant ce qui s'est passé.

— Ce n'était pas peu de chose, mademoiselle, c'est au contraire miracle que vous n'ayez pas été tuée sur le coup ; la balle a passé si près de vous !...

Il y avait un frisson dans les mots du jeune homme.

— Je voudrais trouver l'imprudent ou le maladroit qui a fait ce joli coup, continua-t-il.

— Quoi ! ce n'était donc pas... ?

Antoinette, s'interrompit, confuse.

En effet rien dans la tenue du jeune homme n'indiquait un chasseur : ni le pantalon de drap bleu légèrement flottant, et plus étroit aux chevilles, ni le chapeau de paille aux larges bords... pas de chien, de carnier, ni de fusil.

— Excusez-moi, fit-elle ; j'aurais dû penser que cette chasse étant défendue, mon accident n'a pu être provoqué que par un braconnier.

— Sans doute, et ce monsieur, qui a certainement entendu votre cri, s'est bien gardé de paraître ; il doit être loin maintenant. Vous voyez, mademoiselle, combien il est dangereux de s'aventurer dans les bois en cette saison. Une autre fois, vous et moi ferons bien de chercher ailleurs la poignante beauté d'un soir d'automne.

La sympathie pour l'étranger, tout d'abord éclose chez notre héroïne, allait croissant.

— Mais où trouverions-nous ailleurs ce que nous voyons ici? fit-elle un peu ranimée. J'aime mieux croire que notre braconnier, mis sur ses gardes par sa maladresse d'aujourd'hui, ne reviendra plus désormais troubler la quiétude des paisibles promeneurs. Ce bois appartient au château d'Harfeuille, nul n'a le droit d'y chasser. Où devrait-on être plus tranquille?

Sa voix se raffermissait tandis qu'elle défendait sa promenade favorite. L'étranger se tenait debout, respectueusement, devant elle; le sourire de l'un se réfléta dans les yeux de l'autre.

— Vous êtes courageuse, mademoiselle; le danger auquel vous avez miraculeusement échappé tout à l'heure aurait laissé tremblante pour longtemps toute autre que vous!... Vous ne gardez pas rancune au pauvre bois pour les frayeurs qu'on y rencontre, vos sympathies savent résister à l'épreuve; c'est rare et joli!

— Oui, reprit-elle pensive, il y a du miracle dans tout ceci. Dieu est bon! N'est-ce pas une chose providentielle aussi que vous soyez passé juste pour me secourir dans cette extrême détresse? Par quelles circonstances, monsieur, la Providence vous a-t-elle amené là?

— Oh! c'est tout simple, mademoiselle, répondit le jeune homme. Je peignais dans le voisinage

quand il m'a semblé entendre un cri d'appel. Je suis venu en hâte, et bien m'en a pris, puisque ainsi j'ai pu vous rendre un léger service.

Il se tut.

Antoinette, les yeux fermés à demi, se croyait transportée dans le pays des songes. Alors, ce prince Charmant était un peintre? Le coup de fusil, la syncope, la romanesque apparition n'étaient-ils pas plutôt un rêve dont elle s'éveillerait à coup sûr devant sa corbeille à ouvrage, dans l'embrasure de fenêtre aux rideaux de mousseline blanche du triste salon de Mlle Bertrand?

Mais non, tout était bien vrai, au contraire. En ouvrant les yeux, elle voyait le bois, et lui, le peintre, son peintre, penché vers elle, avec, au fond des yeux, un peu d'angoisse.

— Mademoiselle, vous sentez-vous moins bien?

— Je suis tout à fait remise, dit-elle en extase; voyez, je puis remuer le bras, je vais pouvoir rentrer à la maison.

Elle tenta de se lever, mais le sol se dérobait sous ses pas.

— Attendez un peu, de grâce, dit le jeune homme d'un ton ferme, encore quelques minutes de repos, et vous pourrez marcher. Si vous craignez que l'on s'inquiète chez vous, permettez-moi d'aller rassurer les vôtres et chercher quelqu'un si vous

le désirez... en m'expliquant, je saurai bien trouver...

— Non, non, merci, n'y allez pas! Je veux au contraire que l'on ne sache rien! Ma tante ne voudrait plus me laisser sortir, si elle se doutait...

— Alors, mademoiselle, vous me permettrez de vous accompagner un peu, vous êtes encore si faible!...

Il s'appuya au fût d'un hêtre, de l'autre côté du sentier, tout prêt à l'aider s'il lui fallait un secours, et tandis que l'ombre des grands arbres devenait très longue sur le chemin, ils causèrent.

De mille petits riens, de la couleur des feuilles, de la forme des arbustes; ils échangèrent des réflexions banales sur le temps probable du lendemain, elle parla des recoins les plus jolis du bois, qu'il ne connaissait pas. Mais Antoinette savait à peine les mots dits par ses lèvres... une idée, une seule, martelait sa pensée, une question la brûlait. A la fin, n'y tenant plus, elle baissa la tête en rougissant et demanda :

— Alors, monsieur, vous êtes artiste?

— Mademoiselle, j'aime la peinture de toute mon âme, et je lui ai consacré ma vie.

— Oh! comme je vous comprends, reprit ardemment la jeune fille. L'art, c'est ce qu'il y a de meilleur sur notre pauvre terre, c'est ce qui sou-

lève, idéalise, ennoblit tout. Vivre en lui et pour lui, mais ce doit être le bonheur le plus complet que puisse offrir la triste vie!

— Ne le pensez pas, mademoiselle, l'art est un maître impérieux et trop souvent ingrat. Il peut torturer celui qui l'aime, le faire souffrir jusqu'à la folie : j'ai vu des artistes mourir de ses trahisons. C'est un supplice sans égal, croyez-le, que d'avoir en soi un rêve inexprimé. On le caresse, on l'adore, on veut lui donner la vie. Pour le parer d'un corps, on appelle à soi les recherches les plus étudiées, les plus subtiles du talent; l'œuvre naît, belle parfois, admirable peut-être, les hommes la loueront, mais le rêve n'y est pas, le corps est vide de l'âme pour laquelle on l'avait créée, et le poète, le musicien ou le peintre sentant encore en lui le poids trop lourd de son idéal, abandonne son clavier, jette sa plume et ses pinceaux, s'enferme jalousement et pleure.

Antoinette savourait les moindres mots, les plus légères intonations de cette voix chaude et sympathique; elle croyait ressentir elle-même la souffrance qu'on lui décrivait. Hé quoi! cette tête superbe se parait-elle encore d'une auréole de douleur, et surtout de cette douleur intéressante et distinguée inconnue du vulgaire? C'était plus qu'elle n'avait rêvé.

Il reprit gaiement :

— Mais, grâce à Dieu, tous les artistes ne sont pas ainsi. Ils peuvent être heureux en plaçant moins haut leur idéal; alors, l'art procure des jouissances inouïes, s'il veut bien leur sourire. Le rêve léger qui flotte en leur âme est facilement traduit par un talent exercé, ils se croient créateurs et peuvent bien l'être en effet si quelque étincelle de génie s'est par hasard égarée entre leur intelligence et leur sensibilité. Quant à moi, j'aime mon art, bienveillant ou cruel; je l'aime trop peut-être, puisqu'il m'entraîne à vous fatiguer en vous parlant ainsi de lui.

Elle se redressa, les yeux brillants, le teint redevenu rose.

— Vous ne me fatiguez pas, dit-elle, je vous comprends si bien !...

Elle s'arrêta confuse, craignant d'avoir trop parlé, mais lui sembla ne pas voir cet émoi.

— Vous peignez peut-être, mademoiselle? demanda-t-il.

— Seulement un peu, des fleurs, et si mal ! Dieu merci, je m'y connais assez pour ne point me faire d'illusions. Je n'ai guère pris de leçons, encore étaient-elles fort médiocres, et je n'ai jamais eu l'occasion de voir beaucoup d'œuvres de maîtres quand j'étais en pension. Ici, vous devez le savoir

déjà, il y a peu de ressources pour les amateurs.

— En effet, répondit-il en riant, je vous trouve même très indulgente de ne pas dire « aucune » ressource. Je regrette vivement, ajouta-t-il, de n'avoir point aujourd'hui les aquarelles et les croquis de bons maîtres que j'ai apportées à Montreil pour m'aider dans mes études : j'ai comme cela quelques amis dont je me sépare difficilement. Je me serais fait une joie de vous les montrer et vous auriez été heureuse de faire leur connaissance, je n'en doute pas.

— Oh oui, cela m'aurait fait tant de plaisir!

— Peut-être... (il hésita un peu), peut-être les hasards de la promenade nous rapprocheront-ils ces jours-ci; je peins tous les soirs près d'ici. J'aurai sans doute ma collection; c'est un hasard de l'avoir laissée à l'hôtel aujourd'hui.

Elle ne répondit rien, heureuse et l'âme en fête. Dans le bois, les coins d'ombre s'épaississaient, un rayon de lumière rose, filtrant à travers les aiguilles d'un sapin, n'éclairait que les branches élevées du chêne le plus haut; les allées étaient baignées de crépuscule vaporeux et transparent, plein de reflets et de parfums. Une feuille tournoya lentement dans l'air et vint tomber avec un bruit mat, formant sur le gazon une tache lumineuse.

Antoinette tressaillit et se releva.

— Décidément, je suis très bien, dit-elle, je vais rentrer.

Il fallut bien accepter le bras compatissant qui s'offrait pour soutenir ses pas chancelants, répondre aux remarques banales sur le temps et le paysage, alors que sa pensée était pleine d'autre chose ; il fallut bien aussi le remercier encore quand, à la lisière du bois, il s'inclina cérémonieusement devant elle.

Et l'âme tout engourdie, elle revint à la maison par la route empourprée des feux de l'occident.

VII

Mlle Virginie attendait sa nièce avec impatience. A tout moment, elle se penchait à la fenêtre pour voir si, de loin, elle ne l'apercevrait pas ; jamais encore la respectable tante n'avait, semblait-il, désiré autant la présence de sa chère pupille.

Enfin, elle la vit au tournant de la route, marchant lente et pensive dans un nimbe de lumière. Mlle Bertrand s'étonna.

— Qu'a-t-elle donc fait de son insupportable

vivacité ? pensa-t-elle. Ne mettrait-elle pas quelque secrète malice à revenir aussi tranquillement quand, pour une fois, je désire son retour?

Mais non, il n'y avait rien de machiavélique dans la lenteur d'Antoinette. Et la voyant de plus près, sa tante s'inquiéta.

— Comme vous avez mauvaise mine, mon enfant! On dirait que vous ne pouvez pas marcher, seriez-vous malade? Vous m'avez désobéi, j'en suis sûre, en allant beaucoup trop loin, vous êtes restée si longtemps dehors...

Il ne fallait pas que Mlle Virginie se doutât du pseudo-accident d'Antoinette... Après les radieuses perspectives entrevues le long de sa rêverie, quel désespoir pour la jeune fille si, dans une juste prudence, on lui défendait les chères promenades au bois d'Harfeuille!

— Mais non, ma tante, je n'ai même pas été à la limite de votre permission; je suis restée en deçà.

— Alors, pourquoi êtes-vous verte? Vous êtes malade.

— Je vais l'être assurément si vous insistez, chère tante; vous savez qu'on peut facilement le devenir par persuasion. J'ai connu au couvent une élève comme cela. Quand je lui disais : « Oh! ma pauvre Gabrielle, vous êtes malade », elle répondait tout affolée : « Vous croyez? — Si je crois?

Regardez vos yeux, le blanc est tout jaune. — Mais c'est vrai, vous avez raison. Ah! mon Dieu, mon Dieu! » Elle se sentait aussitôt des crampes d'estomac, des douleurs de tête, ses mains devenaient brûlantes, sa gorge sèche, elle avait la fièvre, je crois qu'elle souffrait pour de bon. Heureusement, le remède n'était pas difficile à trouver. Il fallait, au bout de quelque temps, la regarder bien en face et lui dire :

« — A la bonne heure! Vous allez mieux, n'est-ce pas? — Mais pas trop. — C'est un peu fort! Vous voulez vous faire dorloter : vous avez le teint frais, les yeux animés... la mine superbe! » Et ma Gabrielle était aussitôt guérie. Seulement, il fallait que je sorte pour ne pas lui rire au nez. Le plus drôle, c'est que jamais, entendez-vous, tante Virginie, jamais elle ne s'est doutée que nous nous moquions d'elle. Vous me trouvez méchante, n'est-ce pas?

— Ah! petit lutin, j'aime mieux vous voir ainsi que languissante comme tout à l'heure.

— Je vous y prends, ma tante, vous voulez me voler mon remède et me guérir par persuasion.

Elles se regardèrent en riant, et c'était si drôle d'entendre le petit gloussement par lequel Mlle Bertrand manifestait sa gaieté, qu'Antoinette, pâmée de rire, oublia soudain ses émotions de l'après-

midi. Cette fois sa bonne mine sembla revenue; du reste, son bras ne lui causait plus qu'une douleur insignifiante.

— Je n'ai besoin d'employer aucun remède avec vous, dit-elle quand elle fut un peu calmée. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, ma tante, car jamais vous n'avez été mieux, il me semble.

De fait, Mlle Virginie avait, ce jour-là, une grâce tout à fait inusitée.

— Je ne suis pas mal, en effet...

D'ordinaire, elle répondait toujours par mille plaintes aux questions ou remarques qu'on lui faisait sur sa santé. Cette bonne humeur inquiéta la jeune fille.

— Qu'y a-t-il là-dessous? pensa-t-elle. Sûrement il est arrivé quelque chose à ma tante, mais quoi?... C'est la journée des aventures, aujourd'hui.

Subitement intéressée, elle demanda :

— Avez-vous passé une bonne après-midi, ma tante?

— Oui, merci, toujours tranquille, comme d'habitude.

— Tranquille... comme d'habitude... hum! c'est à voir, se dit Antoinette regardant son interlocutrice souriante et rougissante.

A ce moment, Pauline, la petite femme de

chambre, vint annoncer que Mademoiselle était servie; on se mit à table, on causa de choses et d'autres, mais ni l'une ni l'autre des deux convives ne paraissait être aux phrases qu'elle prononçait.

Enfin, après mille détours, et d'un air qu'elle croyait le plus naturel du monde, Mlle Bertrand dit d'une voix toute changée :

— A propos, j'ai eu tantôt la visite du notaire...

Elle s'arrêta, regardant sa nièce d'un œil scrutateur, attendant une rougeur, un trouble, l'indice d'une émotion quelconque, sur le visage d'Antoinette. Mais rien n'altéra l'imperturbable sérénité de la jeune fille et, ironie des choses d'ici-bas, ce fut Mlle Virginie qui rougit violemment dans l'ardeur de son désappointement.

— Mme la notairesse ne l'accompagnait-elle pas? demanda sa malicieuse pupille d'un air innocent.

— La notairesse? Quelle notairesse?...

— Mais... Mme Benoît, c'est bien son nom, je crois.

— Antoinette, perdez donc l'habitude de me répondre M. Benoît quand je vous dis M. Marelle. Vous savez parfaitement que nous avons deux notaires ici... à vous entendre on croirait que M. Benoît seul est digne de l'être! Je vous prie de ne pas me parler de lui comme cela, c'est inconvenant.

Elle était tout à fait en colère, la brave demoiselle.

— Oh! ma tante!... c'est inconvenant de parler de M. Benoît? Pauvre cher digne homme, il n'a pourtant pas l'air compromettant! Du moins je ne m'en doutais pas. Un homme de son âge! Et un notaire encore!...

Ces derniers mots n'étaient pas faits pour calmer les nerfs surexcités de Mlle Virginie.

— Eh! bien quoi, un notaire?... Est-ce que par hasard les notaires seraient des êtres à part? Quel ton dédaigneux! vraiment on croirait qu'ils ne sont pas dignes de votre attention!

— Allons bon! tout à l'heure c'était inconvenant de rappeler l'existence de M. Benoît... maintenant c'est le contraire. Ma chère petite tante, qu'est-ce que je vous ai fait?

Elle s'approcha câlinement de la vieille fille, l'entoura de ses bras et mit un baiser sonore sur chacune de ses joues. Mlle Bertrand eut honte de sa nervosité.

— Allons, allons, c'est bien. Si vous aviez un peu plus de sérieux dans la tête, vous seriez une charmante enfant!

— Cela viendra, ma tante, ne désespérez pas. Alors, vous me disiez que l'un des notaires, pas M. Benoît, l'autre, est venu vous voir tantôt?

— Oui, ce jeune homme qui était au bal de Mme de Châtenoy, vous vous rappelez bien?

— Hélas! j'ai eu déjà le regret de vous dire que non, ma tante!

— C'est vrai, mais je ne puis croire qu'il vous ai fait si peu d'impression!... Vous ne voyez pas? un grand jeune homme brun...

— Avec une moustache et des yeux clairs, mais si, je vois, seulement ce n'est pas votre notaire.

— Il est bien dommage que vous n'ayez pas été là tantôt, ma chère, cela vous aurait rafraîchi la mémoire!

— Je l'ai échappé belle! pensa Antoinette.

— Et vous auriez vu combien il gagne encore à être connu.

Là-dessus, une verbeuse énumération des brillantes et solides qualités de son héros.

— Ma parole! se dit notre espiègle, ma tante est amoureuse de lui! Tant mieux alors, elle voudra le garder pour elle.

Mise en gaieté par cette idée, elle écouta d'une oreille complaisante le récit de la sensationnelle visite, dans ses plus petits détails : la manière discrète dont *il* avait sonné, *sa* façon de marcher, de s'asseoir, de tenir son chapeau, sa distinction, sa correction, son intelligence, son goût marqué pour les poires duchesses, la supériorité qu'il

reconnaissait aux confitures sur les conserves, etc.

— Il est comme vous grand amateur de la campagne, ma nièce, et il affectionne tout particulièrement le bois d'Harfeuille.

A ce moment, l'attention d'Antoinette dérailla; ce bois d'Harfeuille n'éveillait-il pas en elle un monde de sensations et de souvenirs délicieux : cette romanesque aventure d'une balle égarée tout près d'elle, cette apparition du prince Charmant, d'un artiste épris de son art, toute cette histoire, jusque-là rêvée plutôt que vécue, prenait maintenant corps et consistance dans son esprit plus calme. Il lui semblait que, ce jour-là, les grandes portes de son avenir s'étaient ouvertes à deux battants par la volonté d'une prévoyance miséricordieuse.

La balle du braconnier n'avait pas été égarée, mais *conduite* par une main toute-puissante qui *voulait* ce qui s'ensuivit. Sans elle, le sauveur ne serait pas venu... Ils auraient pu passer l'un près de l'autre, séparés par l'ombre de quelques arbres, sans se rencontrer jamais. Tandis qu'il lui était apparu, comme dans son rêve, lui protecteur compatissant, à elle faible et tremblante, ayant besoin de lui... Oui, tout avait été mené, conduit par la Providence... Elle avait tant désiré que ce fût ainsi! ces désirs mêmes étaient des pressentiments,

cela devait arriver. Eh! bien tant mieux, cet avenir si net, si brusque, lui semblait doux infiniment...

Tante Virginie observait l'air songeur de sa nièce et, continuant sa narration, recouvrait toute sa sérénité.

— Bien sûr, se disait-elle, Antoinette ne pouvait rester insensible à l'éloge fort mérité que je lui fais de M. Marelle. Cela lui donne à réfléchir, elle n'est pas sotte et comprend que je ne parle pas ainsi pour le plaisir de parler.

« Enfin, conclut-elle, s'adressant à sa nièce, il se leva et s'excusa en termes parfaits de la longue visite qu'il venait de me faire (il est bien resté une heure), s'accusant d'indiscrétion avec une grâce, un tact que je ne puis vous rendre. »

Pour en donner une idée, elle esquissait de grands saluts, prenait de petits airs confus qui, en tout autre moment, eussent bien amusé Antoinette, mais Antoinette continuait à rêver.

Le soir, elle écrivit à Thérèse de Kerdignac :

« Ma chérie, *Il* existe, je l'*ai* vu! Je le savais bien, j'en avais le pressentiment, et la réalité a dépassé toutes mes espérances. J'en ai la tête si remplie que je ne puis penser à autre chose, et il me semble que tout le monde doit être comme moi. Pardonnez-moi donc si je ne vous ai pas dit encore de quoi il s'agit.

« *Il*, c'est mon idéal, mon peintre. Vous rappelez-vous ma dernière lettre? En vous l'écrivant, je ne pensais guère pouvoir vous dire si promptement que mes idées romanesques, comme vous dites, étaient sagesse et pressentiment. Je vous raconterai une autre fois les circonstances dramatiques grâce auxquelles je l'ai vu. Aujourd'hui, il est tard, je suis un peu souffrante, j'ai besoin de repos, mais je ne veux pas attendre un seul jour pour vous dire mon émotion. Il m'a rendu un très grand service, m'a presque sauvé la vie; il est jeune, beau, généreux, artiste, je ne sais rien de plus, pas même son nom. Dieu est bon, qui me fait une part de bonheur si large, si éblouissante; l'avenir l'ouvre devant moi teinté de rose sur fond d'azur, ma Thérèse, et c'est joli, joli!

« La plume me tombe des mains, bonsoir. »

VIII

Cette nuit-là, l'heureuse jeune fille eut de beaux songes, d'une qualité si rare qu'ils ne s'évanouirent point au réveil. La joie vibrait sur ses lèvres en un gai sourire qu'elle envoya, là-bas, par la fenêtre

grande ouverte, au bois enchanté, inviteur et séduisant.

Tout de suite sa résolution, flottante jusque-là, fut prise : Elle retournerait à la place même où, la veille, *il* était apparu et, sans doute, elle le rencontrerait encore. Pourquoi n'irait-elle pas ? pourquoi se priverait-elle de la promenade quotidienne qui seule lui faisait la vie heureuse? Parce qu'un doux espoir venait de traverser son horizon, fallait-il renoncer aux arbres d'or, aux mousses odorantes, aux clairières pleines de soleil? Fallait-il contrarier les voies de la Providence qui avait ménagé cette rencontre comme un avertissement, comme une indication de la route à suivre désormais ?...

Pourquoi du reste se dire tout cela? Elle finit par croire que son devoir *l'obligeait* à se promener au bois d'Harfeuille ce jour-là comme la veille. Cependant, une vague inquiétude l'assombrissait un peu. N'aurait-elle pas l'air de venir à un rendez-vous? Mais non, quelle folie! Elle ne devait pas gâcher tout son avenir par de sots scrupules. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Forte de cette pensée, elle se prépara de bonne heure, dans l'après-midi, apportant à sa toilette plus de soin que de coutume. Elle hésita longtemps entre sa robe de toile rose et son costume à rayures

bleues et blanches. Que devrait-elle choisir dans cette circonstance?

— Cette robe rose me va bien, pensa-t-elle, mais c'est si clair, et si voyant!... Il me faut quelque chose de plus sérieux pour sortir seule.

Et sagement elle mit la toilette bleue qui moulait à ravir sa taille souple.

Le cœur lui battait un peu quand elle entra dans la forêt, toute changée lui semblait-il, et plus mystérieusement jolie que d'habitude. Les oiseaux en gaieté ne voulaient pas voir que tout annonçait la fin des beaux jours; comme Antoinette, ils aimaient mieux se croire au printemps. Elle revit, tout émue, le fameux chêne de la veille, le noisetier endommagé avec ses rameaux effeuillés et la grosse branche cassée dont le souvenir s'imposait par son bras endolori. Le livre déchiqueté gisait toujours dans le chemin, et en aussi piteux état que les pauvres Macédoniens vaincus au couvent, un jour de désespoir.

Tout était comme la veille, mais le Prince charmant ne s'y trouvait pas. Où se cachait-il donc?

Pour mieux rappeler ses souvenirs, elle recommença la scène mémorable : s'assit au pied du chêne, allongea ses deux mains côte à côte comme pour tenir un livre, retint un cri d'effroi et, se

jetant de côté sur le talus, s'efforça de prendre la position même dans laquelle elle s'était évanouie; puis elle ouvrit les yeux à demi et reconnut enfin le coin de bois par où son sauveur était venu à elle : un petit sentier étroit et charmant, plein de gazouillis d'oiseaux. On s'y enfonçait plutôt qu'on n'y marchait, avec la surprise, à chaque tournant, de voir un passage alors qu'on se croyait au bout. Il aboutissait à une clairière ensoleillée traversée en biais par un ruisseau limpide aux parois capitonnées de mousse.

L'ombre élégante de l'artiste se profilait sur le sombre des arbres, Antoinette s'arrêta. Mais il l'avait entendue venir et, réprimant un mouvement de surprise, il se leva, s'approcha d'elle et, s'inclinant profondément :

— Je suis heureux, mademoiselle, du hasard qui a conduit ici votre promenade, dit-il, heureux aussi de voir que l'émotion d'hier n'a pas eu de suites sérieuses. J'espère que vous allez tout à fait bien aujourd'hui!

— Merci, je ne pense plus à cette aventure, sinon pour déplorer ma sotte frayeur. Je vous ai très mal remercié de votre obligeance, monsieur; croyez pourtant que je vous en ai une très grande reconnaissance.

L'émotion paralysait les mots sur ses lèvres.

Elle aurait voulu dire autre chose, et le dire autrement, mais ses facultés la trahissaient au moment précis où elle en avait le plus grand besoin. Vit-il cet émoi? Peut-être. Pour la mettre à l'aise, il abandonna son allure et son ton cérémonieux.

— De grâce, mademoiselle, ne parlez plus de cela, dit-il gaiement. Puisque vous y tenez, j'accepte votre reconnaissance, et ce sera de mon séjour à Montreil un soupir précieux et charmant. Ne restez pas ainsi au soleil, il fait très chaud aujourd'hui.

Elle le suivit dans un coin d'ombre et s'assit sur le pliant qu'il lui offrait.

— Après votre départ, hier soir, j'ai voulu avoir le cœur net des causes de l'accident et me suis mis à la recherche du maladroit chasseur. Son chien me l'a fait découvrir, une bête superbe, laide et précieuse (le chien, pas l'homme) qui battait un fourré pas trop loin d'ici. En le suivant, j'ai pu arriver jusqu'à son maître; vous aviez raison, mademoiselle, c'était un braconnier d'aspect peu rassuré et surtout peu rassuré quand il me vit. Notre explication ne vous intéresserait guère; sachez seulement que vous n'avez plus rien à craindre, il n'osera pas une autre fois déranger vos promenades. Pauvre homme! il était désolé de sa maladresse et vous croyait morte, pour le moins.

— En tout cas, il a une singulière façon de secourir ses victimes, interrompit Antoinette en riant.

— Que voulez-vous? la frayeur lui a donné des jambes, reprit-il en riant d'un bon rire communicatif. Mais ne parlons plus de cela et surtout n'y pensez plus! Les lièvres seront tranquilles désormais, le braconnier ne braconnera plus.

— Cher braconnier! murmura la jeune fille avec ferveur.

Elle avait pensé tout haut, l'artiste la regarda surpris. Elle s'en aperçut, rougit un peu et dit vivement:

— Le hasard seul ne m'a pas amenée ici, monsieur, mais aussi la curiosité. Vous m'avez parlé hier de votre collection de voyage et j'ai si peu l'occasion de voir de jolies choses que vos paroles m'ont fait rêver.

Elle regardait en même temps un vaste carton reposant sur l'herbe à côté du chevalet.

— Je suis trop heureux de vous faire plaisir, mademoiselle!

Il s'empressa, tira du carton les délicieux petits chefs-d'œuvre dont il avait parlé, fit admirer les meilleurs morceaux de chacun d'eux, expliquant ses préférences en artiste consommé, mettant toute son âme dans son interprétation personnelle

de l'art et son jugement des œuvres d'autrui. Il y avait là d'exquises aquarelles, de solides études, quelques toiles vigoureures et talentueuses ; presque tout était signé de noms célèbres.

Antoinette s'extasiait. Malgré le défaut d'éducation artistique, son goût très sûr lui faisait reconnaître la beauté réelle et les joliesses factices, et puis son peintre savait si bien faire passer en elle toutes ses admirations! Trouvant en la jeune fille une élève intelligente et docile, lui-même s'attardait, souriait à ses amis, et leur découvrait peut-être encore, ce jour-là, des charmes nouveaux.

— Que pensez-vous de cela? demanda-t-il en terminant.

Il lui montrait une aquarelle largement traitée, tout imprégnée de lumière.

Oui, c'était bien de la lumière, du soleil, une atmosphère frémissante de vie que l'artiste avait emprisonnée, fixée sur le papier. A la voir si fraîche et si pure, on se sentait respirer mieux et l'on ne découvrait qu'ensuite le chatoyant décor qui l'encadrait : un coin de jardin où, sur une pelouse, irradiait une débauche de fleurs, coucous, pavots, bluets, pivoines, giroflées, toute une flore de printemps exquise et parfumée. A gauche, l'angle d'une maison, une tourelle pointue dont le mur

vénérable se cachait à demi sous l'escalade folle d'une glycine exubérante; et dans tout cela, un charme joyeux et captivant, intraduisible.

Antoinette s'était approchée, vivement intéressée.

— Comment trouvez-vous cela? demanda une seconde fois le jeune homme.

— C'est adorable, tout simplement. Rien de ce que vous m'avez montré n'a cette apparence de vie ni ce cachet personnel de l'auteur! Tenez, je me trompe peut-être et vous allez vous moquer de moi, mais en regardant cette aquarelle, je suis sûre de plusieurs choses : d'abord, ce jour-là, il faisait un peu de vent, oh! très peu, une brise légère trop faible pour agiter les branches de glycine, mais suffisante pour y laisser un frisson; de plus cette brise était tiède et parfumée, ce tableau sent bon ; ensuite, celui qui l'a fait aimait cette pelouse, la tourelle, les fleurs. Je ne puis vous dire à quoi je sens cela, mais j'en suis très convaincue. Est-ce votre avis?

Elle regarda de plus près encore, cherchant la signature.

— Palverini! s'exclama-t-elle, je ne m'étonne plus maintenant. Est-ce le grand Palverini?

L'étranger sourit en répondant.

— Mais, je ne crois pas qu'il y ait deux peintres de ce nom, mademoiselle.

— Alors, vous avez le bonheur de posséder une aquarelle de lui! Oh! monsieur, quelle précieuse collection que la vôtre!

— Le nom de Palverini est donc arrivé jusqu'ici? interrogea-t-il.

— Qui pourrait l'ignorer? fit-elle. Je ne sais ce qu'en pensent les indigènes de Montreil, mais pour moi, c'est un génie, ce peintre. Au couvent, j'eus l'espace d'une saison une véritable passion pour lui, j'en étais folle. Une amie m'avait donné, dans un élan de générosité, une livraison du *Salon illustré*, vous savez.

— Oui, oui.

— C'est là que j'ai découvert Palverini. Il avait exposé plusieurs toiles; un *Lever du soleil sur le Rhin;* la *Symphonie en bleu mineur*, et ses célèbres *Djinns* qui lui valurent la médaille d'or, il y a deux ans. La seule reproduction de ces œuvres me jeta en extase, il n'y eut ni fin ni cesse, il fallut que je les visse elles-mêmes. Un jour de sortie, j'obtins la permission de passer l'après-midi chez cette amie... là, on voulut bien me conduire au Salon, et j'ai vécu des heures inoubliables devant les toiles du maître. La *Symphonie* surtout me ravissait; une moisson de fleurs coupées, une corbeille enrubannée, une draperie de velours sombre et, sur un horizon d'azur aux transparences laiteuses, la ronde

fantastique des fées. C'est tout, mais la symphonie est complète, on entend l'allegro initial des pervenches coquettes; l'adagio langoureux et chantant des iris frissonnants, joué en sourdine sur l'azur assombri du velours; le menuet pimpant et gracieux des myosotis et des rubans; l'hallali vif et clair des bleuets joyeux. Et tandis que la ronde marque la mesure et chante la mélodie, tous ces bleus sont veloutés, cendrés, mineurs, en un mot, comme le voulait le maître, en une harmonie incomparable. Mais vous connaissez peut-être la *Symphonie?*

— Je la connais en effet, mademoiselle; pourtant vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à vous entendre en parler ainsi. Savez-vous que vous êtes profondément artiste?

— Vous croyez? Comme je suis contente! Eh bien, c'est Palverini qui m'a fait aimer et comprendre son art. Ce jour-là, je suis rentrée au couvent dans une exaltation indescriptible. Mes amies me taquinèrent et une bonne vieille religieuse à qui je racontai mon enthousiasme disait cent fois par jour, en hochant la tête, qu'il avait été imprudent, très imprudent, de me conduire là-bas.

Le peintre écoutait, amusé.

— Et vous dites, reprit-il, que cette belle passion n'a duré qu'une saison?

— Oui, après ce fut Rostand.

— La peinture et la poésie sont sœurs, mademoiselle.

— Mais il m'est toujours resté une très grande admiration pour Palverini, bien que, depuis, je n'aie vu que des reproductions de ses tableaux. Aussi vous devinez combien la vue de cette aquarelle doit me faire plaisir ! C'est, en dehors d'une jouissance artistique très réelle, une savoureuse réminiscence de mon passé et des jours heureux que j'ai vécus en pension. Laissez-moi la regarder encore.

Elle vit mieux alors le détail du dessin, la courbe de la pelouse, elle découvrit, nichées dans les glycines de la tourelle, deux étroites fenêtres en ogive et par delà les fleurs des massifs l'ombre violacée d'une allée de tilleuls.

— Comme ce coin de parc est joli, dit-elle, et comme il doit faire bon y vivre ! Savez-vous où Palverini a trouvé ce bijou ?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. A son tour il regarda longtemps la fraîche peinture, tandis qu'une légère émotion passait sur son visage.

— Cela, dit-il enfin, c'est chez moi.

Un éblouissement traversa l'esprit d'Antoinette. Cette fois encore ne rêvait-elle pas ? Était-ce pos-

sible qu'elle eût rencontré une réalité aussi complète de son rêve? Ce manoir des temps passés, ce nid de fleurs et de verdure était-il vraiment la demeure enchantée de son prince? C'est là qu'il vivait, là qu'un jour il amènerait la femme qu'il aurait choisie!...

Elle ferma les yeux.

— Ah! comme vous devez l'aimer, votre « chez vous »!

Dans sa surprise, elle avait oublié Palverini. Un nouveau regard jeté sur son œuvre lui rendit la mémoire.

— Alors, vous connaissez personnellement Palverini? dit-elle très intéressée.

— Oui, mademoiselle, assez bien.

— Surtout, ne lui répétez pas ce que je vous ai dit de lui! Je serais désolée... fit-elle très rouge.

— Soyez tranquille, je serai muet comme la tombe. Pourtant j'imagine qu'il serait très flatté.

— Peut-être, mais comme il se moquerait de moi!

— Ah! Quelle idée vous faites-vous donc de lui?

— Je ne sais trop, une idée très vague... Puisque vous le connaissez, je vous en prie, donnez-moi des détails! Est-il jeune, est-il beau? Comment vit-il?

— Que vous importe, mademoiselle? Vous aimez ses œuvres, arrêtez-vous là, croyez-moi. N'approfondissez jamais l'homme, chez l'artiste, ne cherchez pas à voir les coulisses des gens célèbres, vous risqueriez de perdre ainsi la plupart de vos illusions. Par pitié pour elles, ajouta-t-il en riant, je ne vous dirai rien de Palverini.

Antoinette fit la moue.

— Je vais supposer alors qu'il est vieux, laid, grinchu et ridicule.

— Supposez, mademoiselle, supposez.

— Oui, mais je ne le crois pas.

Voyant le jeune homme bien décidé à ne rien dire, elle dut en prendre son parti, un peu dépitée.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, d'avoir interrompu votre travail, je viens de prendre à votre art un temps précieux, je ne lui demanderai pas une minute de plus. Serait-il très indiscret, ajouta-t-elle, de jeter un coup d'œil sur l'étude commencée?

— Pas le moins du monde, mademoiselle, et puisque vous êtes si fin connaisseur, je vous serai très obligée de me donner votre avis.

Ils s'approchèrent tous deux du chevalet, qui supportait une large toile où Antoinette charmée reconnut l'âme même de la clairière. Partout de l'air, dans le frémissement des branches, dans les

pâles échappées d'azur transparent, dans la sauvage épaisseur du bois sombre où s'enfonçaient d'étroites et mystérieuses allées; l'eau du ruisseau, fluide et transparente, murmurait; les feuilles mortes tombaient en bruissant...

L'œuvre de *son* artiste! Antoinette n'avait pas osé la désirer aussi belle... Son cœur se gonfla.

— C'est beau! dit-elle. Vous aimez bien Palverini, n'est-ce pas?

— Cela dépend.

— Je suis sûre que vous l'aimez, vous voyez la nature comme lui.

— Est-ce un compliment, mademoiselle?

— Le meilleur que je puisse vous faire.

— J'en suis profondément touché, mademoiselle, merci.

L'enthousiasme d'Antoinette ravissait le jeune artiste, c'était pour lui le prémice d'autres succès, d'autres éloges plus retentissants peut-être, mais assurément ni mieux éclairés ni plus sincères. C'est une joie si profonde pour un artiste de se sentir compris!

Il dut, pour lui faire plaisir, se remettre au travail.

— Je serais bien contente de vous voir peindre, déclara-t-elle, cinq minutes et je m'en vais.

Et ces cinq minutes furent très longues à tom-

ber dans l'éternité ; le temps deviendrait-il caduc? Mais aussi, que c'était intéressant de voir l'artiste aux prises avec le métier de voir la couleur devenir âme et pensée !

Elle s'arracha enfin à sa contemplation et s'éloigna lentement, très lentement, à regret.

— Monsieur, ne vous dérangez pas, de grâce ! je continue ma promenade. En repassant tout à l'heure, je commettrai peut-être une seconde fois le péché de curiosité...

Il la vit disparaître fine et menue dans un sentier broussailleux, et la clairière, soudain, lui sembla tout assombrie.

Il peignait seul depuis une demi-heure à peine quand un bruit de branches froissées annonça le retour de la jeune fille. Bientôt elle sortit du coin le plus épais du bois ; sa silhouette se détachait en pâle sur la sombre rousseur des arbres, poétique et vaporeuse comme une apparition. L'étranger la regarda charmé, tandis qu'elle s'avançait, un frais sourire aux yeux.

— Savez-vous, mademoiselle, dit-il en l'abordant, que je viens d'avoir une révélation ?

— Une révélation, laquelle ?

— Je vois maintenant que mon tableau ne vaut rien, que cette clairière est monotone et triste, que cette œuvre suinte l'ennui.

— C'est un blasphème, s'écria-t-elle. Qui vous a mis cette belle idée en tête ?

— Vous-même, mademoiselle, en apparaissant comme la divinité de la forêt; j'ai compris alors pourquoi je n'étais pas satisfait jusqu'ici, vous m'avez donné brusquement la vision très nette de mon rêve complet : il faut à mon tableau l'évocation vivante de l'âme des bois, fée, sylphe ou nymphe, peu importe ; il lui faut la mystérieuse et poétique personnification du rêve qui flotte entre les grands arbres, le soir, quand tout se tait. Et c'est faute de cette évocation que ma peinture fera une œuvre morte.

Antoinette le suivit jusqu'à son chevalet.

— Voyez, continua-t-il, c'est là qu'elle devrait être, au coin de cette masse sombre, comme vous tout à l'heure...

— Eh! monsieur, il faut l'y mettre.

— Vraiment, mademoiselle, vous consentiriez?

— A quoi? demanda-t-elle sincèrement étonnée.

— Mais... vous le savez bien, à prêter votre grâce, votre charme, votre sourire à la divinité sylvestre qui fera vivre ce tableau.

Antoinette devint pourpre.

— Monsieur! dit-elle, vous n'y pensez pas! Je suis votre obligée, et toute disposée à vous rendre

service, mais en la circonstance, ce serait, je crois, un mauvais service ; je n'ai guère le physique d'une fée, il me semble.

Ce disant, elle relevait d'un air de défi sa tête mutine.

— C'est pourtant ce physique, mademoiselle, qui vient de me montrer la pauvreté de mon travail ; vous étiez si bien « cela » que maintenant je ne comprends plus autrement la Dame des Forêts. En somme, n'avez-vous pas ce qu'on peut lui demander : les cheveux dorés, une carnation de blonde, les yeux clairs où dort une pensée ?

— Je me figure les ondines ou les fées comme de souples choses éplorées toujours sur le point de tomber en syncope, répondit-elle, tandis que moi... Ah ! monsieur, vous n'avez pas oublié ma ridicule peur d'hier et mon grotesque évanouissement !

— Ce n'est pas du tout cela, répondit l'étranger en riant. Pourquoi voulez-vous que ma Dame des Bois soit en pleurs ou en pâmoison ? C'est elle au contraire qui met des nids dans les grands arbres, qui accroche des grappes aux cytises et des fruits rouges aux cornouillers ; l'âme de la forêt est rêveuse et profonde, triste jamais. Je vous assure que si vous vouliez, vous me rendriez un réel service ; ce serait si peu de chose, quelques courtes séances...

Antoinette était profondément troublée. Un désir intense d'accepter pour le revoir encore, pour continuer en une extase l'idylle commencée, se combattait en elle avec une crainte subtile, l'incertitude du bien et du mal, du permis et du défendu. L'idée que son avenir était écrit là, la décida; elle résolut de s'en remettre à une sage autorité.

— Je ne voudrais pas vous refuser, monsieur, répondit-elle, mais je ne sais si ma tante consentira...

— Mademoiselle, je voulais, avant tout, votre permission, bien décidé à aller aussitôt demander moi-même celle de vos parents. Laissez-moi donc vous exprimer ma vive gratitude pour votre complaisance; dès demain, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

Maintenant l'artiste, étonné de son audace, se demandait comment il avait osé réclamer cette faveur d'une inconnue. L'air ouvert et spontané d'Antoinette, son allure indépendante avaient seuls pu lui permettre une telle liberté, et puis, pour son art, que n'aurait-il pas fait ?

Ravi de l'inspiration qui devait transformer son étude en chef-d'œuvre, il regarda son gracieux modèle. Elle était montée sur un petit tertre, un bras passé autour d'une branche d'arbre, l'autre

main appuyée sur le jonc d'une ombrelle claire; un rayon de soleil traversait la mousse blonde de ses cheveux qu'il irradiait comme un nimbe; un songe embrumait son regard fixé dans le vague. Elle était vraiment exquise, et le jeune homme vécut là une des minutes les meilleures de sa carrière d'artiste.

Mais pourquoi s'attarder ainsi? Il fallait partir. Antoinette s'inclina légèrement en disant : « A demain! » et reprit le chemin qui l'avait amenée, où la flamme oblique du couchant faisait de grandes taches roses.

IX

— Antoinette, n'ouvrez donc pas la porte si brusquement! Le pauvre Ratapon en est tout tremblant, voyez, vous l'avez réveillé en sursaut!

La jeune fille jeta un regard malicieux sur sa tante, dont les yeux effarés, les cheveux en désordre, et les lunettes périlleusement posées à l'extrémité de son nez indiquaient que le doux Ratapon n'avait pas été seul interrompu dans un sommeil bienfaisant.

— Oh! chère petite bête, je lui fais mille

excuses. Voulez-vous me pardonner, monsieur? dit l'espiègle en tapotant le crâne pelucheux de « son cousin ». Le chat apaisé reprit sa place en rond sur les genoux de sa maîtresse, et Antoinette, s'approchant câline, tendit son front aux lèvres de la vieille demoiselle. Elle était si heureuse qu'il lui fallait des visages souriants autour d'elle, en ce soir d'automne où la joie chantait dans son cœur tout plein de l'image admirée.

Tout le long du retour elle avait suivi son imagination aux pays fantastiques, laissant mousser en sa tête les plus séduisantes rêveries. C'est si bon de croire ce que l'on désire ! Et c'était si doux de penser que lui, l'artiste vibrant, l'avait trouvée assez charmante pour la comparer à l'évocation même de la forêt! Se pourrait-il qu'elle répondît ainsi à son rêve?... Oui, leurs deux destinées étaient bien là, les choses s'imposaient d'elles-même : pour que son œuvre fût complète, il avait besoin d'elle ; ce serait elle sa muse, comme cela, toute leur vie.

Mais il fallait préparer tante Virginie à la visite du lendemain, et subir une série d'interrogations et d'exclamations; il fallait surtout lui arracher de gré ou de force le consentement tant désiré.

— Ce ne sera pas facile, sans doute, pensa-t-elle, il faudra livrer bataille, mais j'en ai bien

vu d'autres au couvent avec sœur Chrysostome!

C'est ainsi que, forte de ses souvenirs belliqueux, elle entra si bruyamment chez sa tante et réveilla le doux Ratapon.

— Qu'y a-t-il, Antoinette? interrogea Mlle Bertrand. Vous êtes bien animée, mon enfant.

— J'ai marché vite, ma tante.

— Vous avez bien fait, car il me déplaît de vous voir rentrer tard comme hier. Quel plaisir pouvez-vous trouver à marcher ainsi, à vous fatiguer, à vous asseoir sur des troncs d'arbres rugueux et même sur l'herbe, quand ici vous auriez un bon fauteuil, une température égale, et tout ce qu'il vous faut sous la main? C'est incompréhensible.

— Mais, ma bonne tante, en admirant la belle nature j'éprouve un plaisir très vif, bien supérieur aux petites satisfactions de confortable que vous prêchez.

— La belle nature!... Vous êtes romanesque, mon enfant.

— Eh! ma tante, c'est de mon âge.

— J'ai eu votre âge, Antoinette, répondit la respectable demoiselle en prenant une pastille dans sa bonbonnière, mais je n'ai jamais eu vos idées extravagantes.

« Que ma tante ait eu dix-huit ans, je ne pourrai jamais le croire », pensa la jeune fille en regar-

dant du coin de l'œil la figure parcheminée encadrée de deux marteaux de cheveux blancs.

— Alors, reprit-elle tout haut, c'est extravagant d'aimer la jolie campagne?

— Non, quand ce goût a des limites; oui, quand on y met votre ardeur exagérée.

Mais cette conversation ne faisait pas l'affaire d'Antoinette, il fallait aborder un sujet plus brûlant.

— Alors, chère tante, s'il est extravagant d'aimer la promenade, les gens de Montreil sont joliment raisonnables! Croiriez-vous que je ne rencontre jamais personne! Ah! si, pourtant (elle prit son air le plus dégagé), si, j'ai vu un peintre qui fait un bien joli tableau...

Elle débita cette phrase tout d'une haleine. Mlle Bertrand l'interrompit en lui faisant observer que les peintres n'étaient pas rares aux environs de Montreil.

— C'est vrai, reprit-elle, mais il y a peintres et peintres, les uns sont artistes, les autres ne le sont pas... Cette fois j'ai été surprise de voir ici un pareil talent! Si vous saviez par quel hasard j'ai vu les œuvres de ce peintre, ma tante, c'est incroyable.

— Oui, au fait, expliquez-moi.

Le moment psychologique était arrivé. Antoi-

nette s'assit confortablement, prit une pastille dans la bonbonnière de Mlle Virginie, et commença.

— Figurez-vous, ma bonne tante, qu'il m'est arrivé hier un tout léger accident.

Son interlocutrice se redressa bouleversée.

— Ah! rassurez-vous, ma tante, ce fut la moindre des choses, une grosse branche de noisetier m'est tombée sur le bras, me causant une douleur si vive que je me suis à moitié pâmée là dans le chemin. N'est-ce pas tout à fait stupide ?

— Est-il possible, Antoinette, que vous ne m'en ayez rien dit? Vilaine enfant, c'est très mal.

— Chère tante, ne me grondez pas, je vous en supplie! je ne voulais pas vous inquiéter inutilement. Vous voyez qu'il ne m'en reste rien.

Elle agitait son bras pour bien prouver son entière guérison.

— Mais sur le moment, cela m'avait fait mal. Je ne sais combien de temps je serais restée ainsi tout étourdie, si le peintre dont je vous ai parlé n'était venu m'aider à m'asseoir au pied d'un arbre où je me suis remise bien vite. Ce monsieur a été on ne peut plus complaisant.

— L'avez-vous bien remercié au moins, Antoinette?

— Oui, ma tante, de mon mieux, et pour bien lui prouver ma reconnaissance, je n'ai pu lui

refuser le petit service qu'il m'a demandé, vous comprenez.

— Certes, je comprends, mais de quel petit service s'agissait-il?

— Oh! presque rien, un peu d'obligeance de ma part, tout simplement. Il était très embarrassé, ce pauvre homme, figurez-vous qu'il faudrait un personnage à son tableau! et ici il n'a pas de modèle, c'est un étranger. Il paraît que je ferais son affaire... Bref il m'a demandé de poser pendant quelques séances. J'ai répondu que oui, cela va sans dire.

— Cela va sans dire! mais, ma chère, ce ne me semble pas très correct!

— Ma bonne tante, c'est l'unique moyen de m'acquitter envers ce brave monsieur. Je n'aime pas à rester l'obligée des gens, moi; un refus serait très blessant pour lui... Et puis, s'il faut tout vous dire, j'avoue que je ne serais pas fâchée d'être portraiturée par un grand artiste et de figurer au Salon dans un beau tableau qui aura du succès, je vous en réponds.

La jeune fille secoua la tête d'un air si câlin que tante Virginie en fut tout ébranlée. La question du Salon flattait son amour-propre, elle serait fière du succès de sa nièce... De très grandes dames se prévaudraient d'un tel honneur, cependant!...

— C'est possible, reprit-elle, mais que dira-t-on?

— Oh! cela m'est égal, et puis, qui le saura? Enfin, ma tante, si cela vous déplaît, vous répondrez non à ce bon monsieur quand il viendra demain vous demander votre permission.

— Ah! il doit venir demain? Cela, c'est correct. Ce sera bien difficile de refuser de lui rendre ce service. Au moins, Antoinette, vous n'irez pas seule à ces séances, ce ne serait pas convenable; Fanchette vous accompagnera, et comme je ne saurais m'en priver longtemps, il vous faudra renoncer à vos promenades habituelles et vous dépêcher de rentrer le plus tôt possible.

Antoinette se leva radieuse.

— Qu'à cela ne tienne! dit-elle, je prendrai Fanchette; elle est d'un âge assez raisonnable pour me servir de chaperon.

Ravie du prompt succès de sa diplomatie, la jeune fille regagna sa chambre. La résistance redoutée s'était évanouie à sa voix, la petite enchanteresse. Maintenant son héros pouvait venir, elle l'attendait.

X

Antoinette à Thérèse.

« Vous n'avez pas encore répondu à ma dernière lettre, Thérèse chérie! Au fait, il est fort probable que vous n'en avez pas eu le temps, mais les trois derniers jours ont été pour moi si fertiles en événements que, tout en passant délicieusement vite, ils me semblent un monde entre la vie d'autrefois où je ne *le* connaissais pas encore, et le présent radieux.

« Je l'ai revu, hier et aujourd'hui, et je sens bien maintenant que je ne me trompais pas, c'est *lui,* mais Lui plus parfait, plus glorieux que mes ambitions folles, que mes rêves démesurés n'auraient pu le souhaiter! Je ne vous dirai rien de sa distinction ni de son charme, tout cela pâlit et s'efface, on oublie tout devant son génie.

« Vous ouvrez de grands beaux yeux étonnés! Vous n'êtes pas habituée, mon amie, à me voir si lyrique, et vous vous demandez (oh! très discrètement et sans bien vous l'avouer à vous-même) si je ne... déménage pas un peu. Non, non, rassurez-

vous; pour vous tranquilliser tout à fait, je vais redevenir l'Antoinette d'il y a trois jours, et vous raconter, sans enfourcher Pégase, ce qui s'est passé aujourd'hui.

« Sachez donc que mon peintre a demandé hier à Mlle d'Aipeuille la faveur de la reproduire dans un de ses plus jolis tableaux. Oui, j'ai bien mon bon sens. Mlle d'Aipeuille, en personne bien élevée, répondit aussitôt qu'il fallait pour cela la permission de sa tante et tutrice; et cette après-midi, d'assez bonne heure, son artiste arrivait chez le mentor en question pour remplir la formalité imposée.

« Depuis longtemps, j'étais en observation dans ma chambre derrière une persienne mi-close, admirablement placée pour surveiller toute la route (la rue Jeanne d'Arc, comme on dit ici).

« Je *le* vis donc venir de loin...

« Un coup d'œil à mon miroir, un coup de brosse à mes cheveux ébouriffés, le temps de serrer d'un cran ma ceinture, et me voilà au salon. Au grand scandale de ma tante, je bousculai une chaise ici, un fauteuil là, pour donner à la pièce un air moins momifié, et je pris sur la table une revue dans la lecture de laquelle je feignis de trouver un très grand intérêt. Presque aussitôt, la femme de chambre remettait à ma tante une carte que j'ai précieusement conservée.

« — Peste, c'est un marquis ! fit-elle, regardez.

« Sous une couronne à fleurons un nom flamboyait fantastique, prodigieux : Olivier Palverini. Le soleil et toutes les constellations seraient tombés dans la chambre que mon émoi n'aurait certes pas été plus grand.

« Vous souvenez-vous, Thérèse, de ce nom enchanteur ? Palverini, le peintre des Djinns, de la symphonie en bleu mineur, cette exquise symphonie, dont vous étiez enthousiasmée vous-même ! Palverini, mon héros de tout un trimestre ! Ah ! mesdemoiselles de la classe amarante, vous vous moquiez de moi, si j'ai bonne mémoire ! Eh ! bien, j'avais raison contre vous, ce que vous appeliez toquade était un pressentiment.

« Vous croyez sans doute que ma surprise fit tout de suite place à une joie délirante ; ce fut au contraire une extrême confusion qui m'accabla. Hélas ! j'avais eu l'imprudence, en causant de choses d'art, la veille, de confesser à mon inconnu ma belle flamme pour Palverini ! J'avais tout dit. Que pouvait-il penser de moi, mon Dieu ? Mettez-vous une toute petite minute à ma place.

« Tout ce que je vous écris là, j'eus à peine le temps de le penser. Notre visiteur suivait de près la femme de chambre. Il me trouva si tremblante, si bouleversée d'émotion, de surprise, de confu-

sion surtout, qu'il ne reçut pas de réponse à son profond et respectueux salut. Peut-être n'en fut-il pas très étonné, car je le vis retenir à grand'peine un malicieux sourire. Et toutes les phrases aimables et pimpantes que j'avais préparées d'avance pour le recevoir s'enfuirent à tire d'ailes, les lâches ! me laissant stupide et désemparée.

« Quant à ma tante, tout d'abord éblouie par le bristol armorié (elle est très sensible à ces choses-là), elle paraissait maintenant à peu près aussi interloquée que moi ; elle regardait avec des yeux ronds le nouveau venu, sans rien faire ou dire pour le mettre à l'aise. Heureusement qu'il n'en avait pas besoin ; avec sa parfaite politesse, son tact, son habitude du monde, il eut bientôt fait de me remettre d'aplomb et de ramener les yeux de Mlle Bertrand à des proportions normales.

« Il parla de tout, avec le même charme, effleura tous les sujets pour tâter les terrains, et découvrant enfin celui qu'affectionnait ma tante, s'y fixa avec la plus merveilleuse bonne grâce.

« Ma tante, tout à fait « dans son assiette », prodiguait maintenant ses sourires, elle causait, causait, je ne lui ai jamais vu tant de verve. Croiriez-vous qu'elle a parlé de ses conserves de fruits et de légumes ? J'étais vexée !... J'aurais voulu être à

cent lieues de là. Eh bien ! il n'a pas ri, il n'a même pas eu l'air de trouver cela ridicule et s'est mis à parler des productions alimentaires de l'Italie, où il a séjourné trois ans. Et toujours ma tante s'exclamait : « Dieu ! que je ferais des conserves dans ce pays-là ! » Je la voyais si enchantée de son visiteur que je pris mon parti de ces petites vulgarités : je tiens beaucoup à ce qu'il lui plaise, vous comprenez, c'est très important. Et pourtant, parler de conserves au grand Palverini ! Mais il ennoblit tout, et je vous assure, mon amie, que même les tomates, les petits pois et les différentes méthodes pour leur faire passer l'hiver, prenaient un peu de son génie en passant par ses lèvres. Riez si vous voulez, je le permets.

« Trop vite à mon gré, il dut prendre congé de nous après avoir obtenu la permission de peindre ma tête, et nous nous quittâmes en disant : A demain !

« Quelle serait l'appréciation de ma tante sur le grand artiste? Je la soupçonnais, mais je voulais l'entendre. Et puis, pourquoi cet air effaré au début de l'entrevue?

« Je refermai la porte sur mon héros et revins, tranquillement, au grand fauteuil d'où tante Virginie me regardait, avec les mêmes yeux exorbités que tout à l'heure.

« — Mais, ma chère, il est tout jeune, s'écria-t-elle.

« — Cela vous étonne, ma tante?

« — Vous ne me l'aviez pas dit.

« — Vous aurais-je dit, sans y penser, qu'il était vieux?

« — Pas précisément, mais vous me l'avez laissé croire.

« — Par exemple! comment cela? fis-je indignée.

« – En disant « ce pauvre homme », « ce brave monsieur », etc., quand vous parliez de lui.

Fort irrévérencieusement, j'éclatai de rire à son nez.

« — Alors, ma tante, il faut être vieux pour être un pauvre homme et un brave monsieur?... Voyons, ne vous tourmentez pas. D'abord il est, comme vous avez pu en juger, parfaitement sérieux et correct, et puis, les hommes célèbres n'ont pas d'âge, ils appartiennent de leur vivant à la postérité. Or, ma bonne tante, M. le marquis (j'appuyais sur ce mot) Palverini est une des célébrités artistiques de notre temps. Je vous l'aurais dit hier, mais je ne me doutais pas que c'était lui; si j'avais pu le supposer une minute, le respect m'aurait anéantie, je n'aurais pas osé lui dire un mot, pas même merci quand il m'a rendu service, je le trouve trop loin de moi. Et quand il m'a demandé

de lui servir de modèle, moi, si peu de chose auprès de lui, j'aurais refusé dans mon indignité ou je serais morte de joie. Et tenez, je ne sais pas pourquoi je ne suis pas morte tout à l'heure, quand j'ai su son nom.

« Je m'étais échauffée en parlant ; ma tante fut impressionné et très flattée, au fond, d'avoir reçu la visite d'un grand homme.

« — Voyons, demandai-je, comment le trouvez-vous ?

« — Mais fort aimable, très intelligent ; il cause bien, ce célèbre marquis, de choses intéressantes. Pourtant... (elle prit un air profond) j'aime mieux encore un jeune homme simple comme M. Roger Marelle. En voilà un qui est distingué, et qui a une fortune solide !

« Là-dessus, ma tante me quitta sans me laisser le temps de lui répondre. Peut-on manquer de goût à ce point ? Je suffoquais. J'ai le bonheur de ne pas connaître le cher favori de la maison, mais il est permis de supposer, sans méchanceté, que le grand Palverini est quelque peu supérieur à ce notaire de campagne. Non, c'est trop drôle, j'ai eu tort de me fâcher.

« Dites-moi bien ce que vous pensez de tout cela, mon amie. L'espérance un moment entrevue, peut-elle résister à l'éblouissement d'une telle

gloire? Ne serait-ce pas folie que de me croire destinée à un si merveilleux avenir? ou bien, la Providence ne me trouverait-elle pas trop indigne?

« Tenez, je voudrais vous avoir ici pour vous embrasser à mon aise. A défaut de vos chères joues, c'est le papier que j'embrasse, là, dans le petit coin à gauche. Il y restera bien encore quelques baisers quand ma lettre vous parviendra. Prenez-les, ils sont pour vous.

« Votre Antoinette. »

XI

Antoinette, escortée de Fanchette, fut exacte au rendez-vous le lendemain.

Elle posa admirablement, sans effort, c'était, pour elle, une si grande joie! Loin de lui sembler long et fatigant, ce temps d'immobilité passa pour elle comme un rêve; sous le regard de l'artiste, son visage s'idéalisait dans cette extase au point que Palverini charmé se demandait si c'était bien là le minois chiffonné de la veille... Sa verve d'artiste s'en augmentait, sa conversation fut plus brillante encore que de coutume.

Il connaissait tout, cet Olivier, choses et gens, et il sut intéresser son modèle par mille détails intimes sur les hommes célèbres de l'époque qu'il avait vus de près à Paris ou à l'étranger. Antoinette, nous le savons, avait toujours eu le culte des gens de notoriété ou de célébrité quelconque, elle les contemplait de loin avec un timide respect, à travers le prisme de l'histoire et de la renommée, sans oser trop s'en approcher. Les paroles de l'artiste, la transportant soudain dans leur intimité, lui donnaient le vertige, la troublaient comme un parfum trop capiteux.

Les yeux mi-clos, elle écoutait, respirant à peine, de peur qu'un mouvement, un geste, ne rompissent le charme captivant.

— Dans toute ma carrière, dit Palverini en souriant, je n'ai jamais rencontré de modèle comme vous, mademoiselle. Les plus sages demandent grâce de temps en temps; vous seule semblez ne point éprouver de fatigue ni d'ennui.

Elle leva sur lui ses yeux clairs doucement alanguis.

Oh! ne voyait-il pas qu'aucun de ses modèles n'avait cette foi, cet enveloppement d'avenir qui l'immatérialisait? D'autres pouvaient rester devant lui par métier, par complaisance, peut-être... Aucun pour accomplir un délicieux devoir, une

mission nette et grave imposée par le destin qui voulait que les choses fussent ainsi...

Vit-il cela dans le regard bleu d'Antoinette? Peut-être! Il quitta brusquement son chevalet, jeta son pinceau et lui dit :

— J'abuse, mademoiselle, pardonnez-moi, et reposez-vous un peu, je vous prie.

— Mais je ne suis pas fatiguée.

Elle dit cela timidement comme si elle craignait de l'avoir fâché. Pour lui faire plaisir, elle s'assit sur un pliant, le sien, tandis qu'il restait debout auprès d'elle; et mille petits riens, la chute d'une feuille, le crissement d'un insecte, un éclair dans le remous dit ruisseau, le bruit monotone des aiguilles de bois agitées par Fanchette, la ramenèrent à la réalité. C'était encore fort joli.

— Me direz-vous, monsieur, demanda-t-elle au peintre, pourquoi vous m'avez laissé, avant-hier, vous dire de sottes histoires sur mes souvenirs de couvent?

— C'était très intéressant, mademoiselle, et je ne me serais pas permis de vous interrompre.

— Pourquoi, alors, ne m'avoir pas dit tout simplement : « Ce fameux Palverini, c'est moi! »

Olivier retint à grand'peine un sourire amusé.

— J'ai eu cette intention, mademoiselle, répondit-il, et je me suis tu pour deux raisons : d'abord,

j'ai horreur des coups de théâtre et, dame! ce que vous auriez voulu y ressemble bien un peu; ensuite, j'ai craint d'exciter votre mécontentement, votre regret des choses si flatteuses pour moi que je venais d'entendre, et j'ai espéré que le lendemain, grâce au temps pacificateur, je serais plus facilement pardonné de mon silence. Me suis-je trompé?

Il se rapprocha d'elle, soumis, l'air pénitent, et Antoinette comprit toute la délicatesse, la bonté qui craignaient d'amener une rougeur au front de l'étourdie, attendant le lendemain pour que son émoi fût passé.

— Vous avez raison, fit-elle, et moi je suis une sotte de parler à tort et à travers. Cela ne m'arrivera plus désormais, soyez-en certain!

Elle avait, pour dire cela, un petit air si raisonnable, si convaincu qu'Olivier fut presque persuadé. Et la séance recommença dans la caresse du soleil oblique et chaud qui mettait une flamme aux boucles blondes d'Antoinette, aux cuivres des taillis, à la palette de l'artiste, jusqu'à ce qu'un dernier rayon, escaladant un hêtre, jetât de la plus haute branche un bonsoir joyeux et disparût en souriant.

Le lendemain, les choses se passèrent de même sorte. Le temps semblait au beau fixe, la jeunesse

vibrait dans l'âme de l'heureux modèle qui, trouvant la vie si belle, ne s'étonna pas, au retour, de voir Mlle Bertrand aimable et gracieuse contre son habitude. Pourtant, vers la fin du dîner, cette gaieté inaccoutumée lui sembla suspecte.

— Bien sûr, se dit-elle, il y a du notaire là-dessous.

Elle ne se trompait pas.

Le notaire était venu et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, avait dit à Mlle Virginie combien la grâce charmante de sa jolie nièce l'avait impressionné. Sans formuler une vraie demande en mariage, il avait laissé comprendre qu'un mot d'encouragement, un seul, échappé de mignonnes lèvres roses, suffirait pour qu'il mît aux pieds d'Antoinette son étude et son cœur. Ce mot d'encouragement, Mlle Bertrand ne le lui refusa pas, oh! non, elle le lui prodigua même de mille manières... Il n'aurait jamais cru qu'un si mince thème pût donner lieu à autant de variations!

Et, de part et d'autre, tout fut dit de façon si impersonnelle que le nom de Mlle d'Aipeuille ne fut même pas prononcé.

La bienveillance de tante Virginie, ce n'était pas tout, mais c'était déjà quelque chose, et quelque chose d'important; aussi Roger Marelle rentra-t-il chez lui très satisfait du résultat de sa démarche.

Il voyait se préciser le rêve charmant qu'il caressait depuis le bal de Mme de Châtenoy, ce fameux bal où la grâce d'Antoinette avait été pour lui la révélation d'un idéal insoupçonné... Dans cette lointaine et radieuse espérance, l'âme du notaire chantait.

— « Savez-vous, Toinon, ce que l'on dit en ville? demanda, le lendemain, Mlle Bertrand à sa nièce.

— Oh! ma tante, beaucoup de choses, sans doute.

— Et vous ne devinez pas lesquelles?

— Certes non; du reste, je ne m'en soucie guère.

— Mais, ma chère, les choses qui vous concernent doivent cependant ne pas vous être indifférentes à ce point!...

— Comment! *ces dames* me feraient-elles l'honneur de s'occuper encore de moi? Je suis confuse, en vérité, et bien touchée. Mais... que peuvent-elles dire?

Vaguement inquiète, la jeune fille regardait tante Virginie. Elle pensa tout de suite que peut-être les séances au bois d'Harfeuille avaient été découvertes et que l'on en jasait.

— Ah! ah! ma nièce, je vous y prends! je croyais que vous ne vous inquiétiez pas des commérages de notre ville?

— Ma tante, une fois n'est pas coutume, et puisqu'il s'agit de moi!... Alors, on dit...

Mlle Bertrand prit un air grave, se recueillit un moment, ôta ses lunettes, les remit, et prononça d'un ton solennel :

— Antoinette, on vous fait le plus grand honneur en jugeant possible et même probable un mariage entre M. Roger Marelle et vous.

Enfin! cette fois le grand mot était lâché. Depuis le bal, et surtout depuis la première visite du notaire, tante Virginie l'avait eu souvent sur les lèvres, ce mot fameux, mais ses premières tentatives avaient si piteusement échoué qu'il avait fallu le garder pour une occasion meilleure. Depuis la veille au soir, il martelait sa pensée, et toujours au moment d'aborder le grand sujet, elle se sentait rougir comme une jeune fille sentimentale; aussi, de peur que trop d'émotion ne la trahît, elle avait encore remis à un moment plus calme la grande révélation. Toute la nuit elle y avait songé.

Comment s'y prendrait-elle? Serait-il bien prudent de dire, comme elle en avait eu tout d'abord l'idée :

« Ma nièce, M. Marelle, ce grand jeune homme brun, vous savez, est venu me voir et m'a laissé comprendre que vous lui plaisiez infiniment. Il dépend de vous d'être son heureuse femme. »

Non, non, pas cela, ces petites filles sont si portées à la vanité !... Antoinette pourrait croire que ses charmes, assez puissants pour faire cette première conquête, devraient désormais lui attirer tous les hommages. Elle n'aurait pas la raison de comprendre que cette chance inespérée ne se représenterait sans doute jamais, et sa tête folle serait très capable de lui faire refuser le bien dans l'espérance du *mieux* ou de quelque absurde chimère. Pour mener à bien l'entreprise, il fallait de la diplomatie.

C'est alors que tante Virginie, donnant une entorse à la vérité, mit un commérage de plus sur la conscience des habitants de Montreil. Elle verrait tout de suite l'effet produit par cette perspective d'avenir et la ferait miroiter comme une chose difficile pour exciter la contradiction de sa trop indépendante pupille. Qui veut la fin veut les moyens.

Maintenant, c'était fait! Elle soupira très fort, de satisfaction, et regarda Antoinette. Celle-ci riait, riait comme une petite folle, un peu nerveusement, elle avait eu si peur ! Elle riait de sa frayeur, de l'air solennel de tante Virginie, et de la chose amusante qu'elle venait d'entendre. La digne demoiselle qui, tout d'abord, avait mis cette gaieté sur le compte d'une surprise joyeuse, commençait à s'inquiéter.

— Ma nièce, fit-elle, j'aimerais à vous voir plus sérieuse.

L'espiègle reprenait tout son calme.

— Pardonnez-moi, ma tante, mais je ne savais pas *ces dames* si gaies. C'est très drôle!

— Pourriez-vous me dire, Antoinette, ce qui est si drôle? demanda Mlle Bertrand vexée.

— Mais... ce ridicule cancan de petite ville. On m'avait bien dit, seulement je ne voulais pas le croire, que les austères bandeaux des ménagères accomplies de province cachaient l'imagination la plus extravagante, la plus folle qu'on puisse rêver. Sous ces plaques pommadées au musc ou à la rose, on marie, on tue, on damne des gens que l'on connaît à peine, à qui l'on n'a jamais parlé, et voyez-vous, ma tante, cela m'amuse plus que je ne saurais vous le dire, d'avoir fait travailler ces pauvres cerveaux au point d'en faire sortir l'idée la plus invraisemblable du monde.

Mlle Bertrand ne savait si elle devait rire ou se fâcher. Il importait de continuer cette conversation longuement mûrie et péniblement amenée; il fallait aussi ne pas indisposer la petite. Mieux valait donc laisser passer les allusions irrespectueuses et ne pas s'écarter du grand sujet.

— Ma chérie, que trouvez-vous d'invraisemblable à ce que l'on dit? Je comprends qu'en jeune

fille raisonnable vous n'ayez jamais osé prétendre à un si beau parti, mais je crois en même temps M. Marelle très désintéressé, et l'opinion publique n'est pas si sotte, après tout.

— Je n'ai aucune reconnaissance à l'opinion publique qui me trouve digne d'un tel honneur, ma tante, car, moi, je ne juge pas les choses comme elle.

Le moment était grave. Mlle Bertrand allait enfin savoir les idées contenues dans la jolie tête blonde, et ce qu'Antoinette pensait du cher mariage tant désiré. Elle rajusta ses lunettes sur son nez et s'approcha de sa nièce.

— Et comment jugez-vous les choses, mon enfant?

— Mon Dieu! ma tante, je ne les juge pas, à dire vrai, je les apprécie telles qu'elles sont. Par exemple, vous semblez croire que M. Marelle me ferait un grand honneur en m'épousant; d'après les commérages de Montreil, une telle union serait très bien assortie. Moi, je pense différemment, je n'y verrais aucun honneur, au contraire, et ce mariage me semble si disproportionné que l'idée ne m'en serait jamais venue si vous n'en aviez pas parlé... Mais laissons là les petits potins du pays; heureusement ce ne sont pas eux qui feront ma destinée.

— Parlons-en, au contraire, Antoinette, car je suis bien étonnée et je voudrais savoir ce que signifie ce prétendu dédain pour un homme que tout le monde estime.

— Ce dédain est sincère. Avez-vous pu supposer même une minute que je sois faite pour devenir la femme d'un notaire de campagne? Un notaire!... ma tante, vous n'avez donc jamais été jeune, vous ne savez donc pas qu'à dix-huit ans on a quelque part dans le cœur ou dans la tête un grain d'idéal.. et qu'une étude de notaire est l'éteignoir de l'idéal! Vous n'avez donc jamais rêvé d'une vie rose, ensoleillée et parfumée... Vous voudriez que j'aille m'ensevelir entre des cartons poussiéreux, sans autre aliment intellectuel que la préoccupation du dîner ou des prochaines confitures, sans autre sujet de conversation que le testament de M. X., et la vente des champs du sieur ***, à condition, bien entendu, que cela n'effleure pas le secret professionnel! Avoir en face de soi, à table, deux fois par jour, un notaire, vivre avec un notaire!... Ma tante, désirez-vous que je devienne folle?

— Antoinette, vous êtes ridicule et sotte, laissez-moi vous le dire. Il est fort probable que M. Marelle ne voudrait pas d'une étourdie comme vous, romanesque et vaniteuse; il est donc inutile de vous défendre ainsi d'un avenir dont vous n'êtes

pas digne. Sachez pourtant que si « ce notaire » vous faisait l'honneur de vouloir de vous, j'exigerais que vous acceptiez.

Mlle Bertrand n'était pas très tendre pour sa nièce, cependant elle ne lui avait jamais parlé ainsi. Antoinette rougit violemment, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ma tante, dit-elle frémissante, je ne crois pas avoir mérité de si dures paroles, et je ne crois pas non plus que vous ayez le droit d'intervenir aussi arbitrairement dans mes décisions d'avenir. Je ne sais quelles sont vos intentions, mais si, par vos menaces et vos mots blessants, vous pensez rendre M. Marelle séduisant, vous vous trompez de façon étrange. Je ne le connais pas, il m'était indifférent, maintenant il m'est odieux, et son nom seul m'inspire une répulsion invincible. Comme vous le dites fort bien, il est probable que ce monsieur ne voudra pas de moi, j'en suis bien aise, car moi je ne consentirais *jamais* à l'épouser.

Mlle Bertrand s'aperçut qu'elle était allée un peu loin et ne releva pas comme elle l'aurait désiré la réplique de sa nièce, se contentant de dire en haussant les épaules :

— Dans quel siècle vivons-nous ! Si, de mon temps, les enfants avaient parlé ainsi à leurs parents !...

Antoinette était déjà hors de la chambre, l'heure de la séance au bois d'Harfeuille approchait, et ce jour-là, moins que jamais, elle ne voulait en perdre une minute : il lui semblait que la vue du peintre pourrait seule calmer sa colère et la ramener, des confins d'une fosse obscure, à la lumière de son idéal.

Durant le trajet que, contre son habitude, elle faisait en silence, Fanchette l'observait, soucieuse de ce pli au front de « son enfant ».

— Qu'avez-vous, ma mignonne? Pourquoi ne dites-vous rien? demanda-t-elle.

— Fanchette, je suis malheureuse, ma tante me déteste.

— Pouvez-vous dire!

— Mais si, je la gêne, je suis de trop dans sa vie... Voyez-vous, c'est bien triste à mon âge de sentir que personne ne m'aime, personne ne me désire, que je suis inutile, peut-être même nuisible, et je me demande parfois ce que je fais sur terre.

— Mon agneau, taisez-vous! une bonne chrétienne ne parle pas ainsi. Et puis, comptez-vous pour rien votre vieille Fanchette? Je crois, moi, que le bon Dieu a eu pitié d'une pauvre servante qui l'aime, et qu'il vous a amenée ici tout exprès pour être son rayon de soleil et la joie de ses derniers jours.

Antoinette serra la main tremblante de sa fidèle amie, et la larme qui brillait à ses paupières s'éclaira d'un sourire. Au contact de cette affection dévouée, les papillons noirs s'envolèrent bien vite et, à la stupéfaction de Fanchette, elle eut soudain un joyeux éclat de rire.

— Ma bonne, fit-elle, ai-je l'air d'une sorcière? Ne vous effarez pas ainsi, répondez-moi plutôt. Ai-je l'apparence d'une prophétesse?

N'obtenant pas de réponse, elle continua :

— C'est que, autant vous le dire, j'ai deviné des choses invraisemblables, j'ai deviné, il y a un mois, les pensées les plus secrètes de ma tante, des pensées extraordinaires qui m'ont été révélées aujourd'hui seulement. Fanchette, ma tante tient-elle beaucoup à ses idées?

— Beaucoup, ma mignonne.

— Tant pis pour elle, alors! car moi aussi, je tiens aux miennes. Ah! ma bonne, nous allons en voir de drôles, maintenant.

Cette gaieté mouillée des récentes larmes donna un charme nouveau à la divinité des forêts que Palverini idéalisait de son pinceau magistral. Il reconnaissait à peine son modèle dans cette femme complexe mi-joie mi-tristesse, et c'était si charmant qu'il s'attarda jusqu'à ce que l'ombre, venue à pas de loup, mît entre elle et lui un nuage vaporeux.

« Ma chérie, écrivait le soir Antoinette à son amie, plaignez-moi un peu pour tout ce que je viens de vous dire, et dites-moi que Fanchette n'est pas seule à m'aimer. Par moment, mon pauvre cœur sevré de tendresse me fait mal, ne vous étonnez donc pas si j'ai accueilli comme une attention bénie de la Providence ce cher imprévu survenu dans ma vie. Je ne dois pas me plaindre puisque j'ai rencontré si vite celui que je devais aimer. Chaque jour, je le trouve plus charmant que la veille, il est si bon, si grand et si simple à la fois! Je me demande souvent si je rêve, si c'est bien moi qui suis auprès du grand Palverini, et si c'est bien lui que je vois, que j'entends, qui daigne me regarder et s'adresser à moi!

« Pendant deux jours, deux interminables jours je vais être privée de ce bonheur. Demain samedi, grand nettoyage à la maison, Fanchette ne pourrait m'accompagner, et ma tante ne veut pas me laisser aller seule; pour comble de bonheur, j'ai reçu une invitation à passer l'après-midi avec Mlle Morisson!!!... Le jour suivant est dimanche, grand repos pour les artistes, les modèles, les chaperons.

« J'ai peur que ces deux jours ne finissent jamais! »

XII

Depuis la scène un peu vive de la veille, quelque froideur s'était glissée dans les rapports de la tante et de la nièce; du côté d'Antoinette surtout, car Mlle Bertrand s'en était aperçue bien vite, sa diplomatie avait été de la plus mauvaise espèce.

Elles échangèrent à peine quelques mots jusqu'à l'heure où la jeune fille dut sortir pour aller chez Mme Morisson.

— Vous présenterez mes amitiés à ces dames, n'est-ce pas, Antoinette, et vous n'oublierez pas de les remercier de vous avoir invitée, c'est une attention fort gentille de leur part?

— Les remercier!... Ma tante, je suis franche, je ne puis pas dire merci pour une chose qui m'ennuie.

Décidément, cela n'allait pas du tout, mais pas du tout.

Toutes les jeunes filles de l'endroit étaient réunies dans le salon de reps vert de Mme Morisson quand Antoinette arriva. On chuchota un peu en la regardant beaucoup, car la nièce de

Mlle Bertrand était à peine connue et les curiosités n'étaient pas encore émoussées à son égard. Chacune lui fut présentée, deuxième édition, car cette cérémonie avait été faite déjà au bal du château, et l'on continua le jeu du mouchoir interrompu par son entrée.

« Cha-peau », ta-pis; dé... allons Lucie, vous ne trouvez rien, un gage. Il y avait cependant tant de choses à dire : défaut, défi, dégel, désert!... — Ro-sace...

A ce moment, Marguerite Morisson tenait le mouchoir.

— A vous, mademoiselle d'Aipeuille, no...

— ... taire... répondit Antoinette, dont la tête était pleine de ce mot.

— Mais non, c'était : Noël, balbutia Marguerite interloquée.

— Noël? Ah! je croyais que l'on pouvait terminer le mot à son idée!

— Certainement, mais...

Marguerite était devenue rouge comme une cerise, ses amies baissaient modestement les yeux tandis que Mme Morisson posait un regard soupçonneux sur l'innocente cause de tant d'émoi.

Le jeu continuait, les gages s'entassaient dans la corbeille tapissée dont une fillette était gardienne.

« — Char-mille; bon-net; mar... »

Le mouchoir, lancé par la main malicieuse de la maîtresse de maison, tomba sur les genoux d'Antoinette, dont l'esprit hors du salon de reps vert se lamentait de la scène de la veille, après avoir vagabondé dans le bois d'Harfeuille.

— Mar..., répéta Mme Morisson.

— elle, finit étourdiment Antoinette qui venait de se remémorer les intonations attendries que prenait la voix de sa tante en prononçant ce nom.

Cette fois, Marguerite devint bleue.

— Les noms de famille ne sont pas admis dans le jeu, fit-elle, il y a tant d'autres choses à dire, par exemple, marchand ou marquis.

A ce mot de marquis ce fut Antoinette qui se troubla, croyant deviner une allusion au noble Palverini : sans doute on avait dit cela tout exprès pour voir à son attitude ce qu'elle pensait... et c'était exaspérant de rougir ainsi, d'en avoir conscience et de ne pouvoir s'en empêcher.

Pendant ce temps, Mme Morisson ne la quittait pas des yeux, triomphante et dépitée du succès de son stratagème. Au mot notaire, elle avait eu la subite intuition d'un danger, d'une rivalité déjà flairée, lors du bal du château, mais en personne prudente, elle voulait une confirmation à ses soupçons. Ce fut alors qu'elle envoya le mouchoir à la jeune fille avec la syllabe que nous savons. Elle

n'espérait certes pas, de son épreuve, un succès si complet ni si prompt : Marelle!... et cette rougeur qui avait suivi ce mot dit sans doute dans un élan d'un cœur trop plein de lui!... Quels meilleurs témoignages pouvait-on demander des idées d'Antoinette?

Maintenant c'était certain, elle pensait au jeune notaire, elle rêvait de lui, elle voulait l'épouser. Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Mme Morisson, M. Marelle était justement le mari qu'il fallait à Marguerite. Dans le monde entier on n'aurait pu trouver pour elle un parti plus convenable. Il s'agissait de ne pas le laisser prendre par cette intruse qui n'en avait pas le droit et n'en était pas digne.

Toutes ces demoiselles, Lucie, Marie, Henriette, se regardaient, choquées du cynisme de cette Parisienne qui prononçait avec tant d'aplomb le nom d'un jeune homme à marier, ce nom qu'elles chuchotaient à peine dans une stricte intimité! Les plus jeunes se poussaient le coude et riaient sous cape; les plus mûres gardaient sur leurs visages un masque hautain et désapprobateur. Marguerite, mal à l'aise, proposa de tirer les gages, et l'on oublia bientôt l'incident avec les charmes de la sellette ou des énigmes.

Mais Mme Morisson gardait au front un souci.

Comment pourrait-elle conjurer le péril dont était menacé l'avenir de sa fille? La question se posait, grave entre toutes; heureusement il n'était pas trop tard.

Quand le dernier gage fut rendu au milieu des rires de l'assistance, que l'embarras de sa propriétaire à construire une phrase sans employer ni *o* ni *a*, avait mise en joie, ces demoiselles allèrent un moment sur le balcon du salon surplombant de sa massive architecture la rue principale du pays.

Les rares passants étaient examinés impitoyablement. Il faut dire toutefois que les réflexions échangées sur le chapeau de Mme X, le sac que tenait à la main Mme Z, ou la hâte inusitée de M. ***, n'avaient rien de bien méchant.

La silhouette rarissime d'un cavalier tout au bout de la rue éveilla soudain les attentions.

— Regardez, mesdemoiselles, un monsieur à cheval! Qui cela peut-il être?

— Un étranger, sûrement.

— Il est fort bien! s'écria impétueusement la blonde Suzanne (à quatorze ans on se croit le droit de tout dire!).

— Je le reconnais, murmura la timide Henriette, c'est le monsieur qui était dimanche à la grand'-messe.

— Mais oui, c'est bien lui.

Dans l'allure élégante du cavalier qui venait, Antoinette avait reconnu Olivier Palverini. Elle eut un soupir de soulagement en écoutant les commentaires de ces demoiselles. Elles ne connaissaient pas le peintre, c'était évident, Marguerite n'avait donc mis aucune allusion maligne à son évocation du mot marquis tout à l'heure.

Autour d'elle, on s'agitait. L'étranger avait été remarqué le dimanche précédent à l'église. Mille conjectures s'étaient formées sur son compte, on était bien aise de le revoir, et cette fois de plus près.

En passant sous le balcon d'où cette jeunesse le regardait, Olivier leva la tête, et reconnaissant Mlle d'Aipeuille au milieu de ses compagnes, il eut un sourire et salua.

Tous les yeux, remplis d'étonnement, se fixèrent aussitôt sur Antoinette.

— Mademoiselle, ce monsieur vous a saluée!

— Vous le connaissez donc?

Mme Morisson, vexée de tous les hommages qui ne s'adressaient pas à Marguerite, s'approcha :

— Ce jeune homme est de vos parents, sans doute, mademoiselle?

La jeune fille, troublée par la chère apparition et surtout par l'émoi, les questions et les regards dont elle était assaillie, paraissait singulièrement émue. De plus, elle ne voulait pas livrer à la curio-

sité maligne de « ces dames » l'histoire du bois d'Harfeuille... Elle répondit donc d'un air absent :

— Mon parent? mais non.

— Alors vous le connaissez?

— Un peu, il est de passage à Montreil et a fait une visite à ma tante.

— Sans doute il avait quelque raison pour cela? fut-il demandé.

Antoinette eut l'air de ne pas entendre, mais son embarras n'échappa pas à la perspicacité de la maîtresse de maison.

— Il y a quelque chose là-dessous, pensa-t-elle.

Cette idée devait faire son chemin dans le cerveau fécond de Mme Morisson ; ce ne fut pas long : Un jeune homme fort bien était à Montreil, pourquoi? Il avait fait une visite à Mlle Bertrand, pourquoi? Mlle d'Aipeuille avait gardé à ce sujet une réserve étrange, pourquoi? Autant de questions dont les réponses étaient évidentes. Tout cela voulait dire mariage.

Et ce fut pour la mère de Marguerite comme si un génie bienfaisant avait ôté de son cœur un gros poids très lourd. Antoinette ne pouvait pas, raisonnablement, épouser à la fois le notaire et l'étranger; puisqu'elle était fiancée ou à peu près à celui-ci, l'autre restait pour Marguerite : rien de plus clair.

Cependant la prévoyante mère de famille conservait une inquiétude. Pourquoi ce trouble au jeu du mouchoir, pourquoi cette hantise de pensée revenue deux fois sur les lèvres de la Parisienne? Certes, un danger pouvait être caché là, mais un atout superbe venait de tomber entre les mains de Mme Morisson pour lui faire gagner la partie.

Ce fut donc avec un sourire sur les lèvres qu'elle présida le lunch offert aux amies de sa fille et qu'elle reçut leurs compliments sur la crème aux amandes, les brioches et la tarte aux pommes confectionnées par ses mains habiles. Antoinette ne comprenait rien à la recrudescence de petits soins dont elle était l'objet. On la mit à la place d'honneur; elle dut, de gré ou de force, manger de tout plusieurs fois; on prit son avis sur les plus plates banalités qu'échangeaient ces demoiselles, mais il semblait évident que Mme Morisson n'était pas tout à fait à la conversation.

— A propos, demanda-t-elle soudain, comment s'appelle ce monsieur?

— Quel monsieur? fit d'un air innocent Antoinette, indignée de cette curiosité.

— Mais... ce jeune homme à cheval qui vous a saluée tout à l'heure?

— Ah! M. Palverini!

— Palverini, ce n'est pas français, dit Suzanne ; il est Italien sans doute.

— Non, je ne crois pas, répondit Antoinette suffoquée de voir le nom célèbre aussi inconnu à Montreil.

La maîtresse de maison avait toujours son idée.

— Et, où est-il descendu? où demeure-t-il?

— A l'hôtel du Coq-d'Argent, je crois.

L'artiste grandit d'une coudée dans l'esprit de ces demoiselles. Le Coq-d'Argent était le meilleur hôtel de l'endroit, avec sa grande salle nouvellement repeinte de blanc et de rouge, et les relents savoureux qui s'exhalaient de sa cuisine, chaque jour à midi et à six heures.

Mme Morisson souriait d'un air fin en regardant la jeune fille.

— M. Palverini est très bien, dit-elle d'un ton complimenteur, joli garçon, cavalier accompli et... il a un sourire charmant.

— Cela, c'est une pierre dans mon jardin, pensa Antoinette, c'est pour bien me faire comprendre que, s'il ne m'a pas saluée banalement, comme une indifférente, elle s'en est aperçue.

Et elle garda une vague inquiétude de ces compliments et du sourire à double face qui les accompagnait.

Cette inquiétude persista, le lendemain, quand à la sortie de l'église elle vit la figure de Mme Morisson contractée par la même joie malicieuse que la veille. A ce moment, Olivier, qu'elle n'avait pas encore aperçu, s'approchait de Mlle Bertrand pour la saluer. Ce fut bref, de part et d'autre, tante Virginie étant d'humeur assez rude ce jour-là. (Les regards de toutes ces dames fixés sur elle la gênaient un peu.)

Dans le groupe des Morisson on chuchotait :

— Hé, hé! il y a du nouveau dans l'air, disait celle-ci. J'en suis charmée, car cette petite est assez gentille; et quel soulagement pour notre digne amie de n'avoir plus le souci de sa nièce!

Et comme ses auditeurs l'interrogeaient, elle leur contait tout bas, à l'oreille, la « scène du balcon ». On aurait pu, avec un peu d'imagination, se croire transporté à Vérone, au temps des Capulets.

— Chère amie, concluait-elle, j'aurais voulu que vous vissiez ce sourire!...

S'éloignant un peu de Marguerite (il n'est pas bon que les jeunes filles entendent tout), elle échangeait un regard d'intelligence avec son interlocutrice.

Le lendemain, elle eut besoin de certaine recette de cuisine que l'on trouvait seulement au Coq-

d'Argent. En bonne ménagère, elle y alla elle-même, et eut avec la maîtresse de l'hôtel une conférence interminable.

XIII

Le soleil était en fête quand Antoinette arriva au bois avec Fanchette, un peu plus tôt qu'il n'avait été convenu.

Comme elle le prévoyait, ces deux jours de repos lui avaient semblé très longs, d'autant plus longs que la vie commune avec Mlle Bertrand devenait singulièrement pénible. Il avait fallu batailler pour venir ce jour-là à la séance de peinture, tante Virginie déclarant soudain que ce genre d'occupation n'était pas dans les habitudes de Montreil et qu'elle ne permettait plus ni à Fanchette ni à sa nièce d'aller au fameux rendez-vous.

Antoinette ne voulait pas pleurer de peur d'être laide et de ne pouvoir poser, mais elle se tordit les mains de désespoir, se lamenta de son sort et accusa sa tante de ne pas tenir les promesses faites à « l'homme le plus célèbre du monde entier », si bien que, à demi convaincue de ses propres torts,

Mlle Bertrand, sans dire tout à fait oui, ne répondit pas non quand Fanchette demanda si l'on pouvait partir.

Navrée de la tournure que prenaient les choses, la jeune fille réfléchissait.

L'ère de bonheur qu'elle venait de vivre touchait à sa fin. D'abord, l'œuvre du peintre s'avançait, et puis certainement tante Virginie ne supporterait pas davantage l'absence de Fanchette ni la satisfaction que trouvait sa nièce aux séances de pose.

Le rêve charmant finirait-il aussi?... ou plutôt l'heure de la destinée n'allait-elle pas enfin sonner? Oui, c'était cela. Antoinette y croyait de toute son âme, à cette destinée qu'elle n'avait pas cherchée, qui s'était interposée toute seule à travers son existence inutile; et parce qu'elle y croyait, elle se sentait le devoir de l'aider, sans retard.

Le peintre n'était pas encore là. Il arriva bientôt, souriant et jeune, par un chemin irradié de lumière, comme une apparition charmante du bonheur.

— Dejà là, fit-il en s'approchant, comme c'est aimable à vous, mademoiselle! Je craignais que ces deux jours de repos ne vous rendissent plus pénibles votre complaisance et votre bonté. Je vois qu'il n'en est rien! Vous en serez bientôt

récompensée, puisque mon tableau s'achève... Je n'ai pas perdu mon temps depuis vendredi, voyez plutôt.

Tout en parlant, il avait disposé son chevalet, il y plaça la toile commencée.

Antoinette ne put retenir un cri de surprise en voyant le changement survenu depuis la dernière séance. La clairière, complètement terminée, se drapait d'un geste large dans un manteau rutilant d'or et de pourpre, tandis que les rameaux enchevêtrés des arbres laissaient deviner des coins adorables pleins d'ombre et de mystère. La divinité des bois, vaporeuse et souriante, n'était plus seule maintenant dans la splendeur de ce jour d'automne ; d'autres divinités, elfes ou sylvains, vagues, flous, de formes et de nuances insaisissables, avaient surgi des troncs d'arbres et des branches touffues : des ombres se mouvaient sous les arceaux cuivrés, des blancheurs transparentes traînaient sur le sol, des vapeurs planaient dans la lumière rousse, c'était étrange et très impressionnant. Tout semblait achevé, sauf la petite reine, silhouette encore molle, dont le visage seul ressortait bien vivant au milieu de ces ombres.

Antoinette, charmée d'être si jolie, eut pourtant un douloureux serrement de cœur à la vue de cette œuvre presque terminée. Encore une séance, deux

peut-être, et ce serait tout! Oui, mais il pouvait se passer tant de choses d'ici là!

Olivier l'interrogeait.

— Que dites-vous de cela, mademoiselle?

— Je suis étonnée et ravie, répondit-elle. Je ne m'attendais pas à me voir en si poétique compagnie!

— J'ai craint pour vous l'ennui, dit Olivier. De reste, je crois que tous ces sylvains sont venus d'eux-mêmes sous mon pinceau, attirés par le désir de vous faire leur cour.

« Vous faire leur cour! » n'était-ce pas une habile entrée en matière, trouvée par le peintre pour aborder un sujet plus brûlant? Antoinette regarda du côté de Fanchette dont elle aurait voulu les oreilles bien loin de là, mais la fidèle servante, complètement absorbée par son travail et le sommeil qui la gagnait, n'était pas d'un voisinage bien gênant.

Elle reprit :

— Leur reine en est très flattée; elle n'est pas habituée à tant d'hommages.

— Ah! bah, fit Olivier amusé, je suis incrédule, mademoiselle.

Antoinette devint très rouge.

— Vous avez tort, monsieur, car enfin où aurais-je pu prendre une telle habitude?

— Comment! fit-il en riant, Montreil est-il donc de si peu de ressources que ses habitantes ne puissent y trouver d'hommages ni de succès! Pauvres jeunes filles! il y en a pourtant dans le nombre quelques-unes qui méritent un meilleur sort.

Antoinette dressa l'oreille.

— Vous les connaissez donc?

— Mais oui, très bien, j'ai eu l'honneur d'en voir plusieurs fois la sélection. D'abord à la sortie de l'église hier et la semaine précédente, et puis samedi sur un balcon, vous savez bien...

— Oui, oui, je sais, mais en si peu de temps!..,

— Il ne m'en faut pas plus, mademoiselle, un peintre apprend à voir vite; en un coup d'œil il doit tout saisir, ensemble et détail. Je pourrais donc, si vous le désiriez, vous faire le portrait de chacune de vos compagnes.

— Oh! c'est inutile, fit Antoinette ennuyée de voir dévier la conversation, je les connais assez sans cela.

— Ce que je ne sais pas, toutefois, ce sont leurs noms et prénoms. Comment s'appelle donc cette grande du coin à gauche?

— Une grande?... un peu forte?...

— Raide, pincée, un air de portrait de famille, oui, c'est cela.

— Ce doit être Mlle Forgeot, la fille de môssieu le maire, fit Antoinette, mise en joie par cette appréciation peu flatteuse.

— Mes compliments. Et cette petite brunette vouée au bleu?

— Vouée au bleu! je ne sais pas, je n'ai pas remarqué.

— Voyons, rappelez-vous, un teint frais, des yeux noirs; elle avait, il y a huit jours, une robe bleu pervenche, samedi une robe bleu marine, et hier une robe bleu de roi.

— Ah! Marguerite Morisson!...

— Elle est très gentille!

— Vous trouvez? (Antoinette fit la moue.) Je sais bien que des goûts et des couleurs...

Le peintre fut surpris de cette réflexion de la divinité des bois, qui jusque-là s'était toujours montrée bienveillante pour tout le monde.

— J'ai été charmé de voir ma petite reine sur ce fameux balcon, reprit-il, et bien vite m'est venu le remords de l'avoir empêchée toute la semaine d'aller avec ses amies.

La jeune fille, très pâle, écoutait, n'osant croire ce qu'elle entendait. Il avait dit « ma petite reine » comme dans les romans anglais! Ces trois mots, dans les livres, signifiaient une foule de choses : reine de ma vie, reine de mes pensées, reine de

mon cœur, et bien d'autres encore! Comme ils étaient dits habilement, cette fois, à demi cachés sous le rôle qu'elle jouait dans le cher tableau!

« Mon Dieu! pensait-elle, pourvu que je ne m'évanouisse pas de joie quand il parlera plus clairement. »

Elle ferma les yeux et répondit :

— Soyez sans remords, je ne regrette rien, je n'ai été privée de rien, je n'ai pas d'amies, et je suis plus heureuse ici que partout ailleurs.

« Je lui tends bien la perche, pensait-elle en même temps. Mon bon ange, ayez pitié de moi, voici l'instant solennel de ma vie. »

Mais rien ne lui répondit. Surprise de ce silence, elle entr'ouvrit les yeux. Olivier, très maître de lui-même, la regardait d'un petit air apitoyé.

— Pauvre mademoiselle, fit-il, vous n'avez pas d'amies, vous êtes malheureuse, je m'en doutais bien un peu. Mlle votre tante, toute respectable qu'elle soit, me paraît avoir des idées assez différentes des vôtres et je ne m'étonne point que la vie ne soit pas toujours très drôle avec elle. Mais vous avez l'avenir devant vous; à votre âge on doit croire au bonheur. Vous aurez des amies... l'amitié ne vient pas en un jour; quand vous connaîtrez mieux vos compagnes et quand vos compagnes vous connaîtront un peu, je suis sûr que

des sympathies naîtront et vous deviendront chères.

— Je ne crois pas.

Antoinette, un peu désappointée, acceptait mal la perspective d'avenir qu'il lui montrait.

« Il ne m'a pas comprise, pensa-t-elle, ou peut-être il n'ose pas. Mais comme il est bon, quelle douceur, quelle pitié dans sa voix, dans son désir de me consoler! »

Il continuait :

— Le temps est trop joli, le soleil trop aimable; chassez vos idées noires, et ne refusez pas d'espérer ou de souhaiter un bonheur si légitime... Voyons, racontez-moi comment vous passez votre temps quand il n'y a pas un tyran pour vous garder immobile ainsi pendant de longues heures ennuyeuses.

— Oh! ce sera vite narré : je tiens compagnie à ma tante, je brode, je peins, je lis, je fais de la musique, tous les jours nous sortons pendant une heure, c'est à peu près tout.

— Il y a là de quoi occuper plusieurs existences, répliqua Olivier en riant, voyez, moi, je ne puis arriver qu'à faire une seule des choses qui vous occupent, je peins, et c'est tout.

— Oh! vous... c'est différent!

A l'idée que le grand Palverini pût comparer ses

nobles travaux aux passe-temps d'une petite pensionnaire, Antoinette rit de si bon cœur que Fanchette, éveillée en sursaut, leva la tête.

— Vous savez que mademoiselle vous a recommandé de rentrer de bonne heure, dit-elle.

— Alors, travaillons vite.

La besogne fut aisée, le modèle avait ce jour-là, au front et dans les yeux, un rayon qui l'idéalisait, quelque chose d'heureux et d'alangui, comme une espérance incertaine de joie.

Et ce rayon élargissait encore l'inspiration de l'artiste.

. . . .

— Monsieur semble bien gai, dit Mme Renaud, du Coq-d'Argent, quand Palverini rentra le soir avec tout son bagage.

— En effet, madame Renaud, je suis content, j'ai bien travaillé aujourd'hui.

— Bien sûr, cela fait plaisir, surtout quand avec cela on a le cœur joyeux ! répliqua la digne hôtesse d'un air fin.

Comme son interlocuteur ne disait plus rien, elle reprit :

— Tout de même, monsieur Palverini, je ne suis pas contente de vous.

— Oh ! madame Renaud, en quoi ai-je pu vous déplaire ? demanda-t-il.

— Tenez, j'aime mieux vous le dire ; je ne suis pas curieuse, mais je ne peux pas garder une chose qui me tracasse comme celle-là. Eh ! bien, je sais... et cela m'a fait de la peine d'apprendre la grande nouvelle par des étrangers.

— La grande nouvelle? mais de quoi parlez-vous? Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas gentil de vouloir me le cacher, même maintenant que je le sais, monsieur, maintenant que toute la ville en parle...

— Au nom du ciel, expliquez-vous, s'écria Olivier. Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me dites. De quoi la ville parle-t-elle?

— Monsieur Palverini, vous n'avez pas confiance en moi, vous savez très bien ce que je veux dire, et que je fais allusion à votre mariage avec Mlle d'Aipeuille.

— Mon mariage !... Qui est-ce qui a pu dire une chose pareille? s'écria Olivier suffoqué.

— Il y a des personnes qui trouvent que vous avez bon goût. Mlle Antoinette est gentille, elle peut plaire et on dit comme cela qu'elle est folle de vous.

Un fâcheux interrompit trop tôt cette conversation. Mme Renaud dut s'éloigner, laissant Olivier se débattre dans le chaos de sa stupéfaction.

Qui avait pu lancer l'idée première de ce can-

can? Personne ne connaissait l'aventure du braconnier, de l'intervention de l'artiste, ni des séances de pose au bois d'Harfeuille, personne, à moins qu'Antoinette elle-même n'en eût parlé. Cette idée ne tenait pas debout. La jeune fille n'avait sûrement rien dit, elle était trop étrangère à Montreil, sans relations à son goût, sans amies à qui elle pût faire une confidence ; trop intelligente aussi pour avoir bavardé avec les indifférents vus ici ou là. Quant à Mlle Bertrand, si à l'étroit dans ses préjugés de province, il aurait été fou de la soupçonner ; la permission qu'on lui avait arrachée était trop en dehors des habitudes du pays pour qu'elle n'en eût pas un peu de regret, et le désir qu'on n'en sache rien. Restait Fanchette.

— Ce doit être elle, c'est sûrement elle, conclut Olivier. Une femme d'apparence si honnête, faire des contes semblables, qui l'aurait cru?

Puis il se remémora les deux ou trois occasions qu'il avait eues de saluer devant témoins Mlle d'Aipeuille et sa tante, il se rappela ses souvenirs de province, les quelques mois passés au hasard de son inspiration dans de petites villes dont l'esprit imaginatif l'avait toujours étonné ; il se souvint de tout ce qu'Antoinette racontait de « ces dames » et de leurs facultés d'invention, et il pensa que peut-être la vieille servante n'était pas seule coupable. Il se

pouvait fort bien que, pour un salut, quelques phrases banales échangées la veille, on eût forgé ce joli roman.

— C'est inouï et stupide! s'écria-t-il. Aller jusqu'à dire que Mlle Antoinette est folle de moi! Non, mais où vont-ils chercher des idées comme celle-là?

Toute la soirée il en fut occupé. Peu à peu, mille choses lui revinrent à l'esprit, un mot d'Antoinette, un regard, une allusion, son admiration naïvement avouée pour le *grand Palverini*, sa nature enthousiaste, privée d'affection et par là même plus disposée aux prompts attachements. L'opinion publique n'avait-elle pas quelque peu le don de seconde vue?

Une phrase surtout martelait la pensée de l'artiste : « Je ne regrette rien, je suis plus heureuse ici que partout ailleurs ».

La lumière se faisait maintenant très vive. Comment n'avait-il pas vu naître, de l'admiration, un sentiment plus profond ou plus doux?

« Pauvre niais, pensait-il, qui n'ai pas compris que c'était fatal, qu'à dix-huit ans on a l'imagination merveilleuse, toute prête à s'enflammer. Non, emporté par mon égoïsme je n'ai pensé qu'à mon art! et il m'a fallu des racontars de femme pour m'ouvrir les yeux.

Un pli se creusait au front d'Olivier. Très tard dans la nuit son pas résonna nerveux et inlassable au-dessus de la chambre où Mme Renaud ne pouvait dormir.

— Non, pensait-elle, tout de même ce n'est pas gentil à M. Palverini de me faire des cachotteries comme cela!

XIV

« C'est le dernier jour, c'est la dernière fois!...»

Antoinette se répétait ces mots machinalement, sans même les comprendre, tant à la fin ils se pressaient dans la pauvre tête fatiguée. Et souvent, bien souvent, une angoisse lui serrait le cœur :

« S'il allait partir sur un adieu banal, sans rien dire!... Mais non, c'est impossible... pourquoi ferait-il cela?... nos destinées à tous deux ne sont-elles pas là, nettement marquées? »

Les feuilles craquaient sous les pieds d'Antoinette; tandis qu'elle marchait très vite, Fanchette avait peine à la suivre.

A un détour du sentier, elle vit une feuille brune zébrée d'or qui pendait toute seule à l'extrémité

d'une branche, le moindre souffle eût suffi pour la faire tomber. Un oiseau voletait alentour.

« Si l'oiseau se pose sur cette branche et si la feuille ne tombe pas, se dit Antoinette, c'est qu'*il* parlera. »

L'oiseau s'approchait, il atteignait la branche, son poids ne la fit pas même fléchir, et la feuille resta suspendue. Le cœur de la jeune fille battit à se rompre.

Un peu après elle entendit ce même oiseau chanter.

« Si j'ai le temps de compter jusqu'à onze avant qu'il s'arrête, c'est que tout ira bien. »

L'oiseau se tut avant qu'elle eût fini.

« C'est stupide, se dit-elle, à quoi bon ces émotions ridicules puisque bientôt je saurai? »

Olivier était le premier au rendez-vous, mais un Olivier tout différent de celui de la veille et des jours d'avant; un Olivier correctement habillé de noir, soigneusement ganté et cravaté, l'air soucieux et fatigué. Point de pliants, point d'attirail de peintre.

Il avait aperçu Antoinette et déjà s'approchait d'elle, son chapeau à la main.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, je suis un affreux égoïste de vous avoir demandé hier de venir poser encore; mon tableau est maintenant

assez avancé pour que je puisse rendre la liberté à mon aimable modèle, et puis le temps est maussade, je craignais la pluie.

Ce disant, il marchait à pas lents auprès d'Antoinette si émue qu'elle ne trouvait rien à répondre. Il continua :

— Comment pourrais-je assez vous remercier, mademoiselle, de votre exquise complaisance, cette complaisance qui d'un tableau banal et sans âme a fait une de mes œuvres les meilleures?... Croyez que jamais, jamais, je n'oublierai les heures charmantes où votre grâce et votre bonté rendaient mon travail plus facile. Pardonnez-moi d'en avoir peut-être abusé; c'est cela, mademoiselle, que je voulais vous dire ici.

« Mon bon ange, mon bon ange, je crois que je vais m'évanouir! » pensait la jeune fille. Du coin de l'œil, elle observait Olivier un peu pâle et singulièrement troublé.

— Je ne vous dis pas adieu, continua-t-il, mais au revoir; il y a encore par ici des horizons délicieux que je n'ai plus le temps d'étudier, l'hiver est trop rapproché. Aussi je pense revenir, et pour pouvoir rester plus longtemps, cette fois j'amènerai ma femme.

A ces mots, « ma femme », le choc fut si violent qu'Antoinette, étourdie, en comprit à peine le sens.

Les choses qu'elle voyait, les moindres sons qu'elle entendait tourbillonnèrent devant ses yeux et dans sa tête en une ronde affolée, ses lèvres tremblaient, ses mains se glaçaient. Pour ne pas tomber elle dut s'asseoir sur un talus au pied d'un chêne. L'artiste s'attendait bien à un peu d'émotion, mais cette confirmation si nette de ses craintes de la veille l'impressionna péniblement. Se détournant à demi, il sembla s'intéresser beaucoup à l'ascension d'une fourmi sur le tronc d'un hêtre. Mais il fallait dire quelque chose, laisser à la pauvre Antoinette le temps de se remettre...

— J'aurai une très grande joie à vous présenter ma femme, dit-il, elle-même sera heureuse de faire votre connaissance; je suis sûr que vous seriez si sympathiques l'une à l'autre.

La douleur se faisait maintenant sentir, ressortant aiguë dans les idées enchevêtrées, et il fallait sourire, parler, tout, plutôt que de laisser deviner le douloureux secret...

— Certainement, monsieur, dit-elle d'une voix blanche, je serai très heureuse moi-même...

Un silence suivit, très court, qui sembla un siècle à Olivier.

— Elle ne m'a pas accompagné cette fois, reprit-il, parce que je venais en exploration, sans savoir où je me fixerais, ni même si je m'arrête-

rais quelque part; c'est pour cela que j'ai si grand'hâte de rentrer chez moi.

L'engourdissement du premier choc durait encore; pourtant un peu de révolte gronda au cœur d'Antoinette.

— Je m'étonne, monsieur, dit-elle, que vous ne m'ayez jamais parlé de Mme Palverini!

— Hélas! mademoiselle, vous avez devant vous un grand coupable. J'ai l'esprit ainsi fait qu'une seule chose l'emplit parfois à l'exclusion de tout le reste. Vous ai-je parlé d'autre chose que de mon art? Quand je suis en veine d'inspiration, je perds la notion de tout ce qui m'entoure, je ne vois rien, je ne devine rien, je n'existe plus que par l'idée qui me hante; ma femme le sait et a le bon esprit de n'en être pas jalouse. Quand je suis dans ce qu'elle appelle *une crise*, elle a pour moi une indulgence d'aïeule; elle s'efface, disparaît, et ne trahit sa présence que par des gâteries attendrissantes, une abnégation dont je ne m'aperçois pas tout de suite, mais dont je voudrais, quand je retombe sur terre, la remercier à genoux. Elle sait si bien comprendre le rôle difficile de femme d'artiste, qui veut un tact, une délicatesse exquise pour ne jamais effaroucher la muse, et, j'en suis bien sûr, elle aura pour moi un bon sourire de pardon quand je lui confesserai ne vous avoir point

parlé d'elle durant nos séances du bois d'Harfeuille.

— Tout le regret en est pour moi, monsieur.

Malgré le ton enjoué qu'il voulait prendre, un attendrissement avait passé dans la voix d'Olivier en parlant de sa femme, un remords aussi de l'avoir presque oubliée durant ces quelques jours. Antoinette était si visiblement émue qu'il voulut abréger ce pénible entretien.

— Mademoiselle, dit-il, rien ne pourra acquitter envers vous ma dette de reconnaissance; pourtant j'ai encore une demande à vous faire. Vous avez eu autrefois le mauvais goût d'admirer quelques-uns de mes tableaux; mon amour-propre en est singulièrement flatté, aussi j'aimerais que vous conservassiez un peu vos préférences de pensionnaire, ce qui sera impossible si rien ne vous rappelle les *Djinns* ou la *Symphonie en bleu*. J'ai là justement une esquisse de l'un et de l'autre; vous me rendriez très heureux, mademoiselle, en consentant à choisir celle qui vous plaira le mieux.

En même temps, il prit dans un carton posé sur les feuilles sèches, deux aquarelles où Antoinette reconnut le charme délicieux qu'elle avait tant aimé dans l'œuvre du grand Palverini. Elle vécut en cette minute les heures enthousiastes de sa vie de couvent, ses rêves de gloire et d'héroïsme, son admiration passionnée pour l'artiste enchanteur.

Si on lui avait dit alors que l'homme illustre lui demanderait un jour, comme une grâce, d'accepter l'esquisse, l'idée première du chef-d'œuvre, elle eût traité de folie cette supposition extravagante !

Une douleur aiguë la rappela soudain à la déception actuelle... Cette chose invraisemblable était une réalité... et Antoinette souffrait comme aux heures les plus mauvaises de la vie.

— Monsieur, vous êtes trop bon, dit-elle enfin, je vous remercie, mais je n'accepterai ni l'une ni l'autre de ces aquarelles.

— Oh! vous ne me ferez pas cette peine.

— Je suppose que vous vous en consolerez.

— Mademoiselle, permettez-moi d'insister.

— C'est inutile, monsieur. Vos moindres croquis, surtout ceux-ci, valent une fortune; je ne puis accepter de vous un tel cadeau.

— N'en croyez rien, mademoiselle, je ne vous offre qu'un modeste souvenir, un timide et respectueux remerciement pour votre...

— De grâce! ne soyez pas reconnaissant à ce point, vous n'avez même pas à me dire merci. Ce n'est pas pour vous faire plaisir que j'ai consenti à poser, c'est parce que cela m'amusait de figurer dans votre tableau, et que ces séances rompaient un peu la monotonie de mon existence. Et puis,

c'était aussi par gratitude : vous savez, l'histoire du braconnier... Si je vous ai rendu service, maintenant nous sommes quittes.

— Vous êtes franche, mademoiselle.

Il essaya de rire. Antoinette avait envie de pleurer, son visage marquait une telle désolation que l'artiste ému n'insista pas et replaça les croquis dans son carton.

— Laissez-moi espérer quand même, reprit-il, que vous voudrez bien penser de loin en loin au service que vous m'avez rendu; dites-vous alors que vous possédez en moi l'ami le plus sincère, le plus respectueux, le plus dévoué, un ami qui vous estime beaucoup et vous plaint un peu d'être seule, de n'avoir pas tout à fait la vie que vous aimeriez.

Oh! cette voix compatissante, cette bonté!...

L'orgueil d'Antoinette tomba d'un bloc, les larmes jusque-là refoulées montèrent à ses yeux, et sans honte, devant Olivier attendri, elle pleura.

— Oui, plaignez-moi... je suis si malheureuse, personne ne m'aime; personne, le soir, n'est heureux quand je rentre. Je me dis souvent que si je mourais, nul n'en aurait de chagrin! ni même ne s'en apercevrait. A quoi suis-je bonne, quelle est ma mission en ce monde? ai-je même une mission à remplir?

— Mademoiselle, pouvez-vous dire de telles

choses, vous si jeune et si charmante! Votre mission est bien claire, et sans être sorcier je puis vous la montrer. Vous avez été créée tout simplement pour faire le bonheur de l'homme qui vous épousera.

— Je ne me marierai pas.

— Vous vous marierez, mademoiselle, vous aurez une famille à aimer, vous serez heureuse et vous rirez bien fort des papillons noirs de vos dix-huit ans. J'ai l'expérience de la vie, j'ai déjà vu beaucoup de choses, beaucoup de gens, et deviné beaucoup d'âmes; croyez-moi, votre tristesse passera. Ne gâtez pas vos plus belles années par des idées sombres ou par des chimères!... On regrette tout cela plus tard, on voudrait revenir en arrière pour vivre en paix les années de première jeunesse; il n'est plus temps!

Sa voix se faisait compatissante et douce, un peu basse, comme s'il était auprès du lit d'un malade qu'il faut bercer pour l'endormir, pour lui donner, dans un sommeil bienfaisant, un peu l'oubli de sa douleur. Les yeux mi-clos, Antoinette écoutait, sensible à cette exquise sympathie, mais incrédule aux mots d'espoir qu'il prononçait. D'une voix de rêve elle demanda :

— Croyez-vous sincèrement que le bonheur existe?

— Mademoiselle, le bonheur est le fond même de la vie. A part quelques créatures prodigieusement affligées, je crois qu'en ce monde la part de joie dépasse de beaucoup la part de souffrance. Vous me direz, je le sais bien, que cependant chacun se plaint et médit de la vie; aussi, je ne prétends pas que tout le monde soit heureux, loin de là. Je veux dire seulement que chacun a les éléments pour l'être. Il faudrait qu'on sache les voir, les sentir et surtout les utiliser. Les causes d'affliction rayonnent tellement autour d'elles qu'on ne voit plus les causes de joie... la tristesse s'étend comme une tache d'huile, gâtant le bonheur qu'elle trouve au passage au point de le rendre aussi lamentable qu'elle-même. On dit ensuite que la vie est tissue de peines et l'on se trouve parfaitement malheureux.

Ah! vous ne connaissez pas le vrai chagrin!

Elle le connaissait bien, dans toute son âpreté, la pauvre petite Antoinette pâle, tremblante et troublée jusqu'au fond de l'âme, qu'Olivier osait à peine regarder.

Il avait encore mille choses à lui dire, mille choses de sympathie et de pitié, mais il eut peur d'effaroucher son orgueil et se tut. Et puis ne valait-il pas mieux en rester là? Mlle d'Aipeuille avait besoin, avant tout, de solitude et de repos.

Pour tous deux, pour elle surtout, il devait partir.

Elle ne fit pas un geste pour le retenir, mais, croyant le tromper, elle s'efforça de mettre tout son enjouement d'autrefois dans le sourire navré qui répondit à l'affectueux « au revoir » du grand Palverini.

Pendant l'entretien d'Antoinette et de l'artiste, Fanchette, aux prises avec son inséparable tricot, était restée dans la clairière. Elle n'avait donc rien entendu et ne pouvait s'expliquer l'abattement de sa « chère petite » durant le trajet de retour à la maison.

— Qu'avez-vous? interrogeait-elle. Vous êtes fatiguée, le temps est lourd, aujourd'hui, il n'aurait pas fallu sortir. Dépêchons-nous, je crois qu'il va pleuvoir. Je suis tout de même joliment contente que toutes ces histoires de tableau soient finies! Cela ne me plaisait pas du tout!

Pauvre Fanchette! ses frais d'éloquence étaient bien inutiles. Toute meurtrie de la chute qu'elle venait de faire du haut de ses illusions, Antoinette n'écoutait pas ; elle se sentait à peine vivre et très peu souffrir. Ses sens avaient pris une acuité singulière pour voir et entendre tout ce qui, le long du chemin, pouvait lui ramener quelque souvenir des heures de joie si tôt passées : il aimait beaucoup avec ce tournant de sentier; il avait pris

un croquis de ce buisson; il avait admiré, un jour, une feuille toute semblable à celle-ci, de forme et de couleur; un oiseau, peut-être le même, avait chanté ainsi pendant qu'il lui montrait l'image adorable de son home enguirlandé de glycines... Ce parfum de feuilles sèches et de plantes fanées s'était, durant les jours de rêve, mêlé à tout, elle ne pourrait plus maintenant le sentir sans revivre chacun d'eux.

Et là... là, Antoinette s'arrêta, c'était l'arbre mutilé par la balle du braconnier, le tertre, le petit chemin mystérieux d'où, comme en un songe, il était apparu...

— Dépêchons-nous, ma mignonne, il va pleuvoir!

De fait, les nuages s'amoncelaient au ciel, ressemblant à de gigantesques flocons d'étoupe. Le soleil, mordant leurs bords, en fit des franges de lumière et peu à peu disparut sous leur masse compacte. Autour d'Antoinette, tout se couvrit d'une teinte lugubre, l'or des feuilles devint sans éclat, les branches nerveuses d'un chêne séculaire semblaient se tordre en gestes de détresse, les oiseaux poussaient de petits cris d'effroi.

Était-il possible que le jour lumineux des espérances folles fût distant de quelques jours à peine?

Les deux femmes se hâtèrent. La pluie commen-

çait à tomber lente, morne et régulière comme toute pluie de novembre, flétrissant les dernières feuilles qui tournoient et se meurent.

Ce fut dans la tristesse navrante des affres de l'automne que s'évanouit le rêve charmeur qui, pour un moment, avait enchanté le cœur d'Antoinette.

XV

Mlle Bertrand était dans une agitation extrême quand sa nièce revint accompagnée de Fanchette.

— C'est de la folie, s'écria-t-elle ; rien ne les arrête, ni vent, ni pluie, et cette vieille toquée est encore la plus enragée des deux, ma parole ! Ai-je dit, oui ou non, que je ne voulais plus de ces promenades inconvenantes, de ces rendez-vous avec un jeune homme? Voyons, l'ai-je dit?...

— Certainement, mademoiselle...

— Elle a le cynisme d'en convenir, et cependant elle recommence tous les jours ! Mais c'est fini, entends-tu, fini ! S'il faut employer la force, je l'emploierai, et si tu oses résister, je te chasse !

Fanchette haussa les épaules. Elle connaissait

les rares mais sérieux emportements de sa maîtresse et la phrase-type qui les terminait tous : « Je te chasse! » Pourtant, il fallait quelque chose de très grave pour les faire éclater ainsi. Qu'y avait-il donc aujourd'hui.

Quand la vieille bonne fut hors du salon, Mlle Bertrand, cachant mal sous une solennité voulue l'émotion qui l'agitait, s'approcha d'Antoinette.

— Ma nièce, j'ai à vous parler sérieusement.

— Dites, ma tante.

— J'ai un grave ennui dont vous êtes la cause. On jase, en ville, sur votre compte.

La jeune fille eut un geste lassé.

— Ah?...

— Oui, on dit que vous allez épouser ce peintre.

— Quel scandale! fit Antoinette ironique.

— Certes, c'est un scandale, ou tout au moins un tort que vous subissez... Qui peut faire une telle chose? mais qui donc a pu savoir toutes ces horreurs?

— De quelles horreurs parlez-vous, ma tante, est-ce du service innocent et autorisé par vous que j'ai rendu, sous les yeux vigilants de Fanchette, à un artiste célèbre, à un homme respectable et bien élevé, d'autant plus sérieux qu'il est déjà marié?

— Comment, ce peintre est marié?

— Naturellement!

Dès qu'elle eut prononcé ce mot, Antoinette se méprisa un peu. N'y avait-il pas là une hypocrisie? Ne semblait-elle pas dire ainsi qu'il avait toujours été hors de doute qu'Olivier fût marié, et invraisemblable qu'elle eût pu songer à lui?...

Le visage de tante Virginie se rassérénait.

— J'en suis bien aise, fit-elle, et bien fâchée de ne l'avoir pas su plus tôt, avant la visite de Mme Morisson. Au moins j'aurais pu lui répondre.

— Ah! c'était Mme Morisson!

Antoinette s'expliqua le sourire inquiétant de la trop aimable dame.

— N'empêche que tout cela est bien fâcheux, continuait Mlle Bertrand, ces choses-là ne valent rien pour une jeune fille. De tels propos peuvent éloigner les prétendants sérieux, effarouchés en croyant la place prise. Par exemple, ce jeune notaire...

— De grâce, ma tante, ne me parlez plus de votre odieux notaire, ni d'aucun stupide jeune homme. J'ai l'humanité en grippe et le mariage en horreur.

Sur ce, Antoinette sortit, laissant sa tante stupéfaite et de fort mauvaise humeur.

« Thérèse chérie, écrivit-elle, je suis comme un pauvre petit oiseau malheureux et blessé. Mes ailes étaient mon rêve, il m'a emportée bien loin,

si haut que j'avais oublié la terre. En chemin, la réalité m'a heurtée et m'a fait tant de mal que j'ai bien peur de ne m'en remettre jamais. Je crois que je rirais très fort de ma mésaventure si je souffrais moins... pour le moment je pleure.

« Il me reste à peine la force de prier, faites-le pour moi. »

XVI

Thérèse à Antoinette

Il était une fois une princesse tendre et jolie qui se nommait Rosita. Elle habitait un beau château, entouré d'un grand parc plein d'arbres et de fleurs; elle avait des chevaux, des bijoux, des fourrures. Pourtant Rosita n'était pas heureuse.

« Vous rappelez-vous, ma mignonne, ce vieux conte favori que nous lisions ensemble, joue contre joue, très rapprochées pour mieux sentir battre nos cœurs, au récit palpitant des aventures de Rosita? Je vois encore le livre où dormait le conte, un vieux petit livre usé dans sa robe de papier rouge, qui s'ouvrait de lui-même à la page préféré.

Des larmes d'émotion me viennent encore aux yeux quand je songe à la grande image où nous admirions Rosita vêtue des couleurs de l'arc-en-ciel et montée sur un cheval blanc fantastique de formes et d'allures. Ce conte était charmant.

« Voulez-vous que je vous le rappelle?

« On y trouvait l'histoire d'une princesse qui, possédée d'un rêve, n'aimait plus rien au monde : Rosita, un jour, avait vu un oiseau merveilleux, chant, plumage tout était splendide, je ne me rappelle plus bien le détail de ses perfections, mais je sais qu'elles étaient innombrables.

« La petite princesse voulut cet oiseau. Tout fut employé pour l'atteindre; on eut enfin recours au cheval ailé de l'image. Grâce à lui l'oiseau fut suivi de près et rejoint au moment où il atteignait un palais magnifique.

« — Je le tiens enfin! » s'écria Rosita.

« Hélas! l'oiseau appartenait à la princesse Védia, plus puissante encore, et jalouse de sa merveille.

« Vous n'avez pas oublié la fin.

« Faut-il vous dire, petite amie, que votre dernière lettre m'a semblé l'épilogue de notre conte? L'oiseau d'or était à une autre, il n'y faut plus penser. Je vous plains un peu, car je sais votre cœur aimant très capable de souffrir de sa méprise, mais ne nous apitoyons pas trop, rien n'est plus

mauvais ; il vaut mieux, entre nous, rire de votre mésaventure.

« Voyez comme je suis méchante, en ce moment il me revient à l'esprit une foule de choses que vous disiez au couvent et dont je vais vous faire souvenir... Sur la question amour et mariage.

« Nous n'en parlions pas souvent, c'était défendu et nous n'y trouvions pas grand intérêt. Pourtant chacune de nous avait, sur ce sujet, des idées à elle, bien arrêtées, vous comme les autres.

« Un jour, vous le rappelez-vous ? Lucie Barignier nous apprit le mariage d'une ancienne compagne avec un monsieur veuf. Je vous vois toujours, vous étiez indignée.

« — Pauvre Gabrielle ! gémissiez-vous, pourquoi gâche-t-elle ainsi sa vie ? pourquoi se sacrifie-t-elle à ce point ?

« — Mais, ma chère, elle ne se sacrifie pas, je vous en réponds, elle est même enchantée.

« — Est-ce possible ?

« — Je vous assure qu'elle est très heureuse, elle adore son fiancé.

« — Voyons, Lucie, pas de bêtises : il est invraisemblable qu'on puisse aimer un monsieur marié ou qui l'a été.

« — D'abord, cette chose n'est pas du tout impossible, et puis Gabrielle a vu M. X... dans le monde

et l'a trouvé à son goût, sans même savoir qu'il était veuf.

« — Je ne puis comprendre cela! vous êtes-vous écriée. On voit bien tout de suite si un homme est marié ou non.

« — Ah! A quoi voit-on cela? fut-il demandé.

« — Je ne puis le dire, mais cela saute aux yeux.

« — Dieu! que vous êtes stupide! déclara Lucie, vexée de n'avoir pas votre perspicacité. »

Alors, petite Toinon, la chose en question ne vous a pas sauté aux yeux! Comme Mlle Barignier serait contente, si elle savait cela!

Vous avez envie de me griffer? Ne vous gênez pas, ma chérie, si cela doit vous faire du bien, et croyez que je vous rappelle ces souvenirs, non par malice, mais pour ramener sur vos lèvres le joli sourire que j'aimais tant à y voir et qui vous sied si bien.

Allons, du courage! Vous n'avez pas pu sérieusement aimer un monsieur qui était le mari d'une autre, même en ne le sachant pas! Tout cela n'était que fantaisie de votre imagination affamée. L'ennui est un conseiller terrible.

Pour remettre en ordre votre petite tête vagabonde et pour sécher vos yeux, je connais un moyen très sûr : c'est de répondre par un *oui* reconnaissant à l'invitation que vous avez certai-

nement dû recevoir ces jours-ci de nos Mères. La retraite du couvent, clôturée par la fête de Noël, vous redonnera des idées saines et raisonnables, le programme de la prédication étant fort attrayant : les deux voies ! Et puis nous nous retrouverons dans la chère maison aimée, au milieu de nos maîtresses et de presque toutes nos compagnes...

« Écrivez-moi, ma chérie, pour me dire « à bientôt » et croyez à ma profonde affection.

« THÉRÈSE. »

Antoinette n'eut pas grand'peine à obtenir l'autorisation désirée, Mlle Bertrand supportant mal la jeune fille depuis la déception qu'elle lui avait fait subir :

A une seconde visite du notaire, la pauvre tante avait montré tant de gêne que M. Marelle comprit bien vite la situation et évita soigneusement toute allusion à la chose qui l'amenait.

Le soir, Mlle Bertrand pleura et fit une scène à sa nièce, qui n'avait pas voulu descendre de sa chambre en entendant le nom détesté et qui « brisait son avenir comme une insensée ».

De part et d'autre, ce fut donc un jour de joie que celui où Antoinette, accompagnée de sa bonne, prit le train pour Paris.

Dans l'express qui filait à toute vapeur la dis-

tance fut rapidement franchie. Quelques heures plus tard, la porte du cher couvent s'ouvrait hospitalière devant la jeune fille ravie. Dans la loge un cri de joie l'accueillit.

— C'est vous, mademoiselle Antoinette? que vous avez grandi! Comme tout le monde sera content! je vais appeler notre Mère supérieure.

Celle-ci arriva bientôt, reçut son enfant à bras ouverts, écouta toutes ses confidences. Antoinette ne lui cacha rien, lui dit toute sa vie depuis qu'elle l'avait quittée, ses efforts pour être bonne, ses nombreux insuccès, ses faiblesses, et termina toute confuse par le récit de sa grande déception.

La supérieure comprit ce qu'elle devait faire pour rendre la paix à cette petite âme. Elle vit que, privée des joies de la famille, son enfant de prédilection cherchait le bonheur dans un idéal chimérique; il fallait, pour rassasier son cœur, lui apprendre à goûter les joies vraies que Dieu place auprès de nous.

Antoinette toute réconfortée revit avec bonheur ses anciennes compagnes, surtout Thérèse de Kerdignac plus charmante que jamais. La retraite, magistralement prêchée, retarda de quelques jours les effusions du revoir; elles en furent plus douces encore quand, le jour de Noël, après de merveilleux offices dans la chapelle toute blanche, elles s'en

allèrent ensemble, la main dans la main, au bout du parc qu'un joyeux soleil s'efforçait d'attiédir.

— Pauvre Belle au Bois dormant, disait Thérèse tendrement malicieuse, pauvre Belle au Bois dormant, vous dormez encore. Un moment, vous serez réveillée par un *vrai* prince Charmant qui, si vous êtes bien sage, vous donnera de longues années de bonheur.

Antoinette secoua la tête.

— Je ne crois pas que je me marie jamais, murmura-t-elle.

Thérèse devint grave.

— Ma petite sœur, est-ce que vraiment... c'était sérieux... y penseriez-vous encore?

— Oui, j'y pense, Thérèse, pour rougir de confusion et me moquer de moi-même; ce souvenir me torture en me montrant ce que je vaux. Sœurette, vous m'avez quelquefois reproché mon orgueil, la vie a su mieux que vous m'en guérir. Je me faisais de moi une trop belle image; je me croyais raisonnable, sensée, ferme en mes sentiments, oh! oui, je croyais cela surtout! et la première épreuve de la vie me montre à moi-même folle et stupide... ne suis-je pas très malheureuse? » Elle n'osait pas regarder son amie et, détournant la tête, faisait fondre entre ses doigts la broderie de givre d'un buisson de houx.

Thérèse se pencha vers elle.

— Qu'y avait-il de stupide à trouver charmant un homme aimable et distingué, ma petite Toinon?

— Ne cherchez pas à comprendre, je m'y perds moi-même. Je suis malheureuse parce que je m'étais fait de l'amour une idée si haute qu'il semblait qu'un tel sentiment dût remplir toute une vie. Alors, si j'ai *aimé* M. Palverini ma vie doit être brisée, il le faut absolument; hélas! elle n'est pas brisée, je le sens, je n'ai donc pas réellement aimé. Qu'ai-je donc éprouvé? Si je me suis trompée cette fois, ne me tromperai-je pas encore? Existe-t-il un autre sentiment très doux qui n'est pas l'amour et qui lui ressemble à s'y méprendre, ou me suis-je fait de lui un idéal trop élevé?...

Thérèse l'interrompit.

— Mignonne chérie, vous avez lu trop de romans anglais; Mère Johannes vous avait bien dit que cela vous jouerait un mauvais tour. Quand je pense que vous ne vouliez pas la croire! Ne torturez pas votre chère petite tête à résoudre de si ridicules problèmes, abandonnez-vous aveuglément à la Providence, qui sait tout ce qu'il vous faut, et saura, mieux que vous, diriger votre vie.

— Vous avez raison, petite amie. Du reste, j'ai pris aujourd'hui la résolution de ne plus jamais aimer personne.

Thérèse mit sa main sur la jolie bouche qui osait dire de telles choses.

— Voulez-vous bien vous taire! J'espère que Dieu si bon ne vous prendra pas au mot. Vous n'êtes pas faite pour vivre seule, Toinon; il faudra vous marier un jour; et je pense bien que vous aimerez votre mari. Dans tout cela, une seule chose est claire, vous avez assez des artistes, maintenant.

Antoinette eut un sourire espiègle.

— Au contraire, Thérèse; mon nouvel ami, M. Palverini, me les fait encore mieux apprécier. Je ne sais pas si j'aimerai jamais, mais je ne pourrais pas et ne voudrais aimer personne autre qu'un artiste. Ah! Thérèse, si vous en connaissiez un vrai, tous les hommes vous sembleraient bien vulgaires. L'art... c'est la vie...

— Allons, dit Thérèse en l'embrassant, je vois que cette vie, dont vous parlez avec tant d'âme, a encore bien du plomb à mettre dans votre petite tête.

Dans l'immense jardin, les ombres s'allongeaient, le soleil semblait toucher le mur bas douillettement encapuchonné de lierre, le froid devint plus vif.

Elles marchèrent lentement, choisissant les sentiers perdus où la neige toute neuve craquait sous

leurs pas; s'amusant aux détails du chemin, au geste drôle d'un vieux pommier moussu, aux cristaux lumineux de la fontaine, aux broderies scintillantes des groseillers et des noisetiers. Elles arrivèrent enfin dans le parloir où les « anciennes » s'étaient réunies, retardant le plus possible l'heure de la séparation.

Elles éprouvèrent un sentiment exquis de bien-être à se trouver dans cette salle chaude et gaie, après le froid du dehors, et, heureuses des souvenirs joyeux que la vue des compagnes d'autrefois faisaient surgir en foule, heureuses surtout de s'être retrouvées l'une à l'autre aussi chère, elles mêlèrent leurs voix au concert des « Vous rappelez-vous? » qui se donnait sous les voûtes sonores du vieux couvent.

Les heures sérieuses, les heures folles, tout fut évoqué, puis on parla des absentes et des aînées que déjà la vie avait dispersées. Une d'elles, Berthe C... avait pris au mur la photographie d'un groupe nombreux d'élèves.

— Mes enfants, déclara-t-elle, je suis la plus vieille, que personne ne proteste! il n'y a pas de quoi, allez, j'ai vingt-trois ans. Donc, ici, je suis la plus vieille, je connais tout cela.

D'un geste large elle montrait la photographie placée devant elle sur une table.

— Aussi, continua-t-elle, je puis vous donner tous les renseignements possibles; j'y suis habituée, l'année dernière j'ai fait la même chose. De qui voulez-vous que je vous parle?

Les têtes blondes ou brunes se pressaient autour d'elle, des exclamations vibraient :

— Oh! Ginette, je vous reconnais, là, dans ce coin, vous n'avez pas du tout changé.

— Comment, Madeleine, c'est vous cette petite fille en robe courte? Quel âge avez-vous donc?

— Pauvre baby, va!

— Je ne puis arriver à me reconnaître là dedans, déclara Antoinette. Je suis pourtant sûre d'avoir posé, je devrais y être.

— Il y a si longtemps... soupira Thérèse.

— Ah! je crois que me voilà, à côté de Ginette.

— Pas du tout, c'est moi, protesta la blonde Marcelle indignée.

— Ah!... pardonnez à mon infortune, je me suis perdue!...

— Tiens, Clémence X... Qu'est-elle devenue, celle-là?

— Mariée en province, répondit Berthe, et devenue la plus provinciale des dames de l'endroit.

— Cela ne m'étonne pas.

Berthe avait pris son épingle à chapeau et

piquait l'une après l'autre les figurines de la photographie.

— Celle-ci, mariée; celle-ci, religieuse à Saint-Vincent-de-Paul; celle-ci, célibataire comme moi, vit toute l'année dans un hameau de deux cent cinquante âmes, à cinq cents kilomètres de Paris.

— J'aimerais mieux moins de kilomètres et plus d'âmes, dit une voix.

— Moi aussi.

— Gabrielle V..., mariée avec ce veuf, vous vous en souvenez, Antoinette?

— Oui, oui, je sais, continuez.

— Cécile Dubois, morte à vingt ans.

— Pour ce que la vie est agréable!

— Voyons, Madeleine, ne découragez pas les autres, au moins. Que savez-vous de la vie, méchant bébé?

— Celle-ci, je ne me rappelle pas du tout qui elle peut être.

— Cette grande, c'est Béatrix de Pradelles.

— Elle est là, oh! montrez... s'écria impétueusement Antoinette.

— C'est vrai, vous aviez autrefois une passion pour elle.

— Je crois bien, elle était ma petite mère, si bonne pour moi, et si jolie! Je voulais toujours copier ses chignons qui, du reste, ne m'allaient

pas du tout. Qu'est-elle devenue, cette chère Béatrix?

— Elle est mariée au peintre Palverini.

Antoinette s'était levée, rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous dites?

— Je dis qu'elle a épousé le grand artiste Palverini. Mais au fait, vous avez eu aussi une passsion pour lui; c'est bizarre, ce rapprochement. Voilà, ma chère, un couple qui doit vous faire rêver!

Le trouble d'Antoinette était si évident que Thérèse lui vint en aide.

— C'est assez curieux, en effet, mais cela prouve que notre Toinon avait bon goût en admirant la femme qu'un artiste compétent comme Palverini a choisie pour la sienne.

Berthe C... continua sa revue rétrospective.

Antoinette n'écoutait plus, mille idées confuses la troublaient, ce fut donc avec joie qu'une heure plus tard, elle se retrouvait seule avec son amie :

— En voilà une nouvelle! dit Thérèse souriante. Qu'en pensez-vous, ma chérie?

— Ma grande, je suis très heureuse. Si j'avais eu besoin d'être consolée, je le serais maintenant. Comment, avec une telle femme, aurait-il pu se soucier de moi? Berthe l'a bien dit, c'est là un couple qui me fait rêver, c'est l'union du génie

et de la beauté! Je n'ai jamais pensé à rien qui me fasse autant de plaisir.

XVII

Ainsi qu'il avait été convenu avec tante Virginie, Antoinette passa chez son amie les fêtes du jour de l'an, puis elle quitta Paris pour se rendre à l'invitation que lui avait faite une proche parente de son père, habitant Saint-Germain.

Là, on eut mille gâteries pour elle, on aima son joli minois gracieux et surtout sa nature affectueuse et spontanée. Sachant la vie qu'il lui fallait mener à Montreil, on s'ingénia à la distraire. Mme de Lépine aimait le monde et sortait beaucoup; Antoinette l'accompagna dans tous les bals, concerts, soirées ou dîners qui se succédaient à brefs intervalles, car la saison d'hiver battait alors son plein. Partout, sa bonne grâce et sa simplicité eurent un succès flatteur; même une douairière se prit de passion pour elle et voulut la marier.

Avec un air mystérieux, elle l'emmena à une exposition d'art et faillit s'évanouir de surprise à la vue d'un jeune lieutenant que l'on rencon-

trait toujours chez elle à ses « tasses de thé ».

Antoinette ne fut pas dupe de cette petite comédie, et joua son rôle avec une admirable maestria, semblant trouver tout à fait naturelle cette rencontre inopinée, et ayant l'air de ne se douter de rien ; au fond, elle s'amusait beaucoup. Mais cet incident la fit réfléchir : si ce jeune homme la demandait en mariage, que répondrait-elle? La question d'avenir se posait, avec son point d'interrogation.

Pendant les jours de retraite et d'amitié, elle avait le loisir d'y penser à son aise... qu'avait-elle conclu? Ce coup d'œil sur elle-même jeta Antoinette dans un grand trouble. Il lui fallut s'avouer que l'ébranlement du premier choc durait encore et qu'il lui serait impossible d'épouser aucun des insignifiants jeunes gens qui la faisaient bostonner sous les yeux attentifs des douairières bienveillantes. Les chimères un moment évanouies renaissaient-elles plus fortes, ou bien était-ce une volonté supérieure qui parlait en elle?

Aussi fit-elle le désespoir de sa vieille amie quand celle-ci vint un soir lui confier l'impression profonde qu'elle avait faite sur le cœur de Monsieur...

— Chère madame, de grâce, ne me dites pas son nom, je le devine, je le sais et je ne puis l'accepter.

— Ma chère enfant, vous n'avez pas réfléchi!

— Vraiment, je ne voudrais pas l'épouser, madame; votre bonté m'écrase : faites-la plus grande encore en n'insistant pas.

Mme de Lépine et son amie hochèrent la tête sans mot dire, convaincues qu'il y avait là-dessous quelque roman d'amour. Antoinette les laissa croire tout ce qu'elles voulurent et continua à vivre heureuse auprès des braves gens qui voulaient bien l'aimer.

Hélas! les meilleures choses ont un terme. L'hiver passa, il fallut dire adieu à la vie douce et joyeuse, aux nouveaux amis, à la chère cousine attendrie, et par une après-midi d'avril, tiède et souriante, Antoinette rentra dans la morose demeure de tante Virginie.

Même sous cette exubérance de soleil et de vie, les vieux murs beiges, le toit sombre et les volets bruns ne parvenaient pas à prendre une mine accueillante. Par contre, le jardin était un rêve. Jamais Antoinette ne l'avait vu dans sa parure printanière, ce fut pour elle une révélation.

— « Qui aurait pu croire que ce soit si joli? pensait-elle. Ma parole, je vais me plaire ici! »

Les arbres très vieux, dignes du parc d'un roi, faisaient le long des murs une voûte imposante où se mariait toute la gamme des verts; tilleuls,

chênes, marronniers, catalpas, chacun donnait sa nuance pour se fondre en un tout chatoyant, tandis que la pelouse, devant la maison, s'éployait comme une traîne de velours brochée de mille couleurs : les violettes, les primevères, les pâquerettes et les myosotis, venus pêle-mêle, formaient des arabesques, des semis et des bouquets; au banc de pierre, des lianes s'accrochaient, Flore disparaissait sous l'escalade d'un liseron. Et partout, sous les arbres, dans la tonnelle, même dans la maison, une odeur adorable de sève, de fleurs, de soleil qui faisait chanter l'âme et sourire les yeux.

Mlle Bertrand semblait subir elle-même l'influence de cette joie. Elle reçut Antoinette les bras ouverts :

— Ma chère petite, que je suis heureuse de vous voir! Vous ne vous ennuyiez pas à Saint-Germain, je vois cela!

— Pas trop! Mais vous, ma tante, comment avez-vous passé l'hiver?

— Tout doucement; à mon âge je ne puis guère espérer mieux!

— Elle a été reprise de ses douleurs, mais elle veut quand même coucher en bas, où c'est humide; qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? grogna Fanchette.

— Ce n'est pas l'humidité, ma bonne, j'ai toujours couché là...

— Et vous avez toujours eu des douleurs. Cette fois je vous l'avais prédit.

— Tes prédictions ne signifient rien. Ce n'est pas du tout l'humidité, c'est mon âge.

— Voilà quinze ans que vous avez des douleurs.

— Et puis, c'est dans la famille, mon père en avait déjà.

— Parbleu! il couchait dans cette chambre-là.

Profitant de cette discussion, Antoinette s'esquiva pour monter chez elle.

Sa chambre était bien telle qu'elle l'avait laissée avec ses rideaux de calicot, ses fauteuils anguleux, sa table ronde couverte d'un tapis de drap rouge et sa grande armoire joliment sculptée. Une propreté rigoureuse lui tenait lieu de grâce. « Quelle différence, pensa Antoinette, avec le joli petit nid que j'ai quitté ce matin! »

Et elle se rappela son arrivée à Saint-Germain dans la chambrette rose et blanche qu'on lui avait préparée : sur la cheminée, sur la table, sur une étagère, des œillets, des tubéreuses et du mimosa; ici des bonbons, là des livres, partout la trace d'une pensée affectueuse et touchante.

« Tante Virginie n'y songerait même pas, con-

clut-elle. Du reste à quoi bon? Qu'aurait-elle pu faire de mieux que ceci? »

Elle s'était approchée de la fenêtre et l'ouvrait toute grande pour laisser entrer à flots l'exquise odeur de printemps qui l'avait accueillie lors de son arrivée, et la chambre en parut transformée, presque joyeuse et presque jolie.

Antoinette ne jouit pas longtemps de sa solitude, Mlle Bertrand vint bientôt la rejoindre.

— Cette sotte de Fanchette devient intolérable, dit-elle en se laissant tomber tout essoufflée dans un fauteuil. Figurez-vous qu'elle veut absolument me faire faire ce que je ne veux pas. Nous verrons bien qui sera obligée de céder! Et qu'avez-vous fait, là-bas?

Après la solitude d'un hiver interminable, elle était bien aise du retour de sa nièce, et puis... elle avait toujours son idée.

Antoinette dut lui raconter par elle-même son séjour au couvent, chez Thérèse, et les distractions qu'elle avait eues à Saint-Germain.

Virginie écoutait attentivement.

— Croyez bien, ma chère, que ces mondanités ne m'intéressent pas, ajoutait-elle après chacune de ses questions, mais il est bon que je sache ce qui s'est passé là-bas.

Elle disait là-bas avec un geste lointain comme

s'il se fût agi de la Cochinchine ou de l'Océanie. Antoinette riait sous cape et répondait à tout avec sa bonne grâce habituelle, heureuse de revivre ainsi les heures joyeuses trop tôt passées.

— Savez-vous, ma tante, que j'ai été demandée en mariage?

— Vraiment! par qui?

— Par un charmant officier, ma tante, plein d'avenir et d'illusions.

— Eh bien, qu'avez-vous répondu?

— J'ai refusé.

— Pourquoi?

— Parce que, ma chère tante, il me tenait au cœur à peu près autant que ce marronnier, dans le jardin, ou que ce poète éploré sur ma pendule.

— Il me semble, mon enfant, que vous eussiez pu me consulter.

— Pour quoi faire, puisque j'étais absolument décidée à dire non?

— Vous êtes inconcevable, Antoinette, vous ne vous marierez jamais! Au fond, je ne puis vous blâmer d'avoir refusé ce jeune homme. Avec ces militaires, on ne sait jamais! Mais d'autres, sérieux, riches, ce charmant notaire, par exemple...

Antoinette ne voulait pas se fâcher; aussi se levant d'un bond elle s'approcha de Mlle Virginie.

— Ma tante, j'y ai beaucoup réfléchi, et j'ai eu

une inspiration : puisqu'il vous plaît tant, épousez-le. Je ne pourrais le supporter comme mari, mais je l'adorerais s'il était mon oncle!

— Êtes-vous folle, Antoinette? Où allons-nous, mon Dieu! Entendre les enfants tenir de pareils propos!...

Elle suffoquait.

— Calmez-vous, ma petite tante, et pardonnez-moi si j'ai mal parlé...

Le ton était si humble, le regard si contrit, le temps était si beau, le printemps si joyeux, que Mlle Bertrand consentit à sourire. Elle reprit :

— C'est un parti superbe, et ce mariage me plairait beaucoup...

— Vous me navrez, ma tante, mais... même si votre monsieur m'était moins antipathique, je n'épouserais jamais un notaire.

XVIII

— Toc, toc, toc.

— Qui est là?

— Ma mignonne, je vous apporte une lettre.

— Une lettre? Entrez vite, Fanchette, mais entrez donc!

Et Toinon tout ébouriffée, les yeux encore pleins d'un sommeil bienfaisant, courut elle-même ouvrir la porte.

— Le facteur est déjà venu? Ce n'est pas possible, mais quelle heure est-il donc?

— Huit heures passées.

— Ce devrait être défendu de dormir comme cela. Mon lit était si bon, si bien fait et je me sentais si fatiguée du voyage!

— Vous avez raison de bien dormir, ma petite demoiselle, c'est de votre âge et cela vous repose.

— Et cette lettre, Fanchette, donnez vite. Justement je n'en attendais pas ce matin. De qui peut-elle être? Je ne reconnais pas l'écriture.

Avec un bon sourire, la vieille femme ferma la porte et Antoinette resta seule pour prendre connaissance de la jolie missive azurée qui venait ainsi la réveiller.

— Une couronne de marquis? Non, mais je n'y suis pas du tout, pas le moins du monde. Voyons la signature, ce sera plus simple : Béatrix Palverini... Dieu!

La jeune fille abasourdie ferma les yeux, croyant dormir encore... Non, cette lettre était bien en vrai papier qu'elle pouvait déchirer en le tirant un peu, et c'était bien du vrai soleil qui remplissait la chambre d'étincelles flamboyantes. Alors, cette

chose était vraie! Fallait-il s'en réjouir? Que disait Béatrix?

Le cœur palpitant, elle déchiffra la grande écriture que, maintenant, elle reconnaissait bien.

« Chère Antoinette, écrivait la marquise, j'ai été bien agréablement étonnée en reconnaissant dans le tableau de mon mari un gentil visage que j'aimais fort au couvent. Une grâce toute féminine, une gravité charmante que n'avait pas la pensionnaire espiègle, m'ont d'abord un peu déroutée, mais votre nom respectueusement prononcé par Olivier m'a donné la joie d'être assurée que je ne me trompais pas. Votre cœur a-t-il autant de mémoire que le mien? Vous souvenez-vous encore de Béatrix de Pradelles, *une grande*, et pendant quelques mois votre petite mère? Je l'espère, et en tout cas, je vais agir comme si vous ne m'aviez pas oubliée :

« Mon mari est revenu enthousiasmé des bois, des plaines et des horizons de Montreil. Les études qu'il en a rapportées, et surtout le tableau pour lequel vous avez bien voulu poser, ont été fort goûtés ici. Tout cela donne corps au vague projet qu'il avait formé cet automne; retourner à Montreil pour étudier à fond ces sites enchanteurs. Cette fois ce sera pour longtemps, aussi l'accompagnerai-je; le plaisir que j'en éprouve est doublé

de celui de vous y retrouver, je suis enchantée Nous allons amplement renouveler connaissance.

« Pour commencer, je vais vous donner mille tracas et vous demander de me rendre un grand service.

« Pourriez-vous, ma petite Antoinette, nous découvrir en quelque coin isolé, non loin de vous et près de la campagne, une maison, un cottage quelconque, sur le choix duquel je vous donne toute liberté. Il nous faut de l'air, de l'eau, de la lumière. Si vous trouvez le confortable par surcroît, nous vous bénirons.

« J'amènerai des domestiques et des meubles s'il en est besoin.

« Pardon de mon sans-gêne et de tout ce dérangement. Faites-moi signe quand vous aurez trouvé la chose en question, et nous arriverons aussitôt les fêtes du « vernissage » aux Champ-Élysées.

« Petite amie, je vous embrasse. »

Antoinette lut cette lettre, la relut et recommença encore, et ce ne fut qu'à la cinquième ou sixième fois qu'elle en comprit bien tout le sens. Alors une pensée se dégagea éblouissante, dominant tout : pendant quelques semaines, quelques mois, peut-être, elle vivrait de la même vie que *Lui* et qu'*Elle*. En son esprit ravi, elle ne leur donnait pas d'autre nom : Lui, c'était le génie; Elle,

la beauté; et le souvenir d'une femme exquise, brune, souple, au visage éclairé de grands yeux noirs langoureux, la transportait dans le monde merveilleux de son imagination d'adolescente, où Béatrix était une fée, une sirène, héroïne d'histoires fantastiques...

Pendant quelques mois, elle vivrait presque avec eux, connaîtrait leurs pensées, demanderait leurs avis, et peut-être aurait à leur donner les siens! En même temps, une grande joie lui venait, de ne plus sentir aucun trouble en songeant à Olivier, d'être maintenant capable de l'aborder sans rougir, sans regret. Même elle ne pouvait se défendre de rire en se rappelant sa folie ambitieuse et sa cruelle déception. « Heureusement qu'il ne s'était douté de rien! »

Mais il fallait se hâter de rendre à Béatrix le service demandé; l'arrivée de *ses amis* dépendant de sa diligence à préparer leur home, elle ne voulait pas perdre un seul jour.

Elle ouvrit toute grande la fenêtre pour mieux laisser entrer le soleil, et lui conter sa joie, et tandis que l'odeur du printemps lui venait en fraîches bouffées, elle se prépara à sortir.

Une heure plus tard, elle et Fanchette promenaient à travers les rues tranquilles du pays leur embarras et leur indécision.

— Voyons, ma bonne, où pourrions-nous aller? Je ne sais pas du tout louer des maisons, moi.

— Il y a bien au-dessus de l'épicière du coin, j'ai vu un écriteau « à louer », en passant.

— Fanchette, vous m'inquiétez. Croyez-vous sérieusement que je puisse proposer un trou pareil à Mme Palverini?

— Que voulez-vous? je ne sais pas. Allez donc chez le notaire, il aura bientôt fait de vous trouver cela, c'est son métier.

Antoinette dressa l'oreille.

— Quel notaire?

— Celui de mademoiselle, comme de juste.

— Il se nomme?...

— M. Marelle.

— Fanchette, êtes-vous aussi de la conspiration?

— La conspiration?

— Hé, oui! vous le savez très bien, ma tante a un notaire dans la tête. Si je découvre qu'il loge aussi dans la vôtre, je ne vous adresse plus jamais la parole. Mais votre idée n'est pas mauvaise, et l'honnête M. Benoît peut nous tendre une large main secourable. Allons chez lui.

Elles arrivèrent bientôt devant une maison blanche ornée de panonceaux défraîchis. A leur coup de sonnette, une bonne affairée vint ouvrir la porte, et elles entrèrent, sans voir le confrère

malheureux de maître Benoît qui, juste à ce moment, passait de l'autre côté de la rue.

A la vue de Mlle d'Aipeuille, Roger Marelle s'arrêta interdit.

— Ah çà ! que veut-elle donc à M. Benoît? Je suis le notaire de sa tante, pourquoi va-t-elle chez lui? Évidemment, elle a pour moi de la répugnance, de l'horreur, de la haine… Après tout, elle vient peut-être tout simplement demander à Mme Benoît une recette pour faire germer les oignons de jacinthes !

Malgré cette conclusion consolante, il en fut tracassé toute la matinée.

De l'autre côté du mur crépi de blanc, Antoinette exposait sa requête à l'excellent notaire.

— Une jolie maison claire et gaie, pas trop *en ville*…

M. Benoît, empesé comme son faux col, pliait en deux son large corps pour montrer qu'il avait bien compris. Il chercha longtemps quelque chose dans un vénérable carton, et en sortit avec satisfaction une liste manuscrite.

— Voici, mademoiselle, tout ce dont je puis disposer. La maison Verdut, à l'angle de la rue du Puits-Joli et de la rue Haute, trois pièces en bas…

— Pas cela, monsieur, c'est trop central.

— Passons. La maison Bedoux, qui sera à louer

dans une quinzaine. Chemin de Valfleur. Connaissez-vous?

— Non.

— C'est très gentil, avec des volets verts, une grosse boule de métal jaune dans le jardin, des urnes au-dessus de la porte.

— Une horreur, quoi! pensa Antoinette.

— Le seul petit inconvénient est le manque d'eau; dans ce quartier élevé, il faut aller en chercher jusqu'à la rue Pavée.

— Alors, c'est inutile, mon amie ne pourrait s'en arranger.

— J'ai encore un joli appartement chez Mme veuve Morin, des chambres spacieuses, une belle vue, on pourrait louer complètement meublé.

— Mais il y a la communauté du jardin et de l'escalier... Non, cela ne convient pas.

M. Benoît, rajustant ses lunettes, continua sa lecture et donna de longues explications sur les avantages et les inconvénients de chacun des locaux en question.

Antoinette l'observait. Elle regardait ce front chauve, ce cou apoplectique, ces joues rondes et vermeilles, cette main épaisse qui jouait avec une somptueuse chaîne de montre; elle écoutait cette voix monotone, cet accent qui roulait les *r* et traînait les finales. Ses réflexions se résumèrent bientôt.

— Et dire que ma tante veut me faire épouser un notaire !

Elle calcula mentalement la limite extrême du temps qu'il lui serait possible de vivre entre ces cartons verts, dans cette odeur de vieux papiers.

— « Tiendrais-je six mois ? Peut-être, mais il faudrait alors que je laisse les fenêtres ouvertes nuit et jour... Comment peut-il rester enfermé comme cela, être si rose, et paraître si content ! Après tout, le bonheur est une affaire de comparaison ; il est certain que, à côté de ses voisins, au milieu de ses amis, ce gros notaire est un homme heureux. »

— Je crois que cela vous donnerait toute satisfaction, mademoiselle, ne trouvez-vous pas ? Il me semble que vous n'avez pas tout à fait saisi les sérieux avantages de ce pavillon. Ce n'est peut-être pas absolument ce que j'aurais voulu vous offrir... Du reste vous pouvez visiter et prendre tout le temps nécessaire à la réflexion. Voici ma liste, choisissez vous-même.

Antoinette remercia, se leva et, au moment de sortir :

— Comment va Mme Benoît ? dit-elle.

— Très bien, très bien, répondit le notaire d'un air satisfait en se frottant les mains. Puis il ouvrit une porte et cria :

— Clémence ! Clémence !

— De grâce, monsieur, ne dérangez pas Mme Benoît. Ce n'est pas l'heure des visites, et je serais désolée...

— Du tout, mademoiselle, elle sera enchantée de vous voir, enchantée. Excusez-la de vous faire un peu attendre.

— Vraiment, monsieur, je n'aurais pas voulu la déranger ainsi.

Bientôt Mme Benoît fit irruption dans l'étude. Sa courte personne était enveloppée d'un peignoir grisaille; ses cheveux étaient pris sur le front dans des papillotes de papier de journal; rien n'était moins séduisant.

— Excusez ma toilette, mademoiselle, dit-elle. Nous repassons. Vous voilà donc rentrée? Comme je suis contente de vous voir! Et votre bonne tante, comment se porte-t-elle? Vous avez bien mauvaise mine, ah! l'air de Paris! Ce n'est pas comme moi, je dois être toute rouge, j'ai si chaud! Nous sommes en repassage aujourd'hui, j'ai deux lingères à la maison... Non non, vous ne me dérangez pas, c'est le linge plat en ce moment.

Épuisée par ce flux de paroles, elle s'arrêta et s'assit tout essoufflée. Antoinette en profita pour s'excuser et s'éloigner bien vite, sa liste à la main.

— Non, mais quelle affaire que ce repassage, pensait-elle; on croirait que la révolution de la terre

autour du soleil dépend de cette chose énorme! A-t-elle besoin d'avoir si chaud et de se donner tant de mal pour les mouchoirs et les faux-cols de son notaire de mari?

Tandis que Mlle d'Aipeuille se mettait en quête d'un appartement, le mari en question subissait, de sa précieuse compagne, un interrogatoire digne du plus habile juge d'instruction.

Pourquoi Mlle Antoinette était-elle venue de si bon matin? Que voulait-elle à l'étude? Qu'avait-elle dit?

— Mais enfin, parlerez-vous?

— Ma bonne amie, je ne puis rien te raconter. Je le répète, elle désire louer une maison pour des amis, un jeune ménage; je n'en sais pas plus.

– Qui cela peut-il être?

La bonne dame fit alors mille conjectures toutes plus éloignées du vrai les unes que les autres.

XIX

Par le plus grand des hasards, M. Roger Marelle vint à l'étude de son collègue ce même jour, de bonne heure dans l'après-midi : un renseignement

urgent à demander, qui ne pouvait souffrir un seul jour de retard.

Puis on causa un peu, de la pluie, du beau temps, de la dernière foire et des affaires.

— Les voilà qui se ralentissent un peu, déclara le jeune notaire; cet hiver nous n'avions pas un moment de repos.

— Oui, la saison a été bonne.

— Aussi, maintenant, allons-nous respirer un peu. Chez moi, dans toute la matinée, il n'est venu personne à l'étude.

— Chez moi, seulement une petite affaire et qui, encore, n'est pas conclue.

— Ah?...

Le jeune homme n'osa rien demander, quoiqu'une question lui brûlât les lèvres.

— Au fait, reprit candidement le gros notaire, vous pourriez peut-être nous éclairer, mon ami. Figurez-vous que Mlle d'Aipeuille, nièce de Mlle Bertrand, cherche à louer une maison pour des amis qui veulent villégiaturer cet été à Montreil. Or, je n'ai rien de très convenable à lui proposer; elle désire une habitation confortable, bien meublée, un peu en dehors de la ville, pas trop loin, etc., etc. Connaîtriez-vous cela?

Roger réfléchit un moment.

— J'ai peut-être son affaire, dit-il ensuite, mais

je ne puis rien vous dire de certain maintenant. Ne vous hâtez pas de conclure, je viendrai vous en reparler aussitôt que possible.

— C'est entendu! Vous partez déjà? Au revoir, mon ami.

Le jeune homme se hâta de rentrer chez lui, s'en fut directement à son étude et prit dans un coffre de vieux chêne une lettre qu'il avait reçue quelques jours auparavant. Il lut :

« Monsieur,

« L'éducation de mes enfants à Paris, la surveillance de mes terres en Normandie, enfin le mariage de ma fille, à Rouen, me tenant de plus en plus éloignée de Montreil, j'ai décidé de vendre mon habitation dite du « Petit Château » en ce lieu. Le mobilier, ne comprenant aucun souvenir de famille que je désire conserver, pourra être vendu en même temps ou séparément, selon la convenance de l'acquéreur. Je vous confie ces intérêts, monsieur, sachant, pour avoir éprouvé déjà votre dévouement, qu'ils seront en bonnes mains, etc. »

Roger ferma la lettre et donna libre cours à ses pensées. Mlle d'Aipeuille lui plaisait. Tout d'abord, il avait eu pour elle une sympathie extrême, à ce point qu'il n'avait rien rêvé de plus doux que d'en faire sa compagne. Puis, sous la résistance qu'il

devinait, son sentiment s'était exaspéré et, peu à peu, devenait plus vif, plus tendre et plus profond. Il y songeait sans cesse, et puisque ce jour-là se présentait une occasion inespérée, il voulait à tout prix lui rendre service.

— Je suis pour elle un étranger, pis que cela même, pensait-il. Je l'ai presque demandée en mariage, elle m'a poliment refusé; peut-être elle aime ce M. Palverini dont on avait parlé. (Ici, il étouffa un soupir.) N'importe, je ferai tout pour qu'elle soit contente, pour tâcher de me mettre au moins une fois dans son chemin. Mon collègue n'a rien de très bien à lui proposer pour son amie. Il est certain que le Petit-Château, lui, réunit tous les avantages possibles : espace, situation, confortable, rien n'y manque. Son seul inconvénient était de n'être pas à louer. Dès ce soir, cet inconvénient n'existera plus.

S'asseyant à son bureau, il rédigea aussitôt une dépêche. « Mme la baronne de la Blandière, Paris, rue... Achète « Petit Château » meublé, au prix convenu, pour mon propre compte. Désire terminer le plus tôt possible. Réponse télégraphique. »

— C'est peut-être une folie, se dit-il, appelant un clerc pour l'envoyer à la poste, mais ce sera la première de ma vie!... et elle ne peut faire de mal à personne, pas même à moi.

De fait, Roger Marelle avait eu une jeunesse exemplaire. Écolier travailleur, étudiant sérieux et rangé, à vingt-cinq ans, il avait repris l'étude paternelle parce que les choses s'étaient toujours passées ainsi dans sa famille et que c'était le dernier vœu de son père mourant. Il s'en occupait avec soin, mais la quittait dès qu'il pouvait en conscience le faire, préférant au code et aux actes de vente la lecture de Victor Hugo ou du « divin Homère », et plus attentif au souvenir de certains yeux bleus qu'à celui des combinaisons commerciales ou financières de ses honorables clients.

C'était pour l'amour de ces beaux yeux qu'il venait de commettre sa première folie. Bah! était-ce vraiment une folie? Sa très grande fortune n'en souffrirait guère, et puis ce pouvait devenir un bon placement d'argent... Son sérieux ne put tenir devant cette excuse déplorable. Qui donc, à Montreil ou aux environs, aurait jamais l'idée de devenir locataire du Petit-Château? Il valait mieux jouir en paix, sans arrière-pensée, de la douce perspective qui s'offrait.

Antoinette, obligée de s'adresser à lui, viendrait à son étude, ou le prierait de passer chez sa tante. Elle le saluerait ainsi... avec un petit sourire, comme le jour du bal; d'une main nerveuse et blanche, elle lui montrerait une chaise, peut-être un fau-

teuil, comme cela... Elle le regarderait bien en face, de son regard honnête et franc, et ils causeraient. Il voudrait tout ce qu'elle voudrait, consentirait à tout, promettrait des réparations, des rideaux neufs, du papier frais, avec des rayures soyeuses; du reste, elle pourrait le choisir elle-même. Ici, il se demanda, pendant quelques minutes, la couleur qu'elle préférerait, bleue sans doute, comme ses yeux. Alors, elle serait contente et sourirait encore en lui disant merci.

Il proposerait ensuite de lui faire voir la maison, et il la conduirait lui-même dans ces grands salons et ce jardin tout blanc et rose des fleurs du printemps. Ce serait joli, elle s'attendrirait à cette joie de la nature, à ce regard tendre et soumis, cette admiration ardente attachée à ses gestes, sa grâce et sa beauté, et quand il faudrait partir, elle lui tendrait sa petite main qui tremblerait un peu...

— Monsieur, une dépêche!

Avec ces joies les heures avaient passé; on apportait déjà la réponse de la baronne, un seul mot, « accepté. » Roger, l'âme en fête, prit son chapeau et courut chez M. Benoît.

— Quand vous m'avez parlé de Mlle d'Aipeuille, dit-il en entrant, je vous ai laissé entrevoir que j'avais une proposition à lui faire : c'est le Petit-Château.

— Le Petit-Château ! il n'est pas à louer, que je sache ?

— Pardon, il l'est.

— Pourtant, Mme de la Blandière...

— Mme de la Blandière n'a rien à y voir, puisque cette propriété ne lui appartient plus. Elle vient de la vendre tout récemment.

— Et l'acquéreur ?...

— Est moi.

Me Benoît regarda son interlocuteur par-dessus ses lunettes.

— Comment, vous avez acheté le Petit-Château ?

— Oui.

— Miséricorde ! Et pourquoi faire ? Puisque vous voulez le louer, ce n'est donc pas pour l'habiter ?

— Non, c'est un placement d'argent.

Pauvre Roger, il était furieux contre lui-même de se sentir rougir en prononçant ces mots, et plus furieux encore contre son collègue scandaleusement indiscret, pensait-il, avec son ridicule interrogatoire. Heureusement Me Benoît n'insista pas.

— Cela vous regarde, mon ami, et je n'ai pas à me mêler de vos affaires, mais l'argent placé comme cela, hum !... Enfin, j'en parlerai à Mlle d'Aipeuille. Cette habitation me semble réunir tout ce qu'elle me demandait ce matin. Si vous passez

demain, dans la soirée, entrez un moment, je vous donnerai sa réponse, ou j'irai jusque chez vous.

Le lendemain de bonne heure, Me Benoît envoya un mot à Antoinette pour lui apprendre qu'il avait une communication à lui faire. La jeune fille, à moitié contente de ses démarches de la veille, se hâta de venir à son étude.

— Avez-vous enfin découvert la maison idéale? interrogea-t-elle gaiement.

— Oui, mademoiselle, ou peu s'en faut. Il se présente une occasion inespérée : le Petit-Château est à louer. Qu'en dites-vous?

— Cette belle maison, au bout du pays, avec d'immenses vieux arbres qui dépassent la clôture?

— Parfaitement.

— C'est bien grand, mais si joli! Il doit y avoir un parc ravissant... Je ne crois pas que la question pécuniaire arrête mes amis; rien ne pourrait mieux leur convenir, il me semble.

— En ce cas, mademoiselle, je vous prierai de vouloir bien passer à l'étude de mon collègue, M. Marelle, qui est le propriétaire dudit Petit-Château. Lui et moi sommes bons amis et nous rendons mutuellement service à l'occasion. Je pense que vous pourrez vous entendre.

Antoinette était devenue toute pâle; on lui jetait encore ce notaire à la face, ici, là; lui par-

tout; lui toujours, c'était une obsession, un cauchemar. Il y avait contre elle une infâme conspiration.

L'honnête M. Benoît ne ressemblait guère à un conspirateur; un peu étonné du silence d'Antoinette, il la regardait tout en jouant avec sa chaîne de montre de son geste familier, attendant placidement qu'elle voulût bien se lever et partir. Ce regard était si candide qu'Antoinette fut désarmée.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme, mais je me suis adressée d'abord à vous, je n'ai pas de raison pour aller ailleurs maintenant. Je fixerai donc mon choix d'après la liste que vous m'avez donnée hier.

Le gros tabellion, très flatté, se confondit en excuses, en compliments, et reconduisit avec force saluts sa cliente jusqu'à la porte.

— Mademoiselle, je suis votre serviteur.

XX

— Eh bien, cher maître, quoi de nouveau?

Dans l'encadrement vieil or de la portière, le visage souriant et rebondi de Me Benoît apparais-

sait. La vaporeuse figure d'une fée ou d'une sylphide n'aurait pas donné à Roger Marelle une émotion plus vive.

— Quoi de nouveau? répéta-t-il.

Il fallait, avant de répondre, se laisser tomber dans une vaste bergère tapissée de soie précieuse, prendre un cigare, l'allumer, en tirer quelques bouffées, et jeter un coup d'œil satisfait autour de soi. On se sentait si bien dans le cabinet du collègue, si « at home » ! L'épais tapis grenat, l'antique bureau sculpté, la bibliothèque pleine de livres aux noms attirants, les portières brodées, les plantes vertes, les gravures, les bibelots rares et jolis, tout avait, dès l'abord, un aspect familier, si reposant, si confortable que, chaque fois qu'il entrait là, Mᵉ Benoît se sentait pris par la même impression de bien-être, rendue plus sensible dans la comparaison de sa « tanière », disait-il, au plancher raboteux et aux meubles revêches.

Après avoir savouré une minute sa satisfaction, Mᵉ Benoît se rappela que Roger venait de lui parler.

— Vous dites, mon cher ami?

— Je vous demande quelle nouvelle vous m'apportez.

— Très bien. Mlle d'Aipeuille ne prendra pas le Petit-Château.

C'était un rude choc pour le pauvre notaire qui, depuis la veille, bâtissait tant de châteaux en Espagne. Il n'y voulut pas croire.

— Pourquoi? demanda-t-il. Qu'est-ce qui ne lui convient pas?

— Rien, mon cher ami, rien du tout.

Le bon gros homme, tenant son cigare entre le pouce et l'index, frottait sa main gauche des trois autres doigts d'un air embarrassé : Il est bien difficile de dire à un galant homme, « ma cliente ne veut pas s'adresser à vous, c'est à moi seul qu'elle accorde sa confiance », car il avait très bien compris Antoinette, l'honnête M. Benoît.

— Alors, pourquoi ne prend-elle pas cette propriété?

— Le sais-je? Les jeunes filles sont souvent capricieuses, elles ignorent elles-mêmes...

Roger s'impatientait.

— Enfin, qu'a-t-elle répondu à cette proposition?

— Tout simplement que, s'étant d'abord adressée à moi, elle n'avait pas de motif pour aller ailleurs ensuite.

— Ah!

Roger atterré sentait bien maintenant dans toute sa force le coup qu'il venait de recevoir.

Antoinette ne voulait ni le rencontrer ni lui parler. Elle l'avait toujours évité... Jusqu'ici, il

croyait à un hasard malheureux ; maintenant, plus de doute possible : Antoinette le fuyait. Probablement parce qu'elle avait pour lui de la haine. En quoi méritait-il cette infortune? qu'avait-il fait pour être si malheureux? Rien, non, rien ne justifiait une telle aventure.

Me Benoît, apitoyé, regardait la ride profonde qui se creusait au front de son jeune collègue.

— Voyons, mon ami, ne vous affectez pas ainsi, je vous assure que je n'ai rien fait pour conserver cette petite affaire à l'étude. Une de perdue, deux de retrouvées ! Quant à votre château, mon Dieu !... hum !... vous pourrez certainement le louer, il peut se présenter quelqu'un. Vous devriez faire mettre une petite insertion dans *l'Écho du Montfortois* : « Jolie propriété à louer, etc. » Cela coûte 1 fr. 25 la ligne.

XXI

Antoinette et Fanchette ne perdaient pas leur temps. Aidées de la liste de Me Benoît, elles avaient découvert puis arrêté une maison toute petite, mais charmante avec son balcon tapissé de volubilis et

de rosiers, ses larges fenêtres sur l'admirable campagne, et son joli jardin plein de fleurs. En vingt minutes, on pourrait aller en plein bois, en un quart d'heure à l'église. Pour que ce fût presque très bien, il aurait fallu pouvoir l'approcher un peu de l'habitation de Mlle Bertrand, mais c'était là chose impossible, et heureusement, le chemin d'une maison à l'autre ne passait point par les grandes rues ni par la place de Montreil.

— Une Parisienne rira de cette distance, conclut Antoinette, et trouvera sans doute que nous sommes proches voisines.

La chambre de Béatrix, celle du balcon, est gentiment tapissée de papier clair, meublée de pitchpin et de cretonne à fleurs; c'est banal, mais frais et joyeux. Pour lui donner un peu d'âme, Antoinette y mettra des giroflées et des iris. Le salon s'ouvre sur le jardin; la salle à manger rit par le bariolage de ses faïences indigènes, et surtout par sa grande fenêtre enguirlandée de verdure.

— Si Béatrix veut être indulgente, je crois qu'elle sera satisfaite, déclare Antoinette.

Il lui tarde de savoir ce que ses amis diront de son choix, de son goût, et de son soin à tout préparer. Aussi la première lettre écrite à Mme Palverini fut-elle suivie de près par un billet joyeux.

« Venez vite, chère amie, votre « chez vous »

veut voir ses hôtes, il vous attend. Un mot, je vous prie, pour m'annoncer le jour et l'heure de votre arrivée. Ne faites pas trop languir votre amie impatiente. »

Il fallut attendre huit jours, huit interminables jours. Pour tromper les heures, Antoinette allait souvent au « cottage », et chaque fois y laissait une trace de son goût délicat et sûr : Un peu de mousseline, quelques rubans, et voici des stores d'une grâce imprévue pour le salon et pour la chambre, des coussins, des abat-jour, et bien d'autres bibelots jolis et pratiques. Elle donnait aussi chaque jour des soins attendrissants au jardinet, arrosait le réséda, le muguet et les violettes, réglait la marche exubérante des volubilis et des rosiers, surveillait l'éclosion des pivoines, qu'elle voulait épanouies pour le grand jour de leur arrivée.

Le voici enfin levé ce jour. Antoinette s'étonne qu'il soit comme tous les autres. Les fleurs ne sont pas plus parfumées, l'herbe n'est pas plus douce, les hommes et les femmes se rendent comme d'habitude à leurs affaires... On voit passer des charrues tirées par de gros chevaux inconscients; les vignerons, la pioche sur l'épaule, vont travailler aux vignes; la boulangère porte son pain de son même air absent. Nul au monde ne semble se douter que, ce jour-là, *ils* vont venir !

Un dernier coup d'œil à l'habitation. Des fleurs partout, dans des potiches et dans des vases ; une chiquenaude au rideau qui prend un mauvais pli... tout est bien. Antoinette contemple son ouvrage d'un œil satisfait, rentre chez elle chercher Fanchette et, tout émue, se dirige vers la gare. Une voiture la suit pour les bagages, ridicule avec ses roues trop grosses et son vieux cheval à la crinière folâtre : A Montreil on n'a guère de choix, et sans doute M. et Mme Palverini voudront aller à pied.

Voici le train. Ce sont eux. Antoinette, le cœur serré d'une émotion extrême, ne distingue rien. Elle voit à peine, comme en un rêve, une jeune femme grande et souple enveloppée dans un manteau beige, qui s'approche d'elle et lui tend la main.

— Bonjour, Toinon.

— Chère amie, ne me laisserez-vous pas vous présenter à ma petite reine des forêts? dit une voix vibrante bien connue.

— Auriez-vous la prétention de nous révéler l'une à l'autre? Nous sommes de très anciennes connaissances, n'est-ce pas, Toinon?

Un baiser effleure la joue de la jeune fille. Alors seulement elle revient à elle et se rend compte de son attitude gauche et stupide.

— Oh! Béatrix, que je suis heureuse de vous voir!

Tout son besoin de tendresse passe en ces quelques mots; Mme Palverini lui prend affectueusement la main.

— Chère mignonne, vous nous laisserez beaucoup vous aimer, dites.

Mais Olivier intervient.

— Et moi, mademoiselle, ne voudrez-vous pas me permettre de vous saluer à mon tour?

Ils sont là, tous deux devant elle, légèrement appuyés l'un à l'autre, lui toujours beau, toujours prince Charmant, avec ce rayon de génie dans les yeux. Elle, adorable de grâce, de douceur infinie. Pourtant, elle est moins belle que l'image enchantée des rêves d'Antoinette... a-t-elle changé? ou plutôt la folle du logis ne l'avait-elle pas divinisée? Redescendue parmi l'humanité, Béatrix Palverini est une femme charmante, dans ses gestes, son regard et son sourire, et presque belle par ses yeux sombres très longs, son teint laiteux, ses merveilleux cheveux noirs! Un peu désappointée d'abord, Antoinette fut bientôt reconquise quand son amie, prenant son bras pour faire le chemin, évoqua les jours heureux d'autrefois, jours d'enthousiasme et d'espérance, jours d'extrême jeunesse dont la saveur ne peut jamais être surpassée.

On arriva au cottage. La vue des rosiers et des plantes grimpantes ravit l'artiste et sa jeune femme. Ils entrèrent; tout fut déclaré délicieux, la disposition des pièces, leur ameublement, tout, jusqu'à l'escalier incommode, bizarrement niché dans un coin du vestibule.

— Que de surprises, chérie! dit Béatrix embrassant son amie, et comme vous nous gâtez! J'étais loin de m'attendre à trouver ici quelque chose d'aussi gentil! Vraiment, vous avez fait tout cela? Vous l'avez inventé? Comme vous êtes adroite!

— Je vous disais bien que Mlle d'Aipeuille possède un goût incomparable, reprit Olivier.

Antoinette n'avait pas encore adressé la parole à « son peintre ». Une émotion toute différente du sentiment de l'automne passé, et faite de souvenirs, de confusion surtout, tenait ses lèvres closes. Elle se rappelait avec une persistance singulière les mots qu'elle avait prononcés dans la forêt et qui devaient, croyait-elle, avoir révélé à un auditeur aussi intelligent sa pensée et son fol espoir. Jamais comme à cette heure, elle n'avait eu tant de crainte d'avoir été devinée et d'être pour lui un objet de risée. Mais le bon regard d'Olivier la rassura. Elle retrouvait en lui l'ami dévoué qui, dans une heure d'angoisse déchirante, s'était incliné sur

son âme pour y mettre le baume miraculeux de la compassion et de la bonté.

Soudain délivrée de ses craintes, elle ne sentit plus que la joie immense de posséder tout près d'elle deux vrais amis, et dans la reconnaissance de son cœur, en rendit grâces à Dieu.

XXII

— Cette petite Antoinette est charmante, ne trouves-tu pas, Olivier? Depuis mon départ du couvent, elle a beaucoup embelli, je n'aurais jamais cru qu'elle pût devenir si gentille. C'était une enfant gracieuse, espiègle, mais sans beauté; maintenant elle est une femme délicieuse, et puis si bonne! toujours occupée des autres et oublieuse d'elle-même! N'as-tu pas remarqué, Olivier, que parfois elle semble un peu triste? Oh! c'est très vague, très vite passé, et je ne pourrais te dire comment ni quand j'ai fait cette découverte. Un nuage dans ses yeux, un pli au coin des lèvres, pas même cela... C'est peut-être une idée ridicule de ma part.

— Ma chérie, rien ne peut être ridicule venant

de toi; du reste, cette remarque, je l'avais déjà faite l'automne dernier. Nous étions devenus fort bons amis, Antoinette et moi, et plusieurs fois elle m'a laissé entendre qu'elle n'était pas heureuse. Au fond, je me méfie de la tante : cette grande Virginie, raide et sèche, doit être peu capable de comprendre cette jolie âme infiniment généreuse.

— La pauvre petite est en effet bien à plaindre : orpheline, sans frère ni sœur, elle a soif d'affection et n'en trouve pas auprès d'elle. Mieux que personne je peux la comprendre! Puisse-t-elle comme moi rencontrer un mari bien-aimé qui, à force de tendresse, efface jusqu'au souvenir des heures désespérées!

La jeune femme appuyait sa jolie tête sur l'épaule d'Olivier, le laissant lire dans ses yeux caressants sa pensée toute pleine de lui.

Oui, il avait été si doux pour elle de trouver en lui le protecteur aimant et sûr qui l'avait emmenée, loin des tracasseries d'une belle-mère malveillante, à l'abri d'un nid douillet fait de confiance et d'amour. Et dans l'extase de son bonheur, elle avait une immense pitié pour toutes les souffrances, surtout celles du cœur, un tact merveilleux pour les deviner et pour les secourir. Son pressentiment l'avertissait d'une tristesse, moins que cela peut-être, une langueur maladive de l'âme presque tou-

jours refoulée sous un joyeux naturel, chez Antoinette, et cette pensée suffisait à mettre une ombre à son bonheur.

— Si mon amie a quelque peine, je finirai bien par le savoir, dit-elle. A dix-huit ans, les illusions font mal, on souffre pour rien, on se guérit très vite. Or, j'ai la prétention d'accomplir cette cure, si toutefois je ne me suis pas trompée!

— Ma chère, mon excellente Béatrix! murmure Olivier attendri en lui prenant les mains. Tu me laisseras t'aider, veux-tu? Antoinette et moi avons conclu un pacte d'amitié... s'il y a du bien à lui faire, je réclame ma part de la besogne.

Dans leurs soirées d'hiver, il lui avait longuement parlé de sa petite reine des bois, mais par une délicatesse exquise, n'avait rien dit du sentiment qu'il croyait lui avoir inspiré.

La nature spontanée d'Antoinette était pour lui un livre ouvert dans lequel il savait lire bien des choses, et il avait compris que ce sentiment venait d'une imagination romanesque et sans emploi : elle devait fatalement s'éprendre du premier homme qu'elle connaîtrait un peu, et lui, époux sérieux et chrétien, n'avait pas eu la prudence de le prévoir.

Le mal n'était pas grave, bien qu'une première déception fasse cruellement souffrir; il valait donc

mieux respecter le secret de Toinon, et puis, peut-être Olivier s'était-il trompé; il craignait, en en parlant, de paraître se « vanter de ses conquêtes », et cette seule idée le faisait sourire. Puisque, mieux que Béatrix il avait deviné l'âme de leur amie, il voulait aider aussi à la cure de bonheur.

— N'est-ce pas, chérie, tu voudras bien?

— N'es-tu pas mon seigneur et maître, et ne suis-je pas ton esclave soumise? répondit en riant l'heureuse jeune femme.

Ils étaient au fond de leur jardin, sous un merveilleux platane qui projetait son ombre très loin devant eux. Une brise légère faisait vibrer les lilas en fleurs dont les houppes neigeuses embaumaient; le printemps souriait et chantait dans les guirlandes et dans les nids, c'était charmant.

Après l'encombrement et la fatigue de jours d'arrivée, Béatrix goûtait pleinement ce doux repos, maintenant elle était tout à fait chez elle, et en se rappelant les détails ennuyeux de l'installation, elle revoyait le dévouement et la bonté d'Antoinette, si précieux en ces moments difficiles. Tout le jour elle venait au « cottage », dirigeant les ouvriers, installant les domestiques, donnant mille renseignements indispensables et d'utiles conseils.

— Comment ferions-nous sans vous? répétait Olivier.

De fait, l'artiste et sa femme, infiniment moins pratiques, n'y entendaient rien du tout. Pour Antoinette, c'était une joie que de se trouver dans cette atmosphère de sympathie, et si parfois elle apportait une vague tristesse dont elle avait à peine conscience, elle s'en retournait toujours rassérénée et parfaitement joyeuse.

— Olivier, penses-tu qu'elle viendra aujourd'hui?

— La voilà!

Antoinette apparaissait au fond de l'allée, un gros bouquet d'églantines entre les mains; à travers un fouillis d'herbes folles, on voyait ses yeux bleus qui souriaient.

— Bonjour! fit-elle, c'est encore moi.

— Soyez la bienvenue, ma mignonne, abaissez un peu ce joli bouquet, j'aime mieux encore voir votre visage que vos fleurs.

— Elles sont pour vous, Béatrix, je les ai cueillies en chemin, me rappelant combien vous aimiez les fleurs sauvages autrefois.

— Son goût n'a pas changé, fit Olivier, et nos réceptions doivent une certaine originalité presque célèbre maintenant à mon respect pour cette préférence. Quelle que soit la saison, je veux que

Béatrix ait les fleurs de son choix : il y a toujours des coquelicots, des marguerites ou des violettes dans le salon, à ses mardis ; quand nous recevons à dîner, la table est garnie de corbeilles et de rivières de ces mêmes fleurs, quelquefois on met seulement des églantines et des reines des prés, l'effet est délicieux...

— Et c'est moins banal que les orchidées classiques, dit Antoinette.

— Oh ! les orchidées ! les bouchées Nantua ! les truffes Lucullus ! les bombes Excelsior ! fit Olivier les yeux au ciel. Cet hiver il nous a fallu recommencer dix-sept fois à manger chacun de ces ingrédients, pas les orchidées ! sans compter les autres nombreuses fois où l'on a voulu nous faire passer les mêmes combinaisons sous de faux noms dont je ne me souviens plus.

— Pauvres maîtresses de maison qui ont donné tant d'argent pour se procurer ces ingrédients ! interrompit Béatrix d'un petit air apitoyé.

Olivier reprit :

— Aussi, quand nous recevons, je veux que chez moi rien ne ressemble à cela ; on me le pardonne, car le monde a l'indulgence de traiter les artistes comme d'insupportables enfants gâtés, et l'on veut bien être satisfait de nos fleurs des champs et de nos vulgaires menus où le velouté

Pompadour s'appelle simplement potage tapioca, les croustades Lucullus pâté de foie gras, etc., etc. Du reste, mademoiselle, j'espère bien que vous verrez tout cela par vous-même l'hiver prochain.

— Je suis très fâchée de n'avoir pas su votre séjour à Paris en décembre, dit Béatrix. Nous aurions pu vous avoir un peu chez nous, mais c'est entendu pour l'année prochaine, n'est-ce pas? Et vous nous resterez longtemps.

— A moins que Mlle Antoinette ne soit en la puissance d'un mari qui ne voudrait sans doute pas se priver d'elle en notre faveur.

— Oh! cela, je ne le crois pas, dit Antoinette très rouge.

— Et pourquoi, je vous prie? demanda Béatrix, vous aurez alors dix-neuf ans; je me suis mariée à cet âge.

— Moi, c'est différent...

— Nous reparlerons de cela plus tard, interrompit Béatrix, devinant que la présence d'Olivier gênerait les confidences de son amie. Maintenant nous avons à finir le rangement de la grande armoire du grenier, puis je m'habillerai et vous prierai de me présenter à mademoiselle votre tante, qui doit me juger bien mal de n'être pas encore allée jusque chez elle.

Quelques heures plus tard, le marquis et la mar-

quise de Palverini, accompagnés d'Antoinette, entraient chez Mlle Bertrand.

Olivier, avec un enjouement parfait, rappela les détails de sa première visite à la vieille demoiselle, fort touchée de voir ses paroles si fidèlement conservées en la mémoire d'un homme célèbre... Béatrix produisit sur elle une vive impression par son élégance, sa grâce et son grand air. Aussi donna-t-elle toute permission à sa nièce d'accepter leurs invitations, disant qu'elle était charmée pour Antoinette de leur venue à Montreil. Peut-être ajouta-t-elle *in petto* qu'elle n'en était pas moins charmée pour elle-même, ainsi soulagée de la surveillance et du souci que lui imposait la présence de sa nièce. « Ces jeunes filles! C'est gentil pendant trois jours, mais après c'est bien fatigant. »

— Savez-vous, ma chérie, disait le lendemain Béatrix à Antoinette, savez-vous quelle idée m'est venue en sortant de chez votre tante? Je l'ai vue si occupée des petits faits divers de Montreil, si bouleversée du feu de cheminée des ***, si inquiète de n'avoir pas vu passer M. Raynaud depuis trois jours, si scandalisée de l'encolure en carré de Mlle Julien, etc., etc., que j'ai presque pris la résolution de faire une tournée de visites dans le monde de l'endroit.

Antoinette éclata de rire.

— Comment, Béatrix, ces commérages vous intéressent-ils au point d'en vouloir faire votre occupation ?

— Vous n'y êtes pas ! J'ai conclu de ma visite que les gens d'ici étant fort au courant des faits et gestes de leurs voisins, on me fera sans doute l'honneur de parler de moi un jour et, je le crains bien, on me jugera très mal si je me tiens à l'écart. Les uns se vexeront, les autres donneront un motif mystérieux à notre amour de la tranquillité. Et qui sait quel roman s'échafaudera sur les « allures étranges » des habitants du Cottage ! Pour couper court à tout cela, il vaut mieux faire la tournée de visites traditionnelle. N'êtes-vous pas de mon avis?

— A ce point de vue, oui, mais je vous prédis une fameuse corvée !

— Ma meilleure raison, je l'avoue, est surtout mon désir de ne blesser personne. Je connais assez la province pour savoir combien on y est formaliste. Puisque nous devons passer cinq ou six mois ici, je dois m'attendre à certains rapprochements avec les habitants de Montreil, surtout par votre tante et par vous. Il vaut mieux être en bons termes avec tous. Je vais donc sortir une robe de gala et faire des visites ! Ah ! seulement l'indispensable !

. . . .

La corvée fut faite de la meilleure grâce du monde. Du reste partout Olivier et sa femme reçurent le plus aimable accueil... Point de lessive, de confitures, ni même de compote chez Mme Benoît : sa petite bonne, en attendant son tour chez l'épicier, avait appris qu'une marquise authentique venait d'arriver à Montreil, qu'elle possédait une fortune de nabab, et que le soir même elle commencerait des visites. C'est pourquoi ils trouvèrent la digne notairesse sous les armes dans sa robe de soie puce.

Les volets ouverts d'avance laissaient voir dans toute son audace le reps groseille du canapé et des fauteuils, tout honteux d'être ainsi exhibés sans l'abri protecteur de leurs housses. Là comme ailleurs, Béatrix sut être charmante, toucha le cœur de la ménagère en demandant quelques recettes et celui de la mère de famille en lui parlant de ses enfants. Puis on en vint à l'inévitable :

« — Vous plaisez-vous bien dans notre ville? »

Béatrix vanta son installation, tout en déplorant l'exiguïté du Cottage.

— Certainement, vous auriez été mieux dans le Petit-Château! déclara Mme Benoît.

— Quel château?

— Cette grande belle maison grise avec un parc,

au commencement de la route de Montfort, tout près d'ici.

— Est-il donc à louer? demanda Olivier.

— Mais oui...

— Que ne l'avons-nous su! fit Béatrix. Antoinette ne nous en pas parlé...

— Ce n'est pas la faute de mon mari, reprit Mme Benoît d'un air important, il l'a proposé à Mlle Antoinette, mais elle a refusé. Il faut vous dire, ajouta-t-elle redoublant d'importance, que ce château a été acheté par le collègue de mon mari et que Mlle d'Aipeuille a préféré avoir affaire à M. Benoît!

— Du reste, mon amie avait plein pouvoir et nous a trouvé une habitation tout à fait à notre goût, conclut Béatrix pour dissimuler son étonnement.

Et la conversation continua, faite des mêmes clichés que celles qui avaient précédé et que celles qui suivirent.

Partout, les dames de Montreil voulurent se montrer femmes du monde en racontant, chacune à sa façon, le bal de l'automne passé, si bien qu'à la fin Olivier, prévoyant la chose, amenait la conversation sur ce terrain glorieux pour en faciliter l'accès à la maîtresse de maison, tandis que Béatrix se mordait les lèvres en regardant fixement quelque

fleur artificielle ou quelque gravure qui semblait l'intéresser beaucoup.

— Tu es insupportable, Olivier, disait-elle en sortant, veux-tu donc que j'éclate de rire à leur nez? Comment peux-tu garder un sérieux aussi naturel?

— Mais, ma chérie, cette histoire m'intéresse beaucoup. N'es-tu pas ravie de savoir que Mlle Morisson a joué *la Pluie de perles* comme Liszt ou Paderewski? Qu'Antoinette a une très gentille petite voix, et que le jeune de Billemont est amoureux de sa cousine?

— Olivier!

— Prends garde, on nous observe. Si tu me grondes, demain on dira dans la ville que nous nous battons.

— Puisqu'ils aiment tant le bal, ici, il faudra que nous organisions quelque chose pour les distraire un peu, cet été, quand nous serons tout à fait reposés.

— Y a-t-il eu une heure dans ta vie pendant laquelle tu n'as pas pensé à faire quelque chose pour les autres, chère femme?

Avant de rentrer, Béatrix alla chez Mlle Bertrand rendre compte de sa journée à Antoinette.

Son mari passa chez M. Marelle, le tabellion célibataire. Le jeune homme était absent, Olivier y laissa une carte.

XXIII

Antoinette à Thérèse.

« Sœurette chérie, la présence de Béatrix m'est infiniment douce. Je ne saurais vous dire son exquise bonté; c'est autrement et mieux encore que je ne l'espérais, plus grave et plus tendre : à son contact, je crois que je deviens meilleure.

« M. Palverini est pour moi un excellent ami ; les sentiments tout fraternels qu'il m'inspire mettent un grand charme dans ma vie. Je ris souvent de mes idées passées, et ne puis croire que j'ai réellement souffert de cette absurde déception.

« Nous avons une vie bien agréable. Cette année le printemps fait son devoir, aussi nous formons de jolis projets d'excursions et de promenades.

« Que n'êtes-vous là, petite amie dont nous parlons si souvent!... Votre amitié ne doit pas prendre ombrage de mes sentiments pour les nouveaux venus. Vous êtes ma première, ma sœur aimée, celle que j'aurais choisie entre toutes, et qu'il me serait impossible d'oublier... »

— Comment, Antoinette vous restez à la chambre, vous écrivez!... Mais ne voyez-vous donc pas que le soleil brille, qu'il fait beau, trop beau, et que si nous ne profitons pas de cette heureuse disposition du temps pour faire une jolie promenade, un bon orage viendra plus tard contrecarrer tous nos projets?

Béatrix était entrée sans se faire annoncer. Elle avait mis ce jour-là un costume d'excursion et paraissait fort peu disposée à contempler par la fenêtre les rayons de lumière qui filtraient à travers les grands arbres du jardin.

Antoinette sourit.

— Croyez-vous vraiment que le soleil ait si mauvais caractère, dit-elle, et qu'il se vexe parce que nous ne lui montrons pas assez d'empressement? Je ne veux pas commettre ce crime de lèse-majesté, et suis toute disposée à vous suivre là où il vous plaira de me conduire!

— Voilà qui est parlé, ma petite Toinon, fit Béatrix en l'embrassant. Mon mari redevient artiste aujourd'hui, il a sa crise, c'est-à-dire que je n'existe plus pour lui!... Aussi je voudrais consoler mon infortune en vous emmenant au château du Diable. Le connaissez-vous?

— Pas encore, et je rêve d'y aller.

— Mon Bædeker en dit merveille; j'espère qu'il

n'exagère pas trop! J'ai pris une charrette anglaise pour pouvoir conduire moi-même; nous serons donc presque en tête à tête (Tony ne compte pas), ce sera délicieux! Mais venez vite, nous n'avons pas trop de temps.

... Le petit cheval bai file comme l'éclair, le paysage change à chaque instant, c'est une vraie fantasmagorie! des buissons tout blancs d'aubépine, des bouquets touffus de mélèzes et de tilleuls, la ligne haute et droite des peupliers au bord du canal... çà et là le refrain d'un berger, le scintillement d'un ruisseau, puis de grandes prairies enchâssées dans des haies d'aubépine rose... Tout cela, c'est un vieux refrain, mais on ne s'en lasse jamais, c'est la chanson du printemps.

Les deux amies côte à côte ne cherchent pas de mots pour exprimer la douceur joyeuse qu'elles respirent avec l'air plein de parfums. Elles savent bien qu'une seule parole pourrait rompre le charme... d'un accord tacite elles ne la prononcent pas, mais leurs âmes recueillies laissent monter une action de grâces jusqu'à Dieu qui fit la terre si belle.

Longtemps après, Béatrix parla.

— Vous souvenez-vous de ce que Mæterlinck dit du silence?

— Très vaguement. Je vous avoue que cette

psychologie subtile et compliquée me produit un effet lamentable... Ma conclusion est toujours la même : A quoi bon tout cela? En quoi suis-je plus avancée quand je l'ai lu? Est-il nécessaire de tant fouiller en soi-même?

— Pourtant Mæterlinck a écrit des choses qui valent la peine qu'on y réfléchisse, et je me souviens, entre autres, de cette pensée dans le chapitre dont je vous parlais tout à l'heure : « Les âmes se pèsent dans le silence, comme l'on se pèse dans l'eau pure, et les mots que nous disons n'ont de sens que grâce au silence où ils baignent. Si vous voulez vous livrer à quelqu'un, taisez-vous. » J'en conclus que notre amitié est de la meilleure espèce puisque nous avons su nous taire ensemble. Et c'est très vrai, ma mignonne, je n'ai jamais si bien joui de notre amitié que dans ces dernières minutes de recueillement...

Antoinette, heureuse de cette expansion rare chez sa sérieuse amie, avait les yeux pleins de larmes.

— Que c'est bon de se sentir aimée, dit-elle, et comme je souffrirai s'il me faut recommencer un jour à vivre toute seule en moi-même!

— N'êtes-vous donc pas heureuse, ma petite Antoinette? Oh! ne craignez rien, reprit-elle à un mouvement de son amie, Tony ne comprend que

l'anglais. Dites-moi, avez-vous quelque chagrin?

— Non, Béatrix, aucun. A ma place, beaucoup se trouveraient heureuses, et je suis une sotte de me lamenter sur ma destinée, mais il me faut autre chose, et, voyez-vous... je ne me consolerai jamais d'avoir perdu mes parents si jeunes. Qu'y a-t-il de plus triste au monde qu'une orpheline?

— Oh! comme je vous comprends!

— Oui, vous avez été comme moi sans mère, pauvre amie, mais il vous restait votre père.

Béatrix soupira sans répondre. Elle ne voulait pas dire que l'aveuglement de ce père pour sa seconde femme, et les injustices dont elle était victime avaient été un immense surcroît de douleur. Antoinette continuait :

— Tandis que moi, je n'ai que d'aimables cousins. Ils m'aiment, mais me considèrent comme une invitée qui, dans un jour prochain, retournera chez elle.

— Et puis, vous avez votre tante Virginie.

— Oui, ma tante Virginie!...

— Oh! terrible enfant, ce nom vénéré doit-il vous faire soupirer ainsi? Mlle Bertrand me semble bonne personne.

— Peut-être! mais si agaçante! Figurez-vous qu'hier soir elle m'a obligée à me déchausser, malgré la sécheresse du temps, et à mettre d'immenses

pantoufles de molleton, sous prétexte que j'avais toussé en rentrant! C'était un chat dans ma gorge. D'abord je ne voulais pas lui obéir, mais quand j'ai vu que cela se tournait en scène, j'ai fini par céder.

— Ma chérie, je ne vois là qu'une préoccupation touchante de votre santé, et vous devriez...

— Je devrais lui dire merci, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Voyons, croyez-vous réellement que je puisse mourir de reconnaissance pour les incursions multipliées qu'elle opère dans ma chambre, sous prétexte de voir si j'ai mon châle, si ma fenêtre ferme bien, si je me suis aperçue qu'il pleut, s'il ne vient pas un courant d'air par le trou de la serrure?

— Antoinette, Antoinette!

— C'est très vrai, je vous assure, quoique invraisemblable, et je n'ai jamais pu supporter de telles façons. Le pire est que tout cela gêne ma tante, et l'ennuie comme moi, mais elle croit que son devoir l'y oblige. Elle est responsable de ma précieuse personne (oh! l'ai-je entendu ce mot *responsable* depuis que je suis chez elle!) et ne se dérobera jamais ni à son devoir ni à ses responsabilités. Jugez si je lui suis à charge!

— Patience! l'heure de la délivrance viendra pour elle et pour vous. En attendant, soyez bonne,

cela vous est si facile!... Songez que Mlle Bertrand déjà âgée a vu ses habitudes modifiées par votre présence chez elle, et que... ses manies, si vous voulez, se sont faites par la solitude où depuis si longtemps elle vit. Avez-vous jamais pensé qu'un peu d'affection pourrait lui être une nouvelle habitude très douce? Vous avez, comme les autres, votre mission à remplir en ce monde; la vieillesse d'une parente à rendre meilleure et plus heureuse.

— Mais, Béatrix, c'est justement parce que ma présence est loin de la rendre heureuse, que je souffre.

— Là où nous mettons un peu de tendresse, nous mettons un peu de bonheur, mon amie. Mais regardez, nous voici au but de notre promenade.

A un détour du chemin, le château du Diable apparaît. Il profile sur le ciel sa masse hardie et sombre qui surgit du chaos sur un socle de granit. Très bas au-dessous de lui, d'immenses quartiers de roche semblent mis là par la main des Géants; des sapins font des taches sombres dans toute cette grisaille sans vie. Et puis du lierre qui rampe, un peu de bruyère, des ronces, de la mousse, et partout le vertige que donne l'aspect grandiose et sinistre de l'antique manoir aux tours crénelées, aux ogives mystérieuses, aux grands murs fa rouches et muets.

Antoinette, vivement impressionnée, retient les rênes entre les mains de son amie, et la voiture n'avance plus que très lentement.

— Laissez-moi jouir à mon aise de cette vue, demande-t-elle. C'est incomparable. Nous sommes aux premiers jours du moyen âge, le monde est jeune, la France est presque neuve, on se bat en Orient...

— Et des voleurs de grands chemins nous attendent au coin d'un bois pour nous détrousser. La civilisation a du bon, croyez-moi.

— Je ne puis penser sans horreur au chemin de fer ou au téléphone devant ce souvenir du passé, chère Béatrix... On dirait le manoir de Corbus; je vais me venger de Mæterlinck en vous citant Victor Hugo. Non, mais n'est-ce pas tout à fait cela?

« Malgré la ronce, et le chardon, et l'herbe,
Le vieux burg est resté triomphal et superbe.
Il est comme un pontife au cœur du bois profond,
La tour lui met trois rangs de créneaux sur le front,
Le soir sa silhouette immense se découpe,
Il a pour trône un roc, haute et sublime croupe... »

Je sais tout le morceau par cœur, on le dirait écrit pour le *Château du Diable*. Je voudrais voir ceci pendant un grand orage.

Et tandis qu'elles atteignent la première marche

de l'escalade de Titans qui conduit au manoir, Antoinette récite à demi-voix :

« La tempête est la sœur fauve de la bataille;
Et le puissant donjon féroce, échevelé,
Dit : Me voilà! sitôt que la brise a sifflé! »

Malgré les vœux d'Antoinette, le soleil continue à briller, à patiner d'or les grandes pierres tourmentées qu'il faut franchir pour atteindre le château, et à faire miroiter l'acier des chardons, gardes vigilantes et redoutables de l'antique demeure... C'est une vraie lutte qu'elles doivent engager avec eux, ils défendent âprement leur domaine, mais après mille escarmouches les deux vaillantes jeunes femmes arrivent enfin victorieuses. Ce triomphe leur fait trouver un charme délicieux à la cour d'honneur tout encombrée d'une végétation fraîche et luxuriante. Les murs se devinent très sombres sous l'escalade du lierre et des liserons ; sur le sol, s'épand une herbe épaisse et de la mousse, et dans cette mousse des violettes ; des graminées légères et tremblantes comme une vapeur du matin s'élancent partout en gerbes folles ; une rose trémière montre à demi le satin chiffonné de ses boutons entr'ouverts ; près de la fontaine, un églantier a fleuri, ses pétales nacrés jonchent le gazon à l'entour.

Dans les grandes salles sonores il n'y a plus rien, que le souvenir émotionnant d'un passé très lointain, rien que l'idée troublante de l'âge de ces pierres et des scènes dont elles furent témoins. Une chauve-souris gîte dans la grosse tour, au plafond d'une chambre étroite et sombre. Les hirondelles ont des nids dans tous les angles, à toutes les ogives, et terminent à grand bruit d'ailes leur installation d'été.

La visite est bientôt terminée, Antoinette et Béatrix sortent par le pont-levis toujours abaissé, et pour jouir un peu du délicieux panorama, s'asseyent sur une des marches géantes de l'escalier du Diable. La vue s'étend au loin sur les montagnes bleutées que séparent des trous d'ombre ; le canal, la rivière, les ruisseaux miroitent dans la vallée; plus près, comme une mousse gigantesque, le bois monte et moutonne.

— On est bien ici, dit Antoinette, ne partons pas encore. C'est si rare et si charmant d'être ainsi rajeunies de mille ans !... d'être à Corbus, et de s'attendre à l'apparition des gnomes ou des lutins ! Même, ne craignez-vous pas de voir surgir dans l'écartement d'une ogive ou le sommet d'une tour le redoutable parrain de ce château?

— Au fait, pourquoi l'appelle-t-on *Château du Diable ?*

— Les superstitions ont fait Corbus terrible !

C'est tout une légende, Fanchette me l'a dite, voulez-vous que je vous la raconte?

— Oui, si ce n'est pas interminable.

— Tout a une fin en ce monde, chère Béatrix, même les jours de pluie. Alors je commence :

« Il y a bien longtemps, vivait en ce château une noble dame belle comme le jour. »

— Naturellement.

« — Elle était fille unique du comte Hugues de Lesmargue qui l'avait fiancée au baron Rodolphe de ***. Les deux jeunes gens s'aimaient de toute la force de leurs âmes loyales et pures. Ils faisaient de beaux projets, échangeaient de doux serments, et s'en allaient parmi les vertes prairies demander son cher secret à la fleur mystérieuse... »

— Bref, ils effeuillaient la marguerite. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Passez, passez.

— Ah çà, me laisserez-vous parler? Si vous m'interrompez ainsi au milieu de mes périodes, je ne pourrai plus en sortir. Je continue :

« Et la fleur, toujours, répondait : Il t'aime... »

— Ou : elle t'aime, si c'était Rodolphe qui effeuillait.

— J'allais le dire !

« Mais bientôt de graves événements bouleversèrent la France : un moine revenu d'Orient pré-

chait la délivrance du Saint-Sépulcre, le peuple s'enthousiasmait à la voix de l'apôtre, les seigneurs enrôlaient des hommes d'armes. »

— En un mot, c'était la première croisade. Ne vous donnez pas la peine de l'expliquer.

« — Le comte et Rodolphe partirent. Yolande resta au château, seule avec dame Gertrude, sa respectable gouvernante, ses chambrières et quelques hommes de confiance laissés là pour la garde des hommes et du domaine. »

— C'était prudent.

« — Yolande s'ennuyait beaucoup. Tout le jour elle pensait à son père, et peut-être plus encore à Rodolphe. Elle craignait pour leur vie et adressait au ciel d'ardentes supplications pour eux.

« Un jour que dame Gertrude était occupée à surveiller les chambrières, la jeune fille, accablée de tristesse, s'aventura hors du manoir et s'assit sur un quartier de roche (peut-être celui où nous sommes) d'où elle pouvait admirer toute la vallée. Elle vit venir au loin, par un sentier qui coupait le bois, un superbe cavalier monté sur un cheval noir comme l'enfer. Le casque du gentilhomme étincelait sous son panache flottant; ses éperons, sa cuirasse brillaient. Quand il fut plus près, elle distingua des yeux noirs, une mine hautaine, une beauté étrange et fascinante.

« Elle aurait voulu fuir mais se sentit retenue sous le regard troublant de l'étranger, sans rien pouvoir tenter pour se délivrer du charme qui la gardait là. Le cavalier mit pied à terre et l'aborda :

« — Noble demoiselle, dit-il, je vous salue.

« Yolande rougissante ne répondit pas. »

— L'impolie !

« — Je viens de loin, continua-t-il, mon cheval n'en peut plus, il se fait tard, j'ai vu ce château. Puis-je trouver un gîte pour cette nuit?

« Tandis qu'il prononçait ces mots, son regard enveloppait la jeune fille d'une admiration ardente et respectueuse, si respectueuse qu'elle reprit son sang-froid et dit avec une jolie révérence :

« — Messire, entrez, le château de mon père sera aujourd'hui le vôtre. »

— L'étourdie ! elle n'avait donc pas vu ses pieds fourchus?

— Béatrix !

— Oui, votre petite histoire est très gentille. Ce monsieur est le diable, n'est-ce pas? Il va entrer au château, tendre à Yolande toutes sortes de pièges, dont je n'essaie pas de deviner le détail, pour lui faire oublier son fiancé; elle va subir ce charme mystérieux, mais au moment psychologique il surviendra quelque chose d'heureux qui remettra tout en ordre. Le vilain sera confondu.

Les jeunes gens se marieront et seront très heureux. En souvenir de ces événements, leur domaine prendra le nom de château du Diable. Ou bien ce seront peut-être simplement les paysans qui le chuchoteront tout bas sans que Monsieur ni Madame le sache. Est-ce bien cela?

— A peu près. Vous ne voulez donc pas de mon histoire?...

— Je serai franche, ma mignonne. Réellement, cela m'intéresse fort peu. Toutes ces légendes extravagantes et romanesques me semblent avoir un côté dangereux dont on ne s'aperçoit pas toujours. Ce danger est non dans le fond, généralement très moral, mais dans le détail et les circonstances. Je me souviens de quelques-unes, remplies de fleurs étranges, de bijoux, de diamants, de surnaturel, qui troublaient à l'extrême ma cervelle d'enfant et me révélèrent l'existence de mon imagination, plus tôt qu'il n'est bon de la connaître. Je sais bien que ces sortes de récits n'ont rien de périlleux aujourd'hui, ni pour vous ni pour moi... Mais je trouve que nous avons mieux à dire pendant que nous sommes seules toutes l'une à l'autre.

Son bras entourait la taille de son amie, une caresse passait dans sa voix.

— Ma petite Toinon, je voudrais que vous m'expliquiez une chose...

— Moi?

— Vous. Pourquoi, au lieu du Cottage, n'avez-vous pas choisi pour nous le Petit-Château?

Antoinette, embarrassée, voulut détourner la question.

— N'êtes-vous pas bien au Cottage? Vous paraissiez enchantés.

Cet embarras n'échappa point à Béatrix, pas plus que l'ambiguïté de cette réponse, et l'idée lui vint, plus nette, que son amie ne disait pas tout.

— Antoinette, dit-elle, point de ruse entre nous. Ne répondez pas à une question par une autre question.

— Que voulez-vous que je vous dise? Je n'ai pas pris le château, parce qu'il n'était pas dans la liste que m'a donnée M. Benoît.

— Mais il vous en a parlé.

— Oui.

— Alors?

— Cette habitation est un peu grande...

— Vous saviez que pour nous c'était un heureux défaut. Je ne veux pas forcer votre confiance, Antoinette; si vous ne voulez rien me dire, ne parlez pas. Il y a une chose qui m'échappe, j'ai retourné le problème de mille manières sans y trouver de solution satisfaisante... je ne voulais rien vous demander, mais je vous aime. Vous ne me semblez

pas complètement heureuse et je voudrais vous savoir contente et sans chagrin... Si je vous semble indiscrète, accusez mon affection, et pardonnez-lui.

Antoinette avait caché son visage sur l'épaule de la jeune femme.

— Vous êtes bonne, Béatrix, d'une bonté rayonnante qui va au fond de mon âme. Et moi, je suis mauvaise, je ne voulais rien dire par amour-propre, de peur que vous ne me blâmiez. J'ai sacrifié votre bien-être à mon égoïsme. Pardonnez-moi.

— Oh! chère petite Toinon!

— Je n'ai même pas voulu voir ce petit château, parce qu'il aurait fallu m'adresser à quelqu'un qui me déplaît.

— Comment cela?

— C'est très simple. Pour louer cette habitation, je devais nécessairement entrer en pourparlers avec son propriétaire... Je ne le voulais à aucun prix.

— Mais qui donc est ce monstre ou cet infortuné?

— M. Marelle, un des notaires de l'endroit.

— Et vous aviez peur de lui?

— Peur? ah! non, par exemple! Je l'ai en horreur tout simplement.

— Que vous a-t-il donc fait?

— Tout! Ma tante veut me le faire épouser. Je ne suis pas sûre qu'il m'ait demandée en mariage, mais il me semble, d'après les scènes ou les allusions acides de ma tante, qu'il ne tient qu'à moi d'être sa misérable femme.

— Pourquoi misérable?

— Ne trouvez-vous pas tout à fait réjouissante cette perspective d'une étude qui sent le moisi, d'un mari notaire, gros, chauve et rouge, qui se frictionne les mains en faisant craquer ses articulations, comme M. Benoît, et d'une vie monotone, morose et décolorée dans cette affreuse petite ville?

— Vous êtes injuste. Montreil est charmant et je m'arrangerais fort bien d'y vivre; quant à l'odeur de moisi, on la fait passer en organisant des courants d'air et en brûlant des pastilles du sérail. Si le monsieur vous déplaît, c'est plus grave, et là je ne trouve pas de remède. Vous dites chauve, rouge...

— Avec des doigts qui craquent. Non, je ne pourrais jamais!...

— Dans ces conditions, il vaut mieux dire non, mais en cela, je ne vois rien pour vous donner tant de souci, ni faire naître une si violente antipathie. Un homme n'est pas responsable de son

physique, et pas toujours de son caractère ; on n'épouse pas, et tout est dit.

— Tout serait dit si ma tante supportait avec philosophie l'anéantissement de ses plus chères espérances. Mais elle me harcèle sans cesse, et plusieurs fois déjà a prétendu m'imposer sa volonté. L'idée de se débarrasser de moi de façon honorable pour elle lui avait été fort séduisante. Elle sent mieux, maintenant, l'embarras que lui cause ma présence, et dont elle ne voit pas la fin.

— Cette fin viendra, vous vous marierez, ma chérie.

— Je ne le crois pas. Où rencontrerais-je celui que je voudrais épouser ?

— Vous avez donc des rêves bien inaccessibles ? Antoinette, le bonheur est partout ; à quoi bon le chercher trop haut ou trop loin ?

— Mon cœur a des aspirations, est-ce mal de vouloir y satisfaire ?

— Cela dépend. Ces aspirations, quelles sont-elles ?

— Eh bien ! je voudrais épouser un homme que j'admirerais beaucoup, un homme très bon et très intelligent, un poète, un musicien, un artiste. L'année dernière, je rêvais avant tout la notoriété, aujourd'hui je désire le talent, plus que le talent, même sans gloire, et la beauté du cœur et de

l'esprit. C'est bien difficile à trouver, et je veux être prudente, aussi je crois bien que je ne me marierai pas de sitôt.

— Oui, c'est difficile à trouver, mais pas impossible, et j'y penserai. En attendant, Toinon, ne rêvez pas trop. Certes, je plains profondément votre cœur de son isolement, mais vous pourriez avoir ici une existence heureuse si vous vouliez vous en donner la peine. Qu'avez-vous fait à Montreil depuis votre retour du couvent?

— Oh! bien des choses.

— Lesquelles? Vous voilà tout embarrassée, sans doute vous ne savez par quel bout commencer. Je vais vous le dire : vous avez fait de jolies promenades à la campagne; vous avez peint un ravissant écran pour votre chambre, un coussin pour Mlle Bertrand, deux abat-jour, et pour moi un délicieux porte-photographies; vous avez étudié votre musique, chant et piano, très peu, le tout une heure par jour; vous vous êtes fait un corsage et quelques chapeaux; vous avez organisé mon installation. Est-ce tout?... J'excepte vos quatre mois d'absence, qui sont hors de question.

— Il me semble que tout cela...

— Voyons, ma petite amie, excepté mon installation, qui fut œuvre de charité, et qui, je l'espère, vous sera comptée dans le ciel, qu'avez-vous fait

de méritoire en ces quatre ou cinq mois? Est-ce pour ces petites choses que vous avez été créée et mise au monde? Quand Dieu décida la mission qu'il voulait vous confier sur terre, pensez-vous qu'il dit : « Antoinette d'Aipeuille fera des petits corsages, des chapeaux et peindra des fleurs à la gouache pour s'amuser. C'est dans ce but que je lui donne un cœur exquis et une brillante intelligence. »

— Hélas! Béatrix, je n'ai aucune mission à remplir.

— Tout le monde en a une et on ne peut s'y soustraire sans péché. Je crois et j'espère que la vôtre sera de fonder une famille, mais s'il plaît à Dieu de vous la confier seulement un peu plus tard, pensez-vous que vous ayez le droit de laisser sans travail et sans fruits les années qui doivent vous y conduire? Notre vie est faite de minutes, et chaque minute compte pour notre éternité. N'oubliez pas que Dieu a des desseins sur chacune de nos heures.

— Béatrix, conseillez-moi, que dois-je faire?

— N'avez-vous pas la vieillesse de votre tante à rendre plus douce? N'y a-t-il pas de pauvres dans le pays? Avec votre temps, vous pourriez travailler pour eux, les voir, les moraliser, faire le catéchisme aux enfants. Et puis, vous avez des devoirs envers vous-même. Il vous faut apprendre votre

rôle de femme et de maîtresse de maison, Fanchette vous faciliterait la tâche; enfin ne négligez pas votre esprit. Étudiez toujours, pour ne pas oublier et pour savoir davantage...

Béatrix souriait en passant ses doigts fins dans les boucles blondes de son amie. Antoinette, les yeux fermés, n'essayait point d'échapper à cette douce influence.

— Ne suis-je pas un bon prédicateur? reprit avec enjouement la jeune femme. Je m'arrête, de peur de vous ennuyer; du reste il est temps de regagner nos pénates.

Il faisait presque nuit lorsqu'elles entrèrent à Montreil.

XXIV

— Madame la marquise recevra-t-elle encore? On sonne à la porte.

— Certainement, faites entrer.

Tout le jour, les visites s'étaient succédé au cottage. Jamais la route de Montfort n'avait laissé passer tant de robes de soie, de redingotes ni de chapeaux haute forme. Les rares habitants du

quartier n'avaient pas quitté le seuil de leur porte pour ne rien manquer d'un si noble spectacle; et maintenant le souvenir en restait en une vague odeur de poivre et de camphre dont le chemin semblait tout imprégné.

— Il est un peu tard, mais je recevrai quand même.

Et Béatrix, qui était déjà hors du salon, vint reprendre, au coin de la console, sa place habituelle. Le valet de chambre ouvrait la porte :

— M. Marelle!

La jeune femme se leva, mue par un vif mouvement de curiosité, et, tout interloquée, répondit à peine au profond salut du notaire.

Où donc était le tabellion chauve, obèse et rougeaud que, la veille, Antoinette lui dépeignait? Elle avait devant elle un homme grand, mince, très distingué, dont la jeunesse se trahissait par le regard honnête et confiant de ses yeux clairs.

— Je suis confus, madame, de me présenter chez vous aussi tard, mais j'ai été retenu par mes affaires plus longtemps que je ne pensais, et je ne voulais pas attendre huit jours...

— Monsieur, cette heure est tout à fait raisonnable et vous n'avez pas à vous excuser. Mon mari a été désolé de ne pas vous voir chez vous l'autre jour, il le sera plus encore de manquer votre visite

aujourd'hui. Il est sorti après déjeuner pour peindre et, sans doute, aura oublié l'heure. L'inspiration est une mauvaise horloge; mon mari n'en veut point emporter d'autre.

— Tout en déplorant de ne pouvoir rencontrer M. Palverini, madame, je rends grâce à sa mauvaise horloge, puisque nous lui devons les œuvres les plus appréciées et les plus dignes de l'être parmi celles dont s'enorgueillit l'art français moderne.

— Avez-vous vu quelques tableaux de mon mari, monsieur?

— Je crois que j'en connais la plus grande partie, madame; je suis un de ses fervents admirateurs.

Et il parla longuement de l'œuvre de Palverini.

Ce fut ainsi, par la louange discrète et sincère du génie d'Olivier, que M[e] Marelle se fit une amie dévouée de la marquise Palverini. Elle était charmée de voir si bien comprise la pensée de son « grand homme », de rencontrer dans cette petite ville quelqu'un sachant aussi bien les procédés du peintre, sa marche ascensionnelle vers le beau, son évolution lente et sûre vers l'idéal. Les mots de Roger la ravissaient et se répercutaient en mille échos dans sa mémoire et dans son cœur.

Ce fut tout émue, d'une exquise émotion, qu'elle

dit, le soir, à son cher artiste la joie intime qu'elle venait d'éprouver.

— Ce jeune homme est charmant, conclut-elle, et je ne puis comprendre l'aversion qu'il inspire à Antoinette. Elle va jusqu'à dire qu'il est chauve, rouge, commun! Je t'assure que c'est absolument injuste; il est au contraire fort bien de sa personne, intelligent et distingué...

— Voyons, ne t'emballe pas sur le compte de ton protégé, reprit Olivier en riant. Avoir dit de moi quelques mots aimables, pour te faire plaisir, ne suffit pas à lui donner toutes les qualités physiques et morales.

— D'abord il n'a rien dit pour me faire plaisir, c'était très sincère, je t'assure. Et puis, je ne suis pas aveugle au point de voir d'épais cheveux noirs, au lieu d'un crâne chauve, et de juger svelte et distinguée une lourde silhouette obèse.

— Cependant l'aversion d'Antoinette ne peut guère tondre cette même chevelure, ni élargir cette même silhouette! Tout cela est fort amusant, sais-tu bien? Je tâcherai d'avoir mon opinion personnelle sur ce monsieur, peut-être le verrai-je d'une troisième espèce. Nous trouverons bien un motif plausible, et j'irai chez lui.

Dès le lendemain, ce motif surgit.

Béatrix désirait faire, sur la jolie Vivette, quel-

ques promenades en bateau. La rivière passait loin du cottage, au fond du parc du Petit-Château.

— Elle y décrit une courbe abritée sous de grands arbres, ce serait un port d'attache délicieux pour notre « Djinn ». On pourrait s'y rendre par une petite porte de côté sans avoir à passer par la maison ni le jardin. Qu'en penses-tu, Béatrix?

La jeune femme leva sur Olivier deux yeux noirs pleins de malice.

— Je pense, mon cher mari, que tu meurs d'envie d'aller voir par toi-même un extraordinaire monsieur, fort avisé en critique d'art.

— Creusez-vous donc la tête pour faire plaisir à votre femme! riposta Olivier vexé.

Sa mauvaise humeur tomba bien vite devant le bon sourire de Béatrix, et le soir même, il se rendait à l'étude Marelle.

Le jeune notaire parut enchanté de voir l'artiste; en quelques allusions, il sut lui montrer qu'il ne recevait pas un inconnu, et consentit avec la meilleure grâce du monde à donner l'hospitalité à la flotte des Palverini. Puis la conversation s'engagea, intéressante, grave, laissant voir de part et d'autre des coins plus sympathiques d'intelligence et de cœur. Roger sut parler d'art; Olivier de littérature et de science, si bien que l'heure passa sans qu'ils s'en aperçussent. Deux ou trois appa-

ritions discrètes d'une vieille bonne bienveillante ramenèrent les causeurs à la conscience du temps.

— Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, dit Olivier en se levant. Puisque j'ai cette bonne fortune de rencontrer à Montreil quelqu'un d'aussi sympathique, j'espère que vous me laisserez en profiter. Ma femme sera très heureuse de vous recevoir chaque fois que vous voudrez bien venir au Cottage.

— Je serai moi-même toujours très heureux, monsieur...

Le jeune homme se tut, brusquement interrompu par quelque pensée soudaine.

— Je ne fais guère de visites, continua-t-il hésitant, mon étude m'occupe beaucoup, je suis très surmené.

Son embarras et sa rougeur n'échappèrent pas à Olivier.

— Qu'y a-t-il là-dessous? pensa-t-il. Alors, cher monsieur, je craindrais d'abuser de ce temps si précieux en venant ici vous déranger.

— Ne le craignez pas, interrompit vivement Roger, vous ne me dérangerez jamais.

— Cependant, vous êtes très occupé...

— C'est-à-dire... je n'aime pas à m'absenter de chez moi.

— Vos intérêts vous y retiennent, je comprends

cela. Vous êtes retenu chez vous, moi je le suis chez moi. Pour peindre à la campagne, je laisse trop souvent ma femme à la maison, aussi est-il bien naturel que je lui consacre toutes les heures qui ne sont pas prises par l'art.

En disant ces mots, Olivier souriait, et s'amusait beaucoup de l'embarras croissant de son nouvel ami. Roger ne répondit pas tout de suite; il rompit enfin un silence pénible.

— Monsieur, dit-il, je serais désolé si vous pensiez que je n'apprécie pas votre sympathie. Je vous en suis infiniment reconnaissant, mais...

— Mais quoi? interrogea Palverini le regardant bien en face.

Roger vit tant de franchise et de bonté dans ce regard que, sans hésiter, sans vouloir même réfléchir, il parla.

— Mais en allant chez vous, je craindrais de rencontrer Mlle d'Aipeuille.

— Ah çà! Mlle Antoinette est-elle donc un épouvantail?

— Oh! monsieur, pouvez-vous dire! protesta Olivier scandalisé.

— Alors, pourquoi cette peur de la voir?

— Je ne voudrais pas rencontrer Mlle d'Aipeuille parce que j'ai la certitude de lui être désagréable. Je sais qu'elle n'aimerait pas à me voir chez vous.

L'air piteux du pauvre notaire arracha un sourire à Olivier qui voulait cependant être grave.

— Quelle étrange idée! fit-il, vous l'a-t-elle donc déclaré?

— Je n'ai pas souvent l'honneur de parler à Mlle d'Aipeuille; depuis la première fois que je l'ai vue je n'en ai jamais eu l'occasion, mais je sais pertinemment qu'elle désire ignorer mon existence. . . . .

— Ah çà! que s'est-il passé entre vous?...

— Rien, rien que je sache.

En quelques mots, il raconta l'histoire du Petit-Château, sans avouer sa folie de l'avoir acheté tout exprès pour elle.

Faut-il s'étonner de cette expansion subite chez un homme grave, un peu froid dans le monde, et qui, vivant seul depuis longtemps, aimait peu à parler de ses propres soucis?

Roger traversait une crise de sa vie, et son âme cherchait un point d'appui, un flambeau, un guide pour lui montrer son chemin. Il était comme ces malades que tous les mouvements blessent, à qui toutes les positions sont mauvaises, et qui, pourtant, en changent sans cesse pour voir s'ils ne seront pas moins mal ainsi. Olivier, avec son bon sourire et sa sympathie, était venu, rappelant à Roger une heure désespérée, celle où il avait cru

qu'*elle* en aimait un autre... Cette vue, le souvenir d'Antoinette, tout cela se confondit en un tout exquis et douloureux. Il avait l'habitude de se taire; il parla et se plaignit.

— Vous comprenez maintenant que je ne puis aller chez vous, et lui rendre votre maison odieuse!

Palverini ne protesta pas, il voulait consulter Béatrix.

. . . .

— Tu as raison, ma chérie, il est grand, mince, brun, distingué et charmant. Antoinette a eu la berlue et nous allons bien nous moquer d'elle.

Et Olivier fit, tout au long, le récit de sa visite au notaire. Béatrix l'écouta sans l'interrompre, réfléchit un moment et sourit.

— Gardons-nous bien de nous moquer d'elle! D'abord, la moquerie est un passe-temps fort vilain, qui peut faire beaucoup de mal et que j'ai en horreur. Ensuite, je connais Antoinette, c'est la petite tête la plus obstinée qu'aient jamais parée des boucles blondes, des yeux rêveurs et un sourire insouciant. Elle tient à son idée, nous ne l'en ferons pas démordre, et en la vexant nous avancerions de deux ou trois crans son antipathie pour un inconnu. Je me charge de lui parler. Toi, ne te mêle pas de nos petites affaires.

— La « raison même » a dit : ses paroles sont

d'or, tout comme le silence de nous autres, pauvres fous que nous sommes.

XXV

Dans l'austère maison de Mlle Bertrand, un bon ange semblait avoir passé. La maîtresse de céans, d'abord agressive et méfiante aux prévenances de sa nièce, les acceptait maintenant d'un air attendri et, ne se heurtant plus aussi inévitablement aux regards courroucés d'Antoinette, multipliait ses ascensions à la chambre blanche et ses recommandations saugrenues et intempestives. La jeune fille acceptait presque tout de bonne grâce, mais devait, pour cela, faire tant d'efforts sur elle-même que plusieurs fois elle s'accusa d'hypocrisie.

— Je vous assure, Béatrix, disait-elle ensuite, je vous assure que je ne suis pas sincère. Il me semble que j'essaie de tromper et ma tante, et moi-même!... et je me méprise beaucoup.

— Serait-il plus honnête d'être désagréable à votre entourage, de faire sciemment de la peine à autrui? Soutenez-vous, comme certain moraliste, que la vertu est une hypocrisie? Interrogez votre

conscience. Si elle vous répond que vous agissez en vue de plaire à Dieu, d'être agréable aux autres et de vous améliorer, vous êtes sincère avec vous-même, quels que soient l'effort et le déplaisir que vous éprouviez au fond de l'âme. Demeurez donc en paix, et dites-vous qu'il n'est pire mal que de faire, à qui que ce soit, un chagrin. La vie est si courte! rendons-la douce à ceux qui nous entourent.

Ainsi rassérénée, Antoinette écouta sans hausser les épaules les doléances de Mlle Virginie, que la prodigalité de sa cuisinière mettait sens dessus dessous.

— Une livre de beurre en deux jours, ma chère, sans compter la graisse et l'huile! Si cela continue, je remettrai Fanchette à la cuisine.

Ce thème étant inépuisable, la jeune fille, souriante, prétexta poliment un catéchisme à préparer et rentra chez elle.

Tout de suite, dès que Béatrix lui en eut donné l'idée, elle voulut s'occuper des enfants de la première communion. L'ignorance des petites filles confiées à ses soins la navra. Elle désira les voir souvent, sans déranger sa tante, et pour cela résolut de s'adresser à l'hospitalité des Palverini.

Un jour de mai tout ensoleillé, elle arriva donc au cottage pour demander aide et conseil. Béatrix

approuva les projets apostoliques de son amie et consentit à tout.

— Amenez ici toutes vos petites filles, dit-elle, en retour vous m'aiderez à catéchiser mes garçons. Nous organiserons les classes dans le jardin, à moins de mauvais temps; en ce cas, nous irons dans la salle à manger. Nous leur donnerons à manger, pour les voir contents, et je vais augmenter ma provision d'images.

— Croyez-vous, chère amie, qu'ils puissent être prêts pour le mois de juillet? Songez que deux des enfants que j'ai vues hier ignorent tout, après avoir assisté plus d'un an au catéchisme. Elles répondaient, sans y comprendre un mot, aux questions de M. le Curé qui, dans une classe de vingt enfants, ne peut faire mieux. Il interroge, on répond, il croit que tout est bien.

— Pauvre M. le Curé, il est si surmené! Nous ferons certainement œuvre pie en nous occupant de sa première communion, et vous verrez comme avec cette note votre vie vous semblera meilleure. Tout cela ne nous empêchera pas de sortir, de voir beaucoup de fleurs et beaucoup d'arbres, et de faire de longues et jolies promenades à pied, en voiture et en bateau. Vous savez que nous avons trouvé un port pour le *Djinn*?

— Vraiment?

— Oui, depuis quelques jours il est sous l'ombrage hospitalier des saules du Petit-Château.

— Le Petit-Château!... mais... Béatrix.

— Est la propriété de votre ennemi, oui, je sais, dit Béatrix en souriant. Rassurez-vous, nous ne vous infligerons point la douleur de le voir. Il y a une petite porte dans le parc à trois pas de la rivière; il faudrait, pour rencontrer ce monsieur, le vouloir de part et d'autre. Et puis, il est toujours à son étude!...

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. Dites-moi, Toinon, quelle sorte d'effet cela produit-il quand vous le rencontrez?

— Je ne puis vous le dire, attendu que cet événement n'est jamais arrivé.

Le sourire de Béatrix s'accentua.

— Il paraît cependant qu'il a eu l'honneur de danser avec moi au bal de Mme de Châtenoy, continua Antoinette, mais il y avait tant de monde, j'étais si nouvellement arrivée à Montreil où je ne connaissais personne, que je ne l'ai pas remarqué et ne m'en souviens plus. Depuis, je ne l'ai point vu, ayant fait du reste tout mon possible pour empêcher la chose; j'ai été absente plus de quatre mois et je vais si rarement en ville!

— Pourtant, vous m'avez fait de lui une description très complète.

— Pauvre chère amie, croyez-vous, parce que j'ai passé ma vie au couvent, que je ne sache pas comment est fait un notaire?

Béatrix rit de si bon cœur que sa gaieté fut contagieuse.

— C'est que ma tante y tient toujours, dit Antoinette riant aux larmes. Elle profite même de ma douceur pour rendre ses allusions de plus en plus transparentes, et me narrer des anecdotes délicieuses sur l'enfance de son favori. Il paraît que c'était un petit garçon très précoce; à cinq ans, il disait des fables à une fête de charité en bégayant d'une manière adorable. Avez-vous jamais rien vu de plus ridicule pour un jeune homme à marier?

XXVI

Le beau ciel de printemps a mis un manteau sombre, le vent siffle dans les grands peupliers, la pluie tombe à torrents.

L'inclémence du temps est telle qu'Antoinette n'a pu venir jusqu'au Cottage passer avec ses amis cette triste après-midi. Olivier et Béatrix sont seuls

chez eux. La jeune femme travaille, l'artiste, derrière la fenêtre, regarde l'averse tomber.

— Quel plaisir trouves-tu dans cette contemplation? interroge Béatrix. Il n'y a personne sur la route, tout, au dehors, prend un air lamentable, c'est très laid!

— Je ne trouve pas, reprend Olivier; il se passe dans ces millions de gouttelettes un jeu de lumière remarquable dont je n'avais jamais si bien joui que maintenant. C'est qu'aujourd'hui la fête est complète, on ne peut rien rêver de plus torrentiel. Que disais-tu donc, qu'il ne passe personne sur la route? Voici quelqu'un. Oh! le malheureux! que peut-il bien faire là par un temps pareil? Le croirais-tu? il n'a pas même de parapluie.

— Pauvre homme!

Béatrix, apitoyée, laissa son ouvrage et s'approcha de la fenêtre.

— Mon Dieu! le vent va l'enlever, c'est une pitié... Olivier, c'est M. Marelle.

En effet, c'était bien lui qui, la tête pleine de trop de choses, n'avait pas pris garde à l'horizon menaçant quand, une heure plus tôt, il était allé sur la route de Montfort. Loin de la ville et surtout loin de chez lui, il ne trouvait pas, sur son chemin, de ferme ou de chaumière pour s'y mettre à l'abri; rien de plus proche que le Cottage. Oserait-il entrer?...

Pour la centième fois, il se posait cette question, récapitulant avec une lucidité absolue sa toilette piteuse; et se sentant presque mourir d'effroi à l'idée possible de rencontrer Antoinette, en un tel équipage, quand jetant un coup d'œil plein de convoitise sur les fenêtres bien closes de la villa, il aperçut Olivier qui lui faisait signe d'entrer. Cette fois, plus d'hésitation, on l'avait vu, on l'invitait! Que penseraient les aimables hôtes du Cottage s'il refusait aussi obstinément de fuir la pleurésie ou la bronchite?

Et délibérément, il entra.

— Il ne m'est pas possible d'aller plus loin que le vestibule ou la cuisine, dit-il, en prenant la main d'Olivier. Mon chien Black est plus présentable que moi quand, après une averse, je lui interdis l'entrée de mon cabinet.

— Le fait est, répondit Olivier avec son sourire de bonne humeur, le fait est que vous êtes lamentable. Il faut vous sécher sans perdre une minute.

Un quart d'heure plus tard, le jeune notaire, bien au sec dans des vêtements de son hôte, attendait que ses propres habits redevinssent mettables, et rassuré sur *la question Antoinette* jouissait sans arrière-pensée de l'aimable accueil de Mme Palverini.

— Une tasse de thé, monsieur? Prenez-le bien

chaud pour faire peur au rhume qui vous guette. Je n'ai jamais vu un temps pareil! Pleut-il souvent ainsi?

— Jamais à ce point, madame. Toutefois, notre mois de mai n'est pas toujours très beau.

— Mon pauvre Olivier, dit Béatrix compatissante, que deviendras-tu s'il te faut rester à la maison, dans un atelier aussi sommaire que celui que nous avons improvisé ici?

— Ce ne sera pas tout à fait l'idéal, ma chère amie, cependant rassure-toi. Le temps est une denrée dont je n'ai jamais pu avoir de provision suffisante, je ne crains pas d'en être embarrassé, même pendant les jours de pluie. J'aurais enfin l'occasion de déclouer la caisse de livres qui me suit dans tous mes voyages sans me donner d'autre agrément qu'une énorme surtaxe à payer au chemin de fer. Et puis, nous pourrons faire de la musique.

— Quelle délicieuse idée! Voilà si longtemps que tu ne m'as fait ce plaisir! Il faut vous dire, monsieur, ajouta-t-elle en rougissant un peu, il faut vous dire que mon mari est un excellent pianiste.

— Ma chère amie, ces choses-là ne se disent pas.

— Puisque c'est vrai!... Un peu de citron avec

votre thé ? Olivier, passe-nous les sandwichs. Merci. Êtes-vous musicien, monsieur?

— Oui, madame, c'est-à-dire...

— Je vous ai posé une question stupide, pardonnez-moi. J'ai toujours été fort embarrassée moi-même quand on me demandait : « Êtes-vous musicienne? » Dire oui, c'est se poser en artiste, et chacun s'empresse de l'interpréter ainsi, ou du moins paraît le croire; quel émoi pour mon modeste talent! Dire non vous donne l'air musicophobe (le mot est-il français?), ce qui pour moi eût été une grosse entorse donnée à la vérité. Alors quoi? Recourir à l'inévitable « Oh! monsieur... » ou « Oh! madame! » qui proteste au nom de la modestie, en ajoutant : j'aime beaucoup la musique. Aussi, monsieur, je change ma question : « Jouez-vous d'un instrument de musique?

— Oui, madame, répondit Roger, reposant sa tasse sur le plateau de laque, je joue du violon et j'ajoute comme vous, j'aime beaucoup la musique.

— C'est, ici, un goût malheureux, dit Olivier, car l'élément musical doit être assez nul dans votre estimable ville.

— Les bons amateurs sont en effet très rares.

— Pourrions-nous organiser un peu de musique? Trouverions-nous quelques bonnes volontés? demanda Béatrix.

— N'y comptez pas, madame! et si vous réussissiez à les trouver, vous auriez ensuite, je le crains, une grosse déception!...

— Fuyons les déceptions, déclara Olivier; du reste, je ne tiens pas du tout à sortir, ce qui serait inévitable avec des séances de musique. Mais monsieur, pourquoi ne réunirions-nous pas nos infortunes? Vous nous feriez profiter de votre talent de violoniste; en retour vous auriez la joie d'entendre le mien, dont ma femme vous a parlé tout à l'heure tandis qu'elle-même nous prêterait le concours de sa harpe.

— Vous jouez de la harpe, madame? C'est délicieux.

Roger s'animait; la perspective de voir davantage ces gens aimables, celle de faire un peu de bonne musique, le ravissait d'aise. Mais bientôt un pli barra son front : Antoinette n'était-elle pas une commensale du Cottage?

— Mon mari a une excellente idée, monsieur, qu'en dites-vous?

Le jeune homme préféra parler net, sans feindre de chimériques obstacles.

— M. Palverini doit vous avoir dit, madame, que je puis ni ne veux m'exposer à rencontrer Mlle d'Aipeuille.

— Il me l'a dit.

— Cette jeune fille a montré de façon manifeste qu'elle ne veut ni me voir ni me parler. Il serait malséant à moi de lui imposer ma présence ou de la priver du plaisir de venir chez vous. Il vaut mieux que cette privation soit pour moi.

— Êtes-vous bien sûr des sentiments que vous prêtez à mon amie? Vous pouvez vous tromper.

— Madame, vous connaissez assez Mlle d'Aipeuille pour *savoir* que je ne me trompe pas.

En même temps, il regardait Béatrix bien en face, voulant lui montrer sa conviction absolue.

La jeune femme sourit gravement, comme au soupçon d'une souffrance et, baissant un peu la voix, demanda :

— « Et... cela... vous est sensible?

Oh! cette compassion! cette voix de femme, vibrante de bonté!... Roger détourna ses yeux que troublait une tristesse désespérée, et dit tout dans un seul mot :

— Oui.

Alors, elle comprit. Doucement, avec des précautions infinies, sentant ce qu'il fallait à cette douleur, elle montra les trésors de pitié que celait son âme, et sans secousse le secret vint aux lèvres de Roger, soulageant le cœur trop plein de lui.

— Comment cela est-il venu? Je ne sais. La première fois que je la vis, il me sembla l'avoir

toujours connue. Pourtant je ne croyais pas l'aimer... Depuis, j'y pensais sans cesse... quelquefois, je la voyais de loin, sans oser me mettre sur son passage... je craignais de lui déplaire, il me semblait qu'une telle audace l'irriterait... Pourquoi?

Au dehors, la pluie tombait toujours, lourde et morne, dans la nuit qui venait; les choses s'enveloppaient d'ombre; dans le salon parfumé de violettes et d'iris, on y voyait à peine; les voix s'étaient abaissées, et les mots semblaient si graves et si doux dans ce crépuscule flottant, teinté de mystère, que nul ne songeait à rompre le charme, et qu'ils causèrent ainsi longtemps, longtemps, jusqu'à la nuit close.

XXVII

M. le curé de Montreil semblait rajeunir. Au dernier catéchisme, les plus désespérants de ses catéchumènes avaient su sur le bout du doigt les commandements de Dieu, et pour comble de ravissement, lui avaient donné une explication fort acceptable du symbole des Apôtres.

Antoinette et Béatrix, tout heureuses des succès

de leurs protégés, redoublèrent de zèle. Entre les giboulées de printemps, le mignon jardin du Cottage devint le rendez-vous quotidien des enfants pauvres du pays. Antoinette y venait chaque jour, apportant à cette œuvre toute son ardeur généreuse, et chaque jour, aussi, le lien d'amitié se faisait plus fort entre elle et la marquise Palverini.

Toutes ses visites étaient accueillies avec joie. Olivier lui-même se plaisait à entendre son babillage, parfois enfantin, qu'éclairaient d'une vive lueur son intelligence et sa bonté. Elle aimait à parler des choses entrevues qui jadis l'attiraient, de la vie parisienne, surtout des gens célèbres, désirant savoir d'eux ce que le public ignore.

— A quoi bon tout cela? disait l'artiste, aimez-vous tant les déceptions? L'homme intime est trop souvent le triste envers de l'homme connu. Ne regardons pas les médailles du côté pile.

Pourtant, il la tenait au courant des menus événements du tourbillon parisien, tandis que Béatrix indulgente les écoutait « potiner » en tricotant les petits bas et les petits jupons qui devaient combler d'aise tant de pauvres mamans.

— Vous savez que Jean Renoir va se marier? dit-il un jour.

— Jean Renoir, l'auteur de *Madame Gilquin* et des *Reflets de Provence?* Mais quel âge a-t-il?

— Il est très jeune, à peine trente ans.

— Et déjà célèbre ! Que sa femme sera heureuse, Quelle est cette mortelle chérie de la fortune ?

— Une jeune fille très riche, très jolie, très charmante et très éprise.

— Naturellement. Beaucoup voudraient bien être cette demoiselle-là !

— Vous, par exemple.

— Je ne dis pas non.

— Mais pourquoi cela, mon Dieu ?

— Parce que ce doit être exquis d'être la femme d'un homme ainsi possédé d'idéal, et doué d'un tel talent. A côté de ces unions, tous les autres mariages me semblent misérables.

— Vous exagérez.

— Non, c'est mon avis absolu.

— Alors, mademoiselle Antoinette, sous peine de traîner une existence infortunée, il vous faut épouser un homme célèbre.

— Célèbre ou digne de l'être.

— Vous rendez hommage à la vertu malheureuse, c'est beau.

— Mais, faute de rencontrer ce que je veux, il est probable que je ne me marierai pas.

— Ce serait bien triste. Il vaut mieux tâcher de découvrir votre grand homme. Nous en connaissons un petit choix ; venez nous voir l'hiver

prochain à Paris, nous vous les montrerons.

— Et je pourrai choisir? interrogea-t-elle amusée.

— Certainement. Mademoiselle Antoinette, c'est entendu, nous voulons vous marier. Il y en a trois surtout, continua Olivier levant les yeux au plafond et comptant sur ses doigts, oh! mais trois charmants : un poète, genre Lamartine, en plus nouveau, très nouveau même; un peintre, mon genre, en mieux; un musicien, genre Chopin, en plus triste. L'ennui, c'est qu'il y a égalité d'avantages et que le choix sera très embarrassant.

— Ne vous tourmentez pas si tôt, déclara la jeune fille en riant; d'ici là l'égalité actuelle peut subir quelque trouble qui arrangera tout pour le mieux. Chère Béatrix, je vous dis à demain. Tante Virginie doit m'attendre, c'est presque l'heure de son dîner.

Dans l'allée encadrée de pivoines et de jacinthes, sous un lilas en fleurs, Antoinette croisa un jeune homme qui, sans la regarder, salua. Elle eut à peine le temps de voir son visage mince et grave.

— Je ne connais pas ce monsieur, pensa-t-elle en s'éloignant. Qui peut-il être?

. . . .

Quand elle revint au Cottage le lendemain, Béatrix l'attendait sur le pas de la porte.

— Venez vite, ma chérie, tous nos bambins sont là. La petite Félicie est superbe avec le beau tablier rose que vous lui avez confectionné, et surtout elle est si contente!

Les deux jeunes femmes eurent bien vite rejoint leur gentil troupeau, la leçon, patiemment et clairement expliquée, fut suivie d'une abondante distribution de tartines de confiture, et l'heure de douce intimité sonna, comme la veille, dans le jour un peu pâli d'une fin d'après-midi de mai.

Il faisait beau, Olivier n'était pas là. Elles s'attardèrent toutes deux sous le grand platane roi du joli jardin.

— Dites-moi, Béatrix, quel est donc ce monsieur qui entrait chez vous, hier, comme je sortais?

— Vous l'avez rencontré? Je m'en doutais. C'est un ami d'Olivier.

— Un ami de M. Palverini à Montreil? Je croyais qu'il ne connaissait personne ici?

— Pensez-vous, ma chère, que l'idée d'une villégiature en ce pays soit notre propriété exclusive? Les bois et les vallons du voisinage regorgent d'artistes, sans compter les amateurs de belle nature et les touristes. Il y en a deux tout à fait installés au « Coq-d'Argent », paraît-il : un jeune Normand que je ne connais pas, et Vaudrecourt.

— Vaudrecourt? il a au moins cent ans!

— Pas tout à fait, seulement quatre-vingt-deux, ce qui ne l'empêche pas de peindre des choses délicieuses.

— Et ce monsieur que j'ai aperçu hier, est-il aussi artiste?

— Oui, élève et ami de mon mari.

— Je lui souhaite de marcher sur les traces de son illustre maître. Vous ne m'en aviez pas parlé.

— Nous l'avons rencontré par hasard, tout à fait par hasard. Il est venu nous faire visite hier, et nous espérons bien le voir très souvent cet été.

— Ah! et... (Antoinette hésita un peu) est-il un peintre connu? comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle... Bernard Valin, cela ne vous dit rien?

— Non, mais je suis si ignorante des choses d'art et d'actualité!

— Bah! vous avez l'avenir devant vous. En attendant, profitons du présent si calme, si rose, si parfumé! Venez sur le balcon, nous verrons le soleil descendre derrière les montagnes, je ne sais rien au monde de plus beau et de plus reposant.

XXVIII

Antoinette à Thérèse.

« Chère amie, ne dites plus que je vous néglige, et que les nouveaux venus me font oublier les anciens amis, vous me feriez beaucoup de peine ! ce n'est pas mon besoin d'expansion qui est moins vif, comme vous le prétendez, c'est mon temps qui se raréfie.

« N'en soyez pas jalouse : je ne connais plus l'ennui ! Il me faut chaque matin organiser mes journées heure par heure pour y faire tout tenir, et encore je n'y parviens pas toujours.

« Je dois avouer que l'amitié prend une grande place dans ces programmes quotidiens, mais comme les heures passées au Cottage contribuent toutes à mon amélioration intellectuelle et morale, je n'en ai point de remords et ne considère pas ce temps comme perdu.

« Hélas ! notre douce intimité va se trouver quelque peu rompue, je le crains. Il y a maintenant des étrangers dans notre vie, je les supporte

parce qu'ils sont artistes, mais combien je les aimerais mieux chacun dans son atelier respectif!

« C'est avant-hier, jeudi, le jour de Béatrix, que j'ai fait leur connaissance.

« Nous étions au salon pendant une fin d'averse, Béatrix, M. Palverini et moi, quand le valet de chambre annonce : M. Vaudrecourt, M. de la Mare!

« Vous connaissez Vaudrecourt de réputation et par les très jolies toiles que nous avons de lui au musée du Luxembourg; vous savez qu'il est très vieux, la renommée vous a parlé de sa belle prestance et de son talent, les mauvaises langues de son caractère orageux, variable comme le temps au mois de mai (en ce moment, je ne trouve pas de comparaison plus expressive).

« J'étais donc fort curieuse de rencontrer le propriétaire de tant de notoriété. Quant à M. de la Mare, son nom ne me disait rien, et j'ai vu entrer sans émotion un très joli monsieur, jeune, portant bien la tête, et tout à fait à l'aise dans ses corrects vêtements de drap gros bleu. Vaudrecourt est absolument semblable au portrait qu'a donné de lui la *Semaine illustrée* en novembre ou décembre.

— Cher monsieur, désolé d'avoir manqué votre visite l'autre jour, dit-il au maître de céans après

avoir salué Béatrix. Vous êtes bien aimable d'être venu jusqu'à mon antre.

— Cher maître, j'avais appris votre arrivée à Montreil. Au risque d'être indiscret, j'ai voulu vous présenter mes devoirs.

— Pas indiscret du tout... on ne me dérange jamais... je suis toujours sorti.

Pendant ce temps, le M. de la Mare faisait la plus piteuse figure. Par une petite toux sèche, il rappela discrètement sa présence.

— Ah! j'oubliais, fit Vaudrecourt. Madame, je vous présente M. Othon de la Mare. Au fait, pourquoi « Othon », dit-il en se retournant vers l'infortuné, on ne s'appelle pas Othon, c'est un nom d'empereur, vous n'êtes pas empereur. Enfin, Othon ou Jean-Pierre, je vous présente M. de la Mare, qui se dit peintre... et artiste, encore!

Béatrix tendit la main au nouveau venu.

Vaudrecourt continua :

— Il n'y a eu ni fin ni cesse, il a voulu venir avec moi quand je lui ai dit que j'allais vous voir. Je lui ai fait observer que cela ne vous donnerait aucun plaisir, que vous ne teniez pas le moins du monde à sa visite, attendu que vous ne le connaissiez pas, à quoi il a eu l'audace de répondre que je me trompais : il n'est pas un inconnu... vous avez sûrement remarqué au dernier Salon deux infâmes

paysages qu'il a exposés, une prairie rose et une marine mauve.

Le pauvre Othon eut un gémissement de protestation, la barbe de Vaudrecourt se hérissa.

— Oui mauve, mauve et rose... et vous appelez cela de l'impressionnisme ! Ah ! elles sont jolies vos impressions ! Si vous voyez les choses comme cela, il faut vous faire soigner, mon garçon.

Béatrix et son mari, habitués aux manières de Vaudrecourt, souriaient placidement ; moi, je me sentais un peu gênée.

— Enfin, pour me débarrasser de lui, j'ai consenti à m'en embarrasser une heure et à vous l'amener. C'est un bon garçon, au fond, malgré ses extravagances pseudo-artistiques, et je vous demande de ne pas lui faire trop sentir votre mépris pour ce qu'il appelle son génie.

Othon avait pris le parti de rire. Cette preuve de bon caractère nous mit tous à l'aise.

Vaudrecourt m'amusa beaucoup par ses innombrables saillies. Le pauvre de la Mare, désespéré de ne pouvoir placer un mot qui ne fût aussitôt rabroué, s'était résigné à se taire. Cela dura ainsi jusqu'à l'arrivée d'un nouveau personnage.

— M. Bernard Valin !

Encore un artiste, celui-là, ami et disciple de Palverini. Vaudrecourt le regarda d'abord en des-

sous, puis sembla ignorer complètement son existence. Le jeune homme ne s'émut pas de cette attitude plutôt peu sympathique, et par sa parfaite aisance me produisit une très bonne impression. Il m'a semblé modeste, d'une modestie voulue, supérieure à celle du pauvre Othon forcée par la présence de son redoutable voisin. Et puis, l'amitié des Palverini m'est le meilleur garant de sa valeur morale.

Othon, enchanté d'avoir un auditeur complaisant pendant que Béatrix écoutait Vaudrecourt, parlait avec amour de son art et de ses théories étonnantes sur les couleurs; puis il déplora le mauvais temps qui l'empêche d'aller peindre dans la campagne ses paysages fantastiques.

— Faites des effets de pluie, conseilla M. Valin très calme.

— J'en ai déjà une demi-douzaine!

— Alors faites de la musique, cela vous épargnera des couleurs! conclut Palverini. De quel instrument jouez-vous?

— Du violon, du piano, de la...

— Flûte! lança Vaudrecourt qui avait entendu, du hautbois, de la clarinette, de la contrebasse, que sais-je encore?... Il prétend que l'art ne peut se cantonner et qu'un artiste doit pouvoir jouer du gong et du violoncelle aussi bien que dessiner des

fusains et brosser des tableaux. Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de l'écouter!

— M. de la Mare est tout à fait précieux pour la musique d'ensemble, fit aimablement Béatrix. J'espère qu'il voudra bien nous prêter son concours si nous organisons quelques symphonies les jours de mauvais temps. M. Valin est très bon musicien, Mlle d'Aipeuille a un fort joli talent de mandoliniste, ce sera parfait.

Les jeunes gens se confondirent en remerciements tandis que j'allais gronder mon amie d'avoir ainsi parlé de mon pauvre petit talent. Demain, s'il pleut, nous aurons notre première réunion.

« Vous ne vous plaindrez pas de la brièveté de cette lettre, chère Thérèse. En voici pour un peu de temps, je le crains, mais vous, écrivez-moi.

« Pour vous tenir au courant de ma vie sans avoir à trouver deux ou trois heures pour faire une lettre, j'écrirai chaque soir quelques mots, une sorte de journal, moins que cela, un résumé de mes impressions du jour; une minute me suffira pour le faire. Ainsi vous saurez tout et vous ne me gronderez plus.

« A bientôt, je vous embrasse tendrement.

« Antoinette. »

XXIX

— Oh! ma chérie, que vous êtes indignement coiffée.

Et tandis que la jeune fille s'approchait pour l'embrasser, Mme Palverini fit tomber les épingles qui retenaient les cheveux d'Antoinette et, d'un tour de main, renoua gracieusement leur masse souple et dorée.

— Là! vous êtes beaucoup mieux ainsi. Depuis quelque temps, vous ne savez plus vous habiller, vous prenez un petit air campagne qui ne vous sied pas du tout. Quelles idées avez-vous en tête?

— Aucune idée, chère Béatrix, seulement je n'ai plus le temps de faire mieux, et puis j'avoue qu'aujourd'hui je juge singulièrement frivoles les préoccupations de toilette qui m'intéressaient tant il y a quelques mois.

— Mais, chérie, vous vous embarquez dans une voie déplorable! Ce n'est pas mal que de mettre à s'habiller le goût dont on est capable. De l'indifférence, on tombe vite dans la négligence; c'est à mon avis une chose mauvaise. Il faut respecter

l'ouvrage de Dieu, à condition bien entendu de ne pas exagérer. Vous avez apporté votre mandoline? c'est gentil. Nos jeunes gens vont bientôt arriver, mon mari aussi, je pense.

— Croyez-vous que le mois de mai sera très pluvieux cette année? demanda Antoinette.

— Pourquoi cette question?

— Parce que les jours de pluie amèneront des étrangers entre vous et moi. Or, je vous déclare que j'aime beaucoup le soleil.

— C'est tout à fait gentil à vous, Toinon, de me dire aussi délicatement que nous vous suffisons, mais, vous le savez, la monotonie est mère de l'ennui et je ne suis pas fâchée de vous distraire un peu de mon éternelle présence. Ces messieurs sont fort aimables, je suis sûre que vous aurez du plaisir à les voir.

— Vous croyez?

— Certainement. M. de la Mare n'a-t-il pas l'air d'un brave garçon?

— Pauvre homme, le fait est qu'il a une patience!

— Et M. Valin, ne le trouvez-vous pas distingué?

— Si, si, il est très bien. A-t-il beaucoup de talent?

— Il est très artiste.

— Alors, il vient à Montreil pour peindre? Où est-il descendu?

— Au Petit-Château. C'est un peu grand pour lui, mais si joli ! et il déteste la vie d'hôtel.

Les joues fraîches d'Antoinette s'empourprèrent.

— Le Petit Château ! Votre monsieur doit être en relations amicales et suivies avec le fameux notaire. Un de ces jours il va vous l'amener, on ne verra plus que lui, chez vous. Je vous serai bien reconnaissante de me prévenir de ses visites.

— Tranquillisez-vous, ma mignonne, M. Valin m'amènera personne, je vous le promets.

A ce moment, le personnage en question arrivait au cottage en compagnie d'Olivier; sa tenue élégante, sa fière prestance, sa physionomie grave et douce soutenaient brillamment la comparaison avec le bel artiste. Au premier coup d'œil, Antoinette en fut frappée.

— Il n'y a que les artistes au monde ! pensa-t-elle.

Et son plus gracieux sourire accueillit l'hôte des Palverini. On s'occupa tout de suite du choix d'une partition. Béatrix proposa le *Freischütz.* Olivier inclinait pour Mendelssohn.

— Et vous, Antoinette, que dites-vous ?

— Je ne sais trop, une symphonie de Haydn, peut-être, répondit-elle en feuilletant un album de musique.

— Je propose la symphonie *la Surprise*, dit Bernard Valin.

— C'est vrai, c'est exquis.

— Et pas trop difficile; nous pourrons nous en tirer tant bien que mal avec piano, harpe, violon, mandoline et basse, déclara Olivier. M. de la Mare sera la basse, je lui ai dit de ne pas oublier d'apporter son instrument. Il en a ici toute une collection qu'il essaye de cacher à Vaudrecourt sans grand succès. Tiens, le voilà.

L'infortuné arrivait, rouge, excité, dirigeant avec angoisse les pas chancelants d'un garçonnet à demi écrasé sous le poids d'une énorme machine. Il eut un cri de terreur en voyant le tout trébucher et s'incliner plus que de raison.

— Malheureux ! vous ne savez donc pas que c'est très fragile ?

Tout le personnel du Cottage vint à la rescousse et introduisit la machine dans le salon, avec mille précautions.

— Enfin ! s'écria-t-il, en épongeant son front ruisselant de sueur. J'ai cru que nous n'arriverions jamais.

— Comme c'est grand ! murmurait Antoinette terrifiée.

— Oui, mademoiselle, c'est grand, et cependant cela me suit partout, je ne voyage pas sans *elle*.

C'est très rare et très utile dans la musique d'ensemble. Avec *elle* j'ai toujours pu rendre service à quelqu'un.

La jeune fille fut impressionnée par cette idée touchante de faire plaisir aux autres au prix d'un tel encombrement.

— Et Vaudrecourt, que dit-il de cela? interrogea Olivier.

— Vous pouvez le supposer, et cependant vous n'arrivez pas à la moitié de la réalité. J'avais laissé en consigne pendant trois jours tous mes instruments, pour le dépister, et j'ai profité de son absence pour les faire amener à ma chambre. Grâce à un cabinet noir, j'ai pu les cacher pendant trois autres jours. Le quatrième jour, croyant qu'il était parti pour toute la matinée, j'ai étudié un peu cette basse. Au bout d'un quart d'heure à peine, M. Vaudrecourt faisait irruption chez moi en se bouchant les oreilles. Vous devinez tout ce qu'il a pu me dire!

Le brave de la Mare riait de si bon cœur au souvenir de son infortune que chacun l'imita et la délicieuse symphonie de Haydn commença au milieu d'un bien-être général.

Rien ne met les gens d'accord comme un morceau de musique compris de bonne sorte et exécuté de façon suffisante. Ce fut le cas avec *la Sur-*

prise. Peut-être que, de-ci, de-là quelques notes furent croquées, peut-être que bien des trilles et des traits manquèrent d'agilité ou de perlé ; peut-être que la bizarrerie des instruments réunis là eussent étonné le doux auteur de la *Surprise*, mais l'âme de la symphonie chantait, c'était assez pour émouvoir ses interprètes et mettre sur leurs lèvres, après le dernier accord, le sourire de ceux qui ont vu ou senti des choses très lointaines et très douces.

Le soir, Antoinette écrivit à la première page de son bloc-notes :

« Les étrangers n'ont pas mis de trouble dans notre vie. C'est pour l'âme un inexprimable délassement que la bonne et saine musique ; merci à eux qui nous l'ont apporté. L'un est d'une bonté touchante, l'autre m'intimide un peu. — J'aime la musique, mais j'espère qu'il fera beau temps demain. »

. . . .

Il fit assez souvent beau temps, mais il plut quelquefois...

Béatrix s'était prise d'une belle ardeur pour ces concerts improvisés, et trouvant insuffisants les jours nuageux, elle organisa le quintette deux fois par semaine, après dîner. On déchiffrait beaucoup et l'on étudiait ensuite les partitions qui avaient

réuni les suffrages de tous les exécutants. La musique classique cédait parfois le pas à la musique moderne. Saint-Saëns, Massenet, Wagner passèrent tour à tour sous l'archet ou dans les doigts des hôtes du Cottage. Et puis, quand les bras retombaient fatigués et que les têtes s'inclinaient saturées d'harmonie, Béatrix s'enveloppait d'un long châle souple et l'on s'en allait, à petits pas, reconduire Antoinette.

Le chemin le plus long était le préféré, il était tard, on y voyait à peine, mais l'on sentait flotter une odeur de printemps, et l'on devinait que tout à l'entour était vert et fleuri. La mousse des aubépines semblait, dans la nuit, des vapeurs légères d'apparitions; la lumière des étoiles brillant dans l'air sombre jetait un mystère sur les collines endormies; un frisson passait, qui semblait délicieux.

De la Mare disait parfois des histoires terrifiantes de spectres et de revenants, le frisson se faisait plus fort, et nul, ensuite, ne disait plus rien. Et quand après un dernier bonsoir Antoinette rentrait dans la maison grise et regagnait sa chambre, elle demeurait longtemps devant les feuilles légères de papier transparent, la plume entre les doigts et le regard au loin. Le vol d'un papillon passant devant sa lampe, le bruit d'un oiseau de nuit sur

la fenêtre, un rien la ramenait ici-bas... Elle écrivait en hâte :

« Temps délicieux aujourd'hui, Montreil devient charmant. Nos bambins ont su leur catéchisme. Bonne musique ce soir. Le printemps est joli cette année. »

XXX

Le printemps s'écoulait très doux pour les habitants du Cottage et leurs hôtes. Une franche amitié s'était établie entre tous les membres du corps musical, comme disait en riant le bon de la Mare. Sa bienveillance, sa joyeuse humeur étaient toujours accueillies avec plaisir ; pourtant on se ménageait parfois un peu d'intimité sans lui.

— Il est charmant, je vous l'accorde, déclarait Olivier, mais j'ai bien le droit de vouloir de temps en temps mes amis pour moi tout seul !

Et dans les longues causeries qui s'attardaient le soir sous les platanes, quelque chose de doux passait, comme des reflets d'âme, où le frémissement de jeunes cœurs qui s'éveillent.

Béatrix se taisait volontiers, sa nature contem-

plative se plaisant au silence; un mot d'elle dit à propos dirigeait toujours la conversation. On parlait ainsi d'art, très peu; de musique, beaucoup; de littérature et, parfois, de morale et de philosophie. Olivier et Bernard, souvent de même avis, discutaient à l'occasion leurs opinions respectives avec éloquence, montrant ainsi leurs intelligences et leurs cœurs.

Antoinette, d'abord entraînée dans la causerie, finissait par se taire, se trouvant trop au-dessous de ces choses; mais chacun des mots qu'elle entendait se gravait en son esprit et s'y fixait à jamais par une ardente admiration.

Chose étrange! elle et le jeune artiste se parlaient à peine; pourtant on les devinait toujours de pensée semblable, exprimée dans un geste approbateur, dans un sourire ou dans un regard bien vite détourné. Elle comprenait comme lui la loi divine de bonté, comme lui elle voulait un idéal dans sa vie, idéal d'honneur, de tendresse et de paix, et en écoutant les grandes vérités se faire si douces dans le timbre caressant de cette voix, elle se prenait à mépriser un peu le côté fragile qu'elle avait mis jusque-là à cet idéal : art, poésie, célébrité.

Bien souvent, sa nature enjouée prenait sa revanche, elle redevenait l'Antoinette d'autrefois.

— Je suis très inquiète, dit-elle d'un air drôlement sérieux pendant la demi-heure de repos que se donnait le quintette à l'heure du thé. Je suis vraiment très inquiète, je crains que tante Virginie ne fasse une maladie.

— Mon Dieu ! pourquoi cette crainte ?

— Parce que Mme Morisson et sa fille sont parties mystérieusement en voyage mardi dernier, sans dire où elles allaient ni quand elles rentreraient. Ma tante se creuse la tête pour deviner ce que cela veut dire, elle n'en dort plus, ne boit ni ne mange. Vous pensez bien qu'un tel régime ne peut durer longtemps.

— Qu'est-ce que cela peut lui faire ? demanda de la Mare intéressé.

— Oh ! rien absolument, ce qui ne l'empêche pas d'en rêver dans ses rares minutes de sommeil. « Ce doit être un mariage pour la petite, me dit-elle quelquefois, cependant cela m'étonnerait un peu ; Mme Morisson, femme intelligente et pratique, ne désire pas chercher ailleurs ce qu'elle a sous la main. Elle a une idée, Mme Morisson, une fort bonne idée, quoique peut-être impraticable. »

Antoinette s'arrêta.

— Et quelle est cette idée ? interrogea Othon.

— A quoi bon vous redire les potins de l'endroit ? répliqua Antoinette amusée par la curiosité du

jeune homme, vous ne connaissez personne à Montreil, tout cela ne peut pas vous intéresser.

— Pardon. On trouve si peu de gens ayant des idées, que ceux qui, par hasard, en sont hantés m'intéressent comme des phénomènes.

— Merci pour notre intellect, dit Olivier.

— Les artistes et leurs familles sont hors de cause, cela va sans dire, fit vivement le jeune homme. Alors, l'idée de cette dame?...

— Si vous y tenez tant que cela ! L'idée de cette dame est de faire épouser à sa fille le notaire de l'endroit.

— Ce monsieur est-il bien ?

— Comme tous les notaires, je suppose.

— Est-il riche ?

— Très riche.

— Ce n'est pas une idée, cela, c'est un calcul.

— Je suis de votre avis. Pourtant ce calcul semble bon, car toutes les mères de filles à marier l'ont fait. Elles se l'arrachent, paraît-il. Deux familles amies se sont brouillées à mort à son sujet, l'une reprochant à l'autre d'attirer l'oiseau dans son piège.

— On se l'arrache ! je voudrais bien être ce notaire, gémit le pauvre Othon rappelé au souvenir de certaines petites déceptions matrimoniales.

— Oh ! Monsieur, Dieu vous en garde !

— Pourquoi? Ce notaire est un homme heureux, bien tranquille, assis tout le jour dans un bureau frais en été, chaud en hiver, rarement dérangé, jouissant en paix de ses jolies rentes, fier de sa gloire de jeune homme à marier, content avec sa pipe, son chien, sa table bien servie...

— Pouah! exclama Antoinette, quelle horreur!

— Mon cher, vous dites des choses répugnantes, interrompit Olivier riant aux larmes. Regardez ma femme, elle en rougit pour vous, et le pauvre Valin est suffoqué d'indignation.

De fait, le doux visage de Béatrix s'était empourpré; par contre, le silencieux Bernard, très calme, tournait lentement sa cuiller dans sa tasse en souriant. A l'exclamation d'Olivier il releva la tête et regarda Toinon.

— Pourquoi ce cri de dégoût, mademoiselle? demanda-t-il.

Rarement, bien rarement, il s'adressait ainsi à la jeune fille, plus rarement encore il osait l'interroger sur ses propres actions. Elle fut étrangement troublée par cette question nette, articulée d'une voix lente et bien posée. Ses idées romanesques, ses préventions, ses préjugés se dressèrent devant elle dans leur puérilité et leur folie; elle eut honte d'avouer ses sottes chimères à cet artiste qui, pourtant, lui inspirait une confiance absolue, et, ne

pouvant soutenir son regard droit et grave, elle détourna la tête.

Mais il insista.

— Pourquoi ce dédain?

Et elle, domptée, frémissant en son âme de toutes ses folles idées vaincues, dut lui répondre *toute* la vérité :

— Je ne sais pas!...

« ... 10 juin. — Comme je suis encore mauvaise! Comme l'opinion des autres m'est encore sensible! L'idée que quelqu'un puisse me mépriser me cause une douleur intolérable. Je ne puis rien écrire, je suis trop malheureuse, les larmes m'aveuglent... Thérèse, quand serai-je comme vous au-dessus de ces misères! »

XXXI

Le premier jour de juin se leva si beau, qu'Olivier, sacrifiant quelques heures de travail au désir de sa femme, décida une excursion sur la Vivette, dans la « flotte des Palverini ».

Ils prirent Antoinette au passage, et tous trois se dirigèrent gaiement vers le Petit Château.

— Mademoiselle Antoinette, dit le peintre, vous êtes toute pâle, je suis sûre que vous mourez de peur.

— De peur... pourquoi?

— Parce que les arbres mystérieux qui abritent mon *Djinn* cachent aussi peut-être des spectres ou des cauchemars!...

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire, mais ce n'est pas de cette crainte que je mourrai, tranquillisez-vous. Même, faut-il vous l'avouer?... je désire presque rencontrer ce cauchemar pour voir comment il est fait.

— Je croyais qu'il était chauve, rouge, épais, couvert de breloques!

— Probablement, mais je n'en suis pas sûre, je m'en fais peut-être une idée injuste.

— Voilà mon Antoinette qui devient raisonnable, dit affectueusement Béatrix, en voulant compter avec son jugement plutôt qu'avec sa trop primesautière imagination.

— Vous devenez même si raisonnable, continua Olivier, que vous n'aimez plus les artistes.

— Comment cela?

— Vous dédaignez mon ami Valin, ou vous l'avez pris en grippe, vous ne le regardez pas, vous lui parlez à peine, comme si vous ne pouviez le supporter, n'est-ce pas, Béatrix?

La jeune femme eut un sourire étrange.

— Ce ne sont point tes affaires, mon ami, laisse Toinon en paix.

Pauvre Antoinette! pouvait-elle leur dire combien une première méprise avait rendu son âme peureuse et défiante. Elle craignait maintenant à l'extrême son imagination; et trouver Bernard si sympathique dans ses idées, son jugement, son regard, même dans le son de sa voix, lui causait une terreur folle.

La première fois que cette sympathie s'était révélée, oh! presque tout de suite, elle avait juré de n'être plus la dupe de ses chimères, et s'était promis de ne pas l'aimer. Elle oubliait son idée fixe, nettement exprimée, de n'épouser qu'un artiste : tout calcul, toute combinaison d'avenir disparaissait dans le trouble que lui causait la présence du jeune homme, et dont elle ne voulait pas convenir. Elle ne cherchait pas à comprendre l'ardente sympathie qu'elle devinait en Bernard, et qu'elle sentait à travers sa froideur; l'attraction invincible qu'exerçait sur elle ce sentiment si bien caché en lui que personne autre n'eût pu le soupçonner; et si parfois elle se recueillait un instant pour écouter battre son cœur, elle repoussait bien loin ces « délires d'imagination » et se traitait de pauvre folle.

Elle croyait conjurer tout péril et prévenir toute déception en étant avec lui d'une froideur extrême, lui parlant peu pour n'y pas penser ensuite et ne pas se faire « des idées ».

Fortifiée ainsi contre toute surprise, elle s'abandonnait sans remords au plaisir que lui donnait la présence du jeune artiste. Ce plaisir était bien troublé çà et là par un orage imprévu, comme la veille, où elle avait cru deviner en lui un blâme pour elle, mais bientôt elle haussait les épaules, disait : Qu'importe ! et voulait n'y plus penser.

Tout en devisant, ils arrivèrent à la porte du parc dont Olivier avait la clé ; ils entrèrent, et en quelques pas furent au cœur d'un fouillis de verdure où se nichaient des merles et des fauvettes, où s'épanouissaient des lilas, des églantines et des cytises, parmi les rais de lumière blonde qui, droits et fins, traversaient l'épaisseur des allées.

Ils s'engagèrent, charmés, sous la voûte odorante que formaient des rameaux enlacés d'acacias ; leurs pieds s'enfonçaient dans un tapis moelleux d'herbe verte ; du lierre et des liserons rampaient ou s'accrochaient aux troncs d'arbres ; devant eux, l'allée s'allongeait pour s'épanouir en un éblouissement : la rivière dont le remous semblait charrier mille soleils, parmi les roseaux et les nénuphars ; et par delà ses bords, l'immense prairie où

paissaient des bœufs, et que bordaient à l'horizon les grandes montagnes embuées de poudre d'or.

C'était vraiment un jour de fête. Une langueur délicieuse envahissait l'âme d'Antoinette, une paix immense et douce. Il lui sembla soudain que rien au monde ne pouvait être plus profondément compris par elle-même que cette nature, ce calme, cette ombre parfumée, et que tout ce qu'elle voudrait tenter pour s'en détourner serait une méprise, peut-être même une faute...

— Bonjour, mes amis, criait joyeusement Olivier.

Dans l'ogive lumineuse où s'enchâssait l'horizon, deux silhouettes ressortaient en sombre, Bernard et l'aimable Othon venaient à leur rencontre, le sourire de l'un s'épanouissant sur des dents très blanches, celui de l'autre semblant s'ouvrir sur quelque coin d'âme où dormait un secret.

— Nous venons de voir le *Djinn,* c'est un modèle de patience, criait à tue-tête le brave Othon.

— Hein? fit Olivier.

— Oui, il vous attend sans broncher, depuis un mois qu'il gît ici, abandonné, le pauvre! Il aurait pu se venger à sa façon; mais non, il est intact et superbe, ne prend pas l'eau et semble tout disposé à promener César et sa fortune. Voyez plutôt!

Après de vigoureux shake-hands, il entraînait

les arrivants vers l'anse verdoyante, où, sous les longues branches traînantes des saules, le joli bateau cachait sa coque blanche arrondie et les lettres dorées de son nom. Après bien des lenteurs. bien des paroles inutiles et joyeuses, on s'embarqua. Olivier et Othon tenaient les rames, M. Valin était au gouvernail, ces dames à l'avant. Dans le bruit soyeux de l'eau frôlée en cadence, la flotte des Palverini remonta le cours de la Vivette.

... Ce jour de printemps passa comme un rêve : les longues haltes dans les prés, la cueillette des nénuphars et des myosotis, le goûter sur l'herbe auprès d'un églantier en fleurs, tout semblait trop doux, trop joli pour être la réalité.

On prit à regret le chemin du retour, il était tard; dans les prairies, les cloches des troupeaux s'éloignaient..., à la joie de tout le jour succédait une adorable mélancolie; sur le *Djinn* on ne parlait pas.

Béatrix avait voulu prendre le gouvernail; Bernard s'était assis auprès d'Antoinette : il la dépassait de toute la tête.

Elle fit un mouvement, son bouquet de myosotis tomba; il se pencha pour le ramasser; sous l'ombre du chapeau tout ennuagé de mousseline leurs regards se rencontrèrent et, pour la première fois, ne se détournèrent pas...

C'était presque la nuit quand ils débarquèrent. Le parfum capiteux de l'allée s'exagérait dans l'ombre; des pétales tombés sur l'herbe y faisaient des taches blanches; on entendait dans les buissons des frôlements d'ailes et de feuilles froissées.

— De la Mare, donnez-moi un coup de main! disait la voix d'Olivier sous les saules.

Le bon garçon s'empressa, Béatrix resta avec eux.

Bernard et Antoinette, qui n'avaient rien entendu, continuèrent à marcher, lentement, vers le fouillis de verdure où nichaient des merles et des fauvettes, où s'épanouissaient des lilas, des églantines et des cytises dans la lueur vague et molle d'un radieux crépuscule.

— Ce parc est ravissant, murmura la jeune fille.

— Vraiment, le pensez-vous?

— C'est un délice, et vous devez être bien heureux d'y vivre.

— Heureux!... Mademoiselle, si nous vivons, les yeux fixés en haut; si nous attendons tout de Celui qui peut tout; si nous voulons ce qu'Il veut, et (sa voix trembla légèrement) si nous gardons au cœur une espérance, nous pouvons toujours être heureux, ici ou là, qu'importe? pour celui qui aime et qui croit, le bonheur est partout.

Malgré cette affirmation, un peu de tristesse

fléchissait dans les mots nettement dits. Antoinette eut le cœur serré... et sans rien trouver à répondre, elle continua à marcher lentement auprès de lui, ne voyant, ne sentant, ne comprenant plus rien.

« 11 juin. — Les myosotis ont, ce printemps, un azur merveilleux. J'en ai rapporté de ma promenade, un gros bouquet que j'ai mis là, sur ma table, tout près de moi; j'aime ces jolies fleurs...

« M. Valin a de bien beaux yeux...

« Il m'a confié ce soir qu'il est heureux. Chez certaines âmes très nobles, le bonheur est parfois une vertu, la plus difficile de toutes, que l'on acquiert à force d'énergie et de soumission au Maître suprême. J'ai cru deviner cette résignation victorieuse dans les mots qu'il m'a dits... Aurait-il un chagrin, refoulé par sa volonté? Peut-être une peine d'amour!

« Quelle est cette espérance qui, partout, lui donne le bonheur?

« Je suis triste ce soir. »

XXXII

— Béatrix, M. Valin est-il marié?

La jeune marquise sursaute à cette question.

— Quelle idée? non? mais quelle idée, Antoinette?

— Serait-ce donc si extraordinaire?

— Certes non! Il pourrait être marié, mais vous savez bien qu'il ne l'est pas.

Antoinette rougit.

Elle avait eu tant de peine à faire franchir au nom de Bernard le rempart de ses lèvres! Depuis deux jours, vingt fois par heure elle ouvrait la bouche pour faire la même question, et toujours le courage lui avait manqué. Aujourd'hui, fermant les yeux, et parlant très vite, elle avait formulé sa pensée obsédante... La surprise de Béatrix augmentait son malaise.

— Comment saurais-je ces choses, chère amie? M. Valin ne me fait pas ses confidences.

— Ah çà, Toinon, est-ce donc un secret que d'avoir une femme, et faut-il tant de mystère pour en parler?

— Un secret? non certes, mais on n'est pas obligé de tout dire aux étrangers...

Elle pensait en même temps à certain artiste de sa connaissance que, pendant une semaine, elle avait vu chaque jour sans se douter qu'il fût marié. Aussitôt elle eut conscience d'avoir dit à Béatrix une énormité.

A la rigueur, on peut vivre près d'un étranger

quelques heures par jour, toute une semaine, sans rien apprendre de sa vie; mais un mois!... C'est invraisemblable. Et puis, là-bas, dans la forêt, ils étaient seuls, inconnus l'un à l'autre, sans aucune raison pour rien dire d'eux-mêmes ou de leur famille, tandis qu'ici, au Cottage, les Palverini, étant amis de Bernard, l'auraient été inévitablement de sa femme et en auraient souvent parlé.

Pauvre Toinon! l'absurdité de sa question lui faisait monter le rouge au visage. Que devait penser Béatrix? Mais Béatrix ne semblait pas le moins du monde étonnée.

— Vous avez raison, disait-elle, on n'est pas obligé de tout dire...

Elle se tut. Et Antoinette désirait tant savoir autre chose! Elle avait eu tant de peine à mettre la conversation sur ce sujet troublant!

D'une voix mal assurée, et les lèvres tremblantes, elle continua :

— C'est du reste ce qu'il fait.

— Vraiment! (La jeune femme sourit.) Que voudriez-vous donc savoir de lui?

— Ah! rien! cela m'est égal, vous comprenez... mais... c'est un monsieur très maître de lui-même, qui ne montre de ses impressions que ce qu'il en veut bien montrer, et sait admirablement garder pour lui tout le reste.

Pourquoi, mais pourquoi était-elle si troublée? Que lui faisait tout cela?

Béatrix continuait à sourire.

— Ma chérie, vous êtes étonnante, dit-elle. Je ne vois rien en lui de si compliqué. Que savons-nous de ses impressions? et qu'en devinez-vous d'inexprimé?

— Je ne puis guère le dire, car je vous le répète, cela m'est indifférent....

— Dites toujours.

— Par exemple, je crois qu'il peut parfaitement être joyeux avec un chagrin dans l'âme.

— Oh! oh! vous pouvez avoir raison.

— N'est-ce pas? Ne lui trouvez-vous pas parfois l'air d'un résigné?

Comme Béatrix ne répondait pas, Antoinette continua, le cœur palpitant à lui faire mal.

— Il a peut-être des chagrins d'amour...

— Peut-être.

La marquise articula ce mot lentement, presque solennellement.

— Peut-être... dit-elle une seconde fois. Je crois que vous avez bien jugé. Vous êtes perspicace, Toinon.

Elle appuyait sur chaque mot, comme pour y mettre une intention voulue. Intéressée sans doute par les arabesques de sa tapisserie, elle ne vit pas

la pâleur d'Antoinette que les paroles de son amie avaient bouleversée.

Après quelques réflexions banales sur le temps, sous un prétexte futile la jeune fille se retira.

Le soir, elle n'écrivit rien sur son block-notes, car, incapable de penser, elle ne voyait plus dans le chaos de son esprit. Était-ce la joie ou la douleur qui l'engourdissait ainsi?... Par moments, elle ressentait une douceur extrême, quelque chose d'imprévu, de nouveau et d'immense qui la transportait en plein rêve enchanté... puis une souffrance aiguë, inexplicable, cassait les ailes de ce rêve, et son cœur, à chaque battement, se tordait d'angoisse. Peu à peu, l'apaisement se fit, et dans la lueur confuse de son esprit encore troublé elle vit pourquoi elle souffrait ainsi

« Il a une peine, je m'en doutais bien, une peine d'amour!... Qui donc pourrait être indifférent à cela? »

A genoux devant le crucifix, elle pria pour *lui*, de toute son âme.

— « Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de lui, faites qu'il soit heureux; il est si digne de tout le bonheur qu'il peut rêver! »

Insensiblement détournée de sa prière, elle laissa ses pensées s'en aller au loin parmi l'enchantement de ce rêve de bonheur.

Que voulait-il pour être heureux? Un foyer paisible, quelques bons amis éprouvés et fidèles, une noble cause à protéger ou à défendre... et surtout épouser celle qu'il aimait, celle par laquelle il souffrait aujourd'hui sans se plaindre. Un éblouissement passa devant les yeux d'Antoinette, la même angoisse affolante lui tordit le cœur :

« Il aime ! et celle qu'il aime est assez insensée pour le faire souffrir !... »

Elle voyait alors avec une lucidité singulière et dans ses plus intimes replis l'âme de l'étranger, sa noblesse, sa bonté, son exquise modestie, et elle s'indignait contre l'ingrate incapable d'apprécier un tel trésor.

« Mais qu'ai-je donc, se dit-elle enfin, et que peut me faire toute cette histoire? »

Son trouble, un moment apaisé, l'envahit de plus belle ; une fois encore elle s'adressa à Celui qui sait tout. Sa tête enfouie dans ses mains, elle eut avec lui un entretien suprême.

Quand elle se releva, ses paupières étaient rougies de larmes, mais une paix profonde souriait dans ses yeux.

— Mon Dieu, murmurait-elle, vous savez que je ne le voulais pas, je le craignais, j'ai tout fait pour que ce ne soit pas ainsi... Mon Dieu, vous savez que je ne suis pas coupable ! Si je me trompe cette

fois encore, éclairez votre pauvre petite Toinon qui vous aime, guidez-la, montrez-lui sa route. »

Puis, le front illuminé de cette douceur extrême qui d'abord l'engourdissait de joie, cette douceur nouvelle, imprévue et immense, elle conclut, les yeux fixés au crucifix :

— Mais je ne me trompe pas, vous le savez bien, mon Dieu !

XXXIII

MM. Vaudrecourt et de la Mare quittèrent Montreil dans la première quinzaine de juin. On regretta le bon garçon joyeux et insouciant et son inépuisable complaisance; on regretta sa basse encombrante qui tenait dans l'étroit salon une place exagérée; on regretta son cor de chasse, sa flûte et son triangle, et pourtant quand tout cela fut parti, les « survivants », comme disait Olivier, éprouvèrent un sentiment inavoué de bien-être intime, la satisfaction de se trouver enfin *entre soi*.

On fit moins de musique, le bon Othon n'étant plus là pour toutes les corvées. Et puis, ces dames étaient fort occupées par l'approche de la première

communion. Antoinette apportait à l'œuvre de catéchisation un dévouement admirable, ayant pour chaque enfant des attentions particulières et touchantes, si bien que tous ces petits l'adoraient. Quand elle en rencontrait un dans la rue, il accourait vers elle pour lui dire bonjour et lui confier qu'il n'avait pas désobéi à maman ni mal répondu à grand'mère. Elle récompensait le bambin d'un sourire ou d'une caresse et se hâtait pour remplir toute sa tâche; elle avait tant de choses à faire! Des robes blanches à coudre, une leçon à expliquer, une autre à préparer pour le lendemain, et puis ses petites protégées à garder!

C'étaient deux enfants très pauvres dont les petites âmes négligées ne demandaient qu'à s'épanouir au doux soleil de la tendresse et de la foi. Elles trouvaient au Cottage, et surtout près d'Antoinette, que son amie voulait au premier rang dans l'œuvre de bonté, cette lumière et cette chaleur, et leurs bons petits cœurs reconnaissants la payaient de sa sollicitude avec usure par l'éclosion de charmantes vertus. Antoinette s'en émerveillait et en parlait sans cesse, redisait de jolies phrases de Suzanne ou la sagesse d'Eugénie, si bien qu'au Cottage les deux enfants étaient à l'ordre du jour, et qu'on ne s'abordait plus qu'en demandant des nouvelles de « ces petites ».

Olivier avait manifesté le désir de les voir, même il sollicitait de temps à autre l'honneur d'être admis au catéchisme, et faisait la joie de tous les bambins d'abord par ses poches gonflées qu'on devinait pleines de bonnes choses, et puis par la manière ingénieuse dont il interrogeait les petits élèves et expliquait la leçon.

— Quelle couleur préfères-tu? demanda-t-il un jour à une fillette souriante et mutine.

— Le bleu, monsieur le marquis.

— Bleu clair ou foncé?

— Clair, monsieur le marquis, très clair.

— Bon, alors tu es contente quand on te donne des rubans et d'autres objets de cette nuance.

— Oui, monsieur.

— Et si toi-même tu as quelque chose à donner, il te semble que ton présent sera plus agréable s'il est bleu clair, garni ou enveloppé de bleu clair, j'en suis sûr.

— C'est vrai, monsieur le marquis.

— Tu veux faire plaisir au bon Jésus, n'est-ce pas?

— Oh! oui, bien sûr! répondit la petite avec ferveur.

— Alors, donne-lui des rubans bleu pâle.

Les enfants se regardèrent étonnés.

Olivier sourit.

— Es-tu douce? interrogea-t-il à brûle-pourpoint.

Lucie confuse baissa la tête, mais encouragée par la voix bienveillante de l'artiste, elle osa le regarder en face.

— Non, monsieur le marquis, dit-elle.

— Je m'en doutais. Eh! bien, il faut le devenir si tu veux avoir l'âme bleu pâle, et pour donner des rubans de cette nuance au bon Jésus, il faut faire d'ici demain autant d'actes de douceur que tu voudras offrir de rubans. Vous riez, continua-t-il en s'adressant à tous les catéchumènes, et pourtant, je dis vrai, chaque vertu a sa couleur. La pureté est blanche, l'amabilité est rose, la douceur est bleu pâle, la franchise bleu ardent, la modestie mauve, le dévouement orangé, la bonté dorée ou plutôt d'or fin et brillant... etc. Or, Jésus aime beaucoup les rubans, je vous propose de lui en offrir pour demain une corbeille pleine; chacun les donnera de sa couleur préférée; vous m'en apporterez la liste au catéchisme.

— On voit bien que M. le marquis est peintre, déclara l'audacieux Victor, qui avait réponse à tout.

Les enfants s'en allèrent, très amusés par cette façon nouvelle de pratiquer la vertu. Tout le soir ils virent rose, bleu ou doré, et le lendemain cha-

cun apporta sa liste sincère de petits actes de vertu.

Béatrix et Antoinette racontaient en riant les « inventions » d'Olivier à Bernard Valin. Celui-ci écoutait tout avec plaisir, demandait ce que faisaient les enfants, semblait s'intéresser énormément à l'œuvre dévouée des deux jeunes femmes, mais ne demandait jamais à voir les protégées d'Antoinette, et loin de réclamer comme son ami la faveur de venir au catéchisme, paraissait fuir avec soin toutes les occasions de la rencontrer.

— Ce n'est pas gentil, pensait la jeune fille.

Et elle voyait là une preuve d'indifférence profonde pour elle, de la part de l'artiste. Cette preuve était sa grande force contre la douceur de certains regards attendris qu'elle croyait surprendre lorsqu'il la voyait, le soir, entourée du nuage de mousseline blanche où elle taillait les robes vaporeuses que mettraient les *petites* le jour de la première communion... ou quand il écoutait vibrer son âme aux mots de devoir et de charité qu'elle prononçait parfois, timidement, tout effarouchée de le sentir là. Ces regards attendris se faisaient plus longs et plus fréquents depuis qu'elle-même avait dans ses yeux, dans son sourire, dans ses moindres gestes quelque chose de recueilli et de rayonnant qui l'idéalisait et la transformait au point de la rendre méconnaissable.

— Comme Antoinette embellit! disait Olivier. Elle est tout simplement exquise.

Et, avec Béatrix, il souriait, du sourire mystérieux qui maintenant leur venait aux lèvres au seul nom de leur amie.

Embellissait-elle vraiment? En tout cas, elle ne s'en souciait guère, et redoublait de tendresse pour Eugénie et Suzanne, afin de remplacer celle qu'*on* ne voulait pas leur donner; et qui leur était bien due, pensait-elle un peu dépitée.

Le matin, elle les faisait venir chez tante Virginie pour leur apprendre à coudre; souvent elle les emmenait avec elle chercher du muguet dans le bois; l'après-midi, elle les retrouvait au Cottage à l'heure du catéchisme.

Un jour, elle les vit arriver toutes joyeuses tenant chacune un gros paquet à la main.

— Mademoiselle Antoinette, voyez comme on nous gâte, s'écrièrent-elles, ce sont de jolies étoffes pour nous faire de belles robes pour le lendemain de la première communion.

Et elles montraient en riant deux pièces de lainage l'un bleu, l'autre grenat, à petites fleurettes blanches.

— C'est magnifique! Qui vous a donné cela?

— M. Marelle.

— M. Marelle? quel M. Marelle?

— Le notaire... Il est bien bon.

Antoinette fronça le sourcil :

— Vous le connaissez?

— Oh! oui, mademoiselle, il vient souvent chez nous et nous apporte toujours quelque chose : de la viande, des fruits, des habits pour papa. Hier il a donné cela que nous désirions tant, en nous demandant de prier pour lui et pour quelqu'un.

— Il ne vous a pas dit qui? interrogea Antoinette, rougissant de sa curiosité.

— Non, il ne l'a pas dit.

— Oh! c'est mystérieux, pensa Antoinette. Aurait-il lui aussi un amour au cœur?... Un notaire amoureux! c'est gentil. Après tout, il n'a pas eu l'intention de me faire du mal, ce garçon; s'il aime quelqu'un, je souhaite qu'il l'épouse! Quand il sera marié, tante Virginie sera plus calme, elle se résignera sans doute à la rareté de ses visites, car il n'y a pas à dire, il ne vient plus la voir et elle ne s'en console pas!... Oui, mes chéries, dit-elle aux petites filles, nous allons vous tailler vos robes tout de suite, je vous promets qu'elles seront prêtes, soyez tranquilles.

Le soir même, au Cottage, Antoinette se mettait à l'œuvre.

— Regardez comme « mes petites » seront gentilles, dit-elle en déployant les rouleaux d'étoffe.

C'est un cadeau qu'on leur a fait, vous ne devineriez jamais qui.

— Aussi nous ne chercherons pas, dit Olivier. Le nom?

— M. Marelle, vous savez, votre propriétaire, ajouta-t-elle en regardant Bernard.

— Ah!

Faisant un violent effort sur elle-même, pour accomplir œuvre de justice, et peut-être aussi... peut-être... pour se réhabiliter dans une opinion précieuse, elle continua :

— C'est très gentil à lui, n'est-ce pas? Du reste, il est très bon, ce « notaire », paraît-il.

Dans ces mots « ce notaire » quelque chose passait qu'elle n'aurait pas voulu y mettre.

— Suzanne et Eugénie l'aiment beaucoup, il fait du bien à leur famille; son tact et sa générosité...

Olivier l'interrompit en riant.

— Mademoiselle, c'est une apologie complète; je commence à croire que l'air de Montreil vous gagne : vous nous avez dit un jour que, ici, on s'arrache ce monsieur... C'est fait, vous êtes sur les rangs.

— Moi? Jamais de la vie!

Toutes les idées enfuies revenaient dans cette exclamation, puis, honteuse de sa vivacité, elle reprit :

— D'abord, je ne suis pas une jeune fille à marier, moi, je ne me marierai jamais.

— On ne doit pas dire : « Fontaine... », murmura Béatrix en souriant.

— Est-il très indiscret de vous demander pourquoi? interrogea Palverini.

— Oui, très indiscret, répondit Antoinette, s'efforçant vainement de donner à sa voix un ton de plaisanterie.

Bernard s'était levé et, près de la fenêtre, regardait avec attention la marche affolée d'une coccinelle égarée sur le rebord intérieur de la croisée. Le pauvre insecte lui faisant peine à voir, il prit dans sa poche un morceau de papier, y fit monter la bestiole et, avec mille précautions, laissa glisser le tout en dehors sur les rosiers odorants qui tapissaient le mur au-dessous de la fenêtre.

Dans la chambre bien éclairée on ne pouvait voir son visage, mais Antoinette remarqua cette pitié pour un très petit et, le cœur serré d'émotion, pensa :

— Comme il est bon !

XXXIV

— C'est vous, Toinon? Bonjour, bonjour.

Mlle d'Aipeuille qui, au même moment, ouvrait la grille du Cottage, s'arrêta et levant la tête vit au balcon son amie, charmante dans un long peignoir blanc.

— Comme vous êtes matinale, disait Béatrix, ou plutôt comme je suis paresseuse ! Voyez, je ne suis pas encore prête à descendre.

— Excusez-moi de venir à cette heure inconvenante, mais je voulais vous consulter au sujet du cadeau à M. le curé : il paraît qu'il faut donner une réponse ce matin, à cause des initiales à graver sur le manche des couteaux. Robinat demande six jours pour les terminer.

— Vous me raconterez tout cela dans un quart d'heure, ma mignonne, rien qu'un petit quart d'heure. Pouvez-vous attendre un peu?

— Oui, par extraordinaire j'ai le temps. Ne vous pressez pas. Savez-vous, Béatrix, continua-t-elle en souriant, savez-vous que vous et votre balcon formez un tableau délicieux par cette matinée de

juin lumineuse et jolie. Tenez, comme cela, ne bougez pas : avec votre robe blanche, vos cheveux qui scintillent (c'est la première fois que je vois scintiller des cheveux aussi noirs, et c'est charmant), votre main sur la rampe de bois, et ces guirlandes qui montent, descendent, moutonnent, sans que l'on sache comment ni pourquoi, on dirait Juliette, dona Sol, ou Roxane...

— Ces héroïnes ne se ressemblent pourtant pas ! C'est miracle que de leur ressembler à toutes trois en même temps.

— C'est ainsi, cependant... Je vous assure que ce balcon serait le décor à souhait pour faire jouer Cyrano. Quand je vous regarde ainsi, toute la scène me revient à la mémoire.

Et, accentuant les mots tendres, elle récita :

« Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi ! commences-tu
A comprendre, à présent ? Voyons te rends-tu compte ?
Sens-tu mon âme un peu dans cette ombre qui monte ?
Oh ! mais vraiment ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux...
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
C'est trop !... »

— Bravo Toinon, vous avez du talent... on dirait que vous pensez ce que vous récitez.

— Ces vers sont très touchants et je les aime beaucoup. J'ai toujours eu pour le pauvre Cyrano une immense compassion. Ne trouvez-vous pas

que Roxane était une sotte de ne point discerner le véritable amour de l'autre, et de s'attacher autant aux vulgaires et fragiles avantages de la beauté?

— Sommes-nous bien sûres qu'à la place de Roxane nous n'eussions point agi comme elle? dit lentement la marquise.

— Oh! Béatrix.

— Il faudrait vivre les événements pour pouvoir les juger. Que celui de nous qui ne s'est jamais trompé lui jette la première pierre.

— Chère amie, votre indulgence est sans limite, mais je ne suis pas de votre avis. Ainsi moi je saurais bien apprécier le bonheur d'un tel amour, et je ne passerais pas à côté sans le voir.

— Roxane l'a vu, reprit Béatrix de la même voix lente, mais trop tard. Heureux ceux que la grâce éclaire à temps et qui ne rejettent pas sa lumière. Souvenez-vous de ces paroles, mon amie. Mais nous nous faisons attendre mutuellement, ajouta-t-elle en reprenant son ton enjoué. Pardonnez-moi comme je vous pardonne. Entrez prendre un livre dans le salon ou, si vous préférez, promenez-vous dans le jardin : vous verrez si notre rose France est épanouie.

Béatrix rentra dans sa chambre et Antoinette courut au massif de rosiers.

Je ne ferai point ici la description de cette matinée de juin, sur ce sujet tout a été dit cent fois. Du reste, Antoinette ne cherchait pas à détailler le charme qui, par la voix des oiseaux, le coloris des fleurs ou le parfum de l'air léger s'infiltrait jusqu'au plus intime de son cœur; elle voyait tout cela, l'aimait et s'en grisait sans se demander pourquoi.

Sous la fenêtre du salon, les roses déployaient leur magie; bengales, bouquets de mariée, gloires, baronnes, tout un armorial, toute la gamme des jaunes, des roses, des blancs, embaumaient. L'ancien locataire du Cottage, passionné pour les roses, avait fait de ce coin de jardin un conte des Mille et une Nuits. Antoinette et Béatrix l'aimaient et venaient chaque jour surveiller l'éclosion des jeunes fleurs. Une France donnait les plus belles promesses, on la réservait comme bien d'autres à la décoration de l'église pour la première communion et le progrès des gros boutons gonflés intéressait fort Antoinette à chacune de ses visites au parterre. Elle eut un cri de joie en y arrivant ce matin-là. La rose était superbe, exubérante de vie et de fraîcheur, comme une jeune reine au milieu de ses sujets inclinés à ses pieds.

— Elle durera bien quatre jours, jusqu'à dimanche, pensa Toinon, et puis sa sœur cadette

grandira d'ici là. Notre église sera bien jolie avec toutes ces roses!

Son regard enchanté parcourait la mousse soyeuse et nacrée des pétales odorants... Sous la fenêtre, contre le mur, une chose vulgaire et laide retint ce regard que les corolles merveilleuses avaient laissé passer : c'était un vulgaire morceau de papier grisaille suspendu aux épines d'une branche... et ce simple chiffon mit un sourire aux yeux pensifs de Toinon. Elle revoyait une petite bête à bon Dieu courant affolée, une main nerveuse et brune suspendue au-dessus d'elle, et tous les détails du sauvetage, l'incompréhension de l'insecte, la ruse de Bernard qui, retirant cette main effrayante, n'avait laissé que l'instrument de salut... et cette douceur du geste pour mettre dehors, parmi les herbes et les fleurs, la coccinelle sans lui faire de mal.

Toute cette scène de la veille vivait encore en sa pensée... Mue par un sentiment irraisonné, Antoinette marcha entre les rosiers jusqu'au chiffon grisaille dont le tremblement l'attirait.

— La coccinelle n'y est plus, murmura-t-elle.

Elle rit aussitôt de sa sottise et de son trouble étrange qui lui soufflait de telles idées, mais tout de suite le rire s'arrêta, tandis que ses yeux dilatés regardaient frissonner la branche souple où le mor-

ceau de papier honteux, semblait-il, se cachait à demi. C'était une enveloppe de lettre un peu déchirée, mais dont l'adresse demeurait intacte : « Monsieur Roger Marelle, notaire à Montreil. »

Un problème se posait dans l'esprit d'Antoinette. Comment cette enveloppe avait-elle été en la possession de Bernard? Le maître du Petit Château et son locataire sont-ils devenus si bons amis que les lettres de l'un soient dans la poche de l'autre. Mais non, une chose était plus probable, Bernard avait trouvé cette enveloppe vide chez lui, dans le parc, et l'avait ramassée pour y mettre une fleur, un trèfle à quatre feuilles, une pierre intéressante, ou peut-être pour aider quelque insecte à sortir d'un mauvais pas. Malgré cette réponse satisfaisante, le point d'interrogation demeurait encore debout, et ce fut d'un air absent qu'elle accueillit Béatrix qui venait à elle les mains tendues, dans l'irradiation enchanteresse de ce merveilleux jour d'été.

L'examen de catéchisme eut lieu le lendemain matin dans l'église de Montreil.

Dès dix heures moins un quart Antoinette était arrivée ; Béatrix et Olivier vinrent ensuite, tous trois voulant donner à leurs petits protégés cette marque d'intérêt, et peut-être aussi, désirant voir si leurs leçons avaient réellement été profitables.

Les enfants arrivaient deux ou trois ensemble.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, Antoinette tournait la tête, et ensuite, confuse de cette faiblesse, un peu dépitée aussi, reprenait son rosaire et disait avec ferveur les Ave Maria. C'est que, la veille, M. Valin avait promis de venir...

Il avait posé tant de questions sur l'organisation de cet examen, sur le nombre et la qualité des examinateurs, sur les chances de succès de chaque aspirant, qu'Olivier impatienté finit par lui dire :

— Mon cher, si cela vous intéresse autant, il est bien plus simple d'aller vous-même voir comment cela se passe ; c'est à dix heures, entrée libre.

— Non, vraiment, je ne puis.

— Si, si, vous pouvez, reprit Béatrix ; je vous assure que vous pouvez.

Antoinette se rappelait la manière dont elle avait accentué ces deux derniers mots.

— Ne serai-je pas indiscret?

— Pas le moins du moins du monde. Avouez que vous en mourez d'envie.

— Cela m'intéresserait certainement beaucoup.

Et c'est pourquoi, ce jour-là, Antoinette avait tant de peine à ne point se distraire de sa prière. Elle s'inquiétait un peu de trouver si délicieuse la perspective de le voir là, occupé des mêmes choses qu'elle, amené enfin à ce catéchisme où, il lui fallait bien se l'avouer maintenant, elle avait si

ardemment désiré qu'il vînt! Elle s'en inquiétait, et serrant avec plus de force les grains de nacre, prononçait avec ferveur :

« Ora pro nobis, peccatoribus... »

Dix heures moins deux. Cette fois, c'est lui. Elle n'a pas tourné la tête, mais elle l'entend, le devine, le sent là, tout près. Oui, c'est bien lui! Distraite encore, elle lève les yeux et le regarde venir, sérieux et grave, par la nef gauche de l'église. Pour arriver jusqu'aux places des Palverini, il doit passer devant le groupe des enfants... La jeune fille surprise voit alors tous ces petits lui sourire, le saluer gentiment, comme une vieille connaissance.

— C'est drôle! pense Antoinette!... Il les a donc déjà vus?

Tout occupée de cet incident, elle suivit mal les phases de l'examen, le brio de la petite Félicie, l'embarras du gros Victor, les transes de Béatrix à ce moment redouté; mais elle recouvra pour quelques minutes sa présence d'esprit pendant l'épreuve de Suzanne et d'Eugénie, qui du reste s'en tirèrent fort bien, à la plus grande gloire de leur protectrice.

— Mes félicitations, mademoiselle, dit Bernard à la sortie de l'église.

Elle le regarda bien en face, sans répondre,

mais très vite détourna les yeux, troublée jusqu'à l'âme par ce qu'elle devinait en lui d'émotion attendrie, et la question qu'elle voulait faire trembla un moment sur ses lèvres et demeura inexprimée... Après quelques remarques sur l'examen de catéchisme, la promesse d'aller au Cottage dans la soirée, le jeune homme s'éloigna. Tandis que Béatrix restait encore sur le perron de l'église, attendant ses petites élèves, Antoinette regardait la silhouette, la marche souple de l'artiste et s'accusait de le trouver tant à son goût. Au milieu de la place, il croisa un groupe de dames et salua. Vivement intéressée, elle découvrit sous un large chapeau bleu le visage réjoui de la femme du docteur. Auprès d'elle marchaient, l'une guindée, l'autre bonne fille, les demoiselles Vadier.

— Laquelle salue-t-il? Puisqu'il les connaît, pourquoi n'en parle-t-il jamais?

Sans se douter de l'émoi qu'il laissait derrière lui, Bernard se hâtait.

Quelques pas plus loin, il rencontra un brave homme en bourgeron, ses outils sur l'épaule. L'ouvrier l'aborda et parla avec animation... Ce fut très court, Bernard dit quelques mots et continua son chemin.

Il allait prendre la rue Saint-Jean quand un gros monsieur essoufflé qui venait lui frappa familière-

ment sur l'épaule. Le jeune homme se retourna, sourit et prit la main qu'on lui tendait... Antoinette avait reconnu Mᵉ Benoît, notaire.

— Pour le coup, c'est trop fort! pensa-t-elle.

— Ma mignonne, à quoi songez-vous? Voici deux fois que je vous propose de rentrer.

Béatrix, prenant affectueusement le bras de son amie, cherchait à l'entraîner.

Antoinette avait une lueur étrange dans les yeux.

— Pardonnez-moi, je suis si distraite... Béatrix, dit-elle après un silence, M. Valin connaît-il beaucoup de monde à Montreil?

— Pourquoi cette question?... Il connaît, nous... et peut-être d'autres encore; quand on est dans une petite ville depuis quelque temps...

— Savez-vous s'il connaît Mme Morin?

— Quelle idée!

— Et les demoiselles Vadier? et M. Benoît?

— Pourquoi? mais pourquoi?

— Vous en a-t-il jamais parlé?

— Toinon, vous m'inquiétez.

Toinon ne poussa pas plus loin son interrogatoire; elle ne fit pas remarquer à Béatrix qu'aucune de ses questions n'avait reçu de réponse valable, mais elle vit fort bien l'embarras de son amie et la rougeur qui rendait plus charmant encore son doux et beau visage.

Le soir, elle sembla nerveuse, contre son habitude, avec dans ses paroles une ironie qu'on ne lui connaissait pas. Elle demanda à Bernard mille renseignements sur les dernières expositions d'art, les procédés modernes de peinture, et les artistes les plus connus des deux salons; elle s'impatienta parce qu'Olivier prenait la parole quand on ne l'en priait pas et s'empressait de répondre aux lieu et place de son ami; elle insista pour que le jeune homme montrât quelques-unes de ses œuvres artistiques et, voyant quelque chose de grave et d'attristé dans de beaux yeux dont plusieurs fois elle avait rêvé, se leva, se plaignit d'une migraine et demanda qu'on voulût bien la faire reconduire chez elle.

« 30 juin. — Ne m'abandonnez pas, mon Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! »

XXXV

Des envolées de mousseline blanche, des lueurs mystiques de cierges, des parfums de fleurs et d'encens, les grandes portes s'ouvrent, la cérémonie est terminée. Sur les marches de l'église,

des yeux d'anges extasiés sous leurs voiles, et gardant la pensée de la miraculeuse union.

Il est quatre heures, tout est fini, le soleil est plus doux, une joie flotte dans l'air, et presque tous, à petits pas, prennent le chemin du Cottage.

Antoinette et Béatrix se sont hâtées pour arriver les premières, pour accueillir à leur venue ceux que l'on fête aujourd'hui; amis et parents sont invités aussi : ne faut-il pas que tout le monde soit heureux? La salle à manger, la vérandah, le salon ont leurs portes grandes ouvertes; sous le balcon, parmi les branches folles des rosiers grimpants, un lunch est préparé, la maison entière a pris un air de fête. Bon gré mal gré, tout doit sourire.

Antoinette fait comme les autres, et son sourire garde quelque chose de vague et d'incertain tandis qu'arrivent, joyeuses et recueillies, ses chères petites protégées. Elle les embrasse longuement, mais elle doit être à tous, et remet à plus tard les confidences que l'on voudrait lui faire.

— Toinon, voulez-vous m'aider à offrir les gâteaux?

Les deux jeunes femmes s'empressent, les visiteurs sont nombreux.

— Ah! monsieur Valin! vous êtes venu, c'est gentil.

Et Antoinette, pourtant tout occupée d'autre

chose, l'entend distinctement répondre à Béatrix.

— Oui, madame... à la grâce de Dieu!

Depuis le soir de l'examen, elle ne l'a pas revu : ces derniers jours ont été si surmenés! Et puis, elle se sent trop profondément troublée pour pouvoir rester de sang-froid un seul moment en face de lui!... Il est là, dans ce cadre de fête, elle sent *son* regard posé sur elle... elle voudrait le regarder aussi et ne peut pas!

Le lunch est terminé, les petits frères et les petites sœurs, tout bébés, finissent les derniers gâteaux. Olivier propose aux garçons de chanter un cantique qu'il leur a enseigné. Antoinette, dans un coin d'ombre, sous les volubilis de la vérandah, ose enfin lever les yeux. Elle voit autour d'elle les visages heureux des enfants, et ceux attendris des parents, elle voit le profil régulier de Béatrix, la main d'Olivier qui, soulevée en cadence, bat la mesure, et c'est tout : « Il n'y a plus personne! il n'est plus là! »

Un peu soulagée, tout assombrie aussi, elle s'aperçoit enfin du geste suppliant de la petite Eugénie qui la cherche et voudrait lui parler.

— Oh! mademoiselle, j'aimerais tant vous dire comme je suis heureuse!

— Chère mignonne! viens avec moi dans le jardin, nous serons mieux pour causer.

Toutes deux, elles sortent, si doucement que personne ne le sait. Elles vont dans le parterre de roses et de géraniums, et penchée sur cette joie, la jeune fille écoute la confidence d'une jolie âme toute pleine de la divinité.

De peur d'effaroucher le bonheur qui rôde par ici, elles marchent si légèrement qu'un oiseau perché au bout d'une branche ne les entend pas. Elles arrivent ainsi à l'allée de platanes où tant de fois, par de lumineux soirs de printemps, elle avait entrevu la douceur enchantée d'un rêve...

Toute pâle, Antoinette serre plus fort la main de l'enfant... Il est là... à la place même qui était devenue *la sienne*. Mais avant qu'elle pût lui parler ou s'enfuir, Eugénie s'était élancée, joyeuse, vers lui.

— M. Marelle ! disait-elle de sa voix chantante, M. Marelle, je vous ai vu tout à l'heure, et je n'ai pas pu vous dire merci pour le beau cierge... Nos robes sont faites, et très jolies, nous les mettrons demain.

Elle tendait son front à son cher bienfaiteur, pour qu'il y mît un baiser. Mais lui, tout occupé d'autre chose, n'écoutait pas, ne voyait rien qu'Antoinette appuyée au platane, et si pâle, avec ses yeux fermés, qu'il eut un moment l'horrible crainte de la voir mourir là devant lui.

L'enfant insistait.

— Ma petite Eugénie, va rejoindre ta sœur, il est déjà tard, on pourrait te chercher.

Sans rien dire, avec cette science du cœur et cette divination qu'ont les âmes très pures, l'enfant s'éloigna. Alors, il vint tout près du visage tant aimé, et d'une voix très basse, il parla.

— Vous savez tout, maintenant, je n'ai plus à vous dire ce secret si lourd que c'était un martyre pour moi de le supporter. Oh! comme vous devez me mépriser de vous avoir ainsi trompée! Mais pourquoi êtes-vous venue au travers de ma vie, pourquoi vous ai-je tant adorée?... Ils disaient que vous détestiez mon nom sans me connaître, et qu'en cachant ce pauvre nom que je rêvais de vous offrir, j'arriverais peut-être un jour à me faire aimer de vous... Et moi, trop désireux de voir se réaliser le rêve impossible... j'ai dit oui, et j'ai fait tout ce qu'ils ont voulu. J'ai bientôt compris toute ma folie en vous voyant si bonne, si angélique, si digne d'un meilleur que moi... Un jour, j'ai cru voir dans vos yeux ce que je voulais y lire... la joie fait mal... mais un mal enivrant. Dieu est bon d'avoir mis cette heure-là dans ma vie.

Il parlait d'une voix brève, saccadée, en hachant les phrases. Antoinette demeurait les yeux clos, appuyée contre le grand platane.

— Si vous me méprisez, continua-t-il, ayez au

moins un peu de pitié, n'accusez que mon amour immense qui, toujours, quand je voulais parler, gardait mes lèvres closes. Je craignais tant de vous voir vous éloigner de moi... je craignais tant ce qui arrive aujourd'hui!...

Il se tut, épiant sur le cher visage la trace d'une ironie ou d'un dédain.

Elle ouvrit les yeux lentement, joignit les mains comme en extase, et dans un regard montrant toute son âme, dit avec ferveur :

— Oh! que c'est bon d'être aimée ainsi!

S'éloignant d'elle, il reprit d'un ton âpre et sourd.

— Vous n'avez donc pas compris? Vous n'avez donc pas entendu Eugénie tout à l'heure!...

A son tour elle s'approcha de lui, et d'une voix vibrante de tendresse :

— J'avais deviné, je savais tout, dit-elle.

Roger pâlit, le cœur gonflé d'espérance.

— Oh!... vous le saviez!...

— Oui, et j'ai cru mourir de honte; vous aviez si bien le droit de mépriser ma sottise, et si bien le droit de me garder rancune! Oh! dites encore que vous me pardonnez!

Des larmes tremblaient dans ces mots.

— Que je vous pardonne! s'écria-t-il éperdu, oh! chère, chère bien-aimée!...

Par le chemin encadré de géraniums et de roses,

Béatrix venait. Dans l'ombre vaporeuse de l'allée, elle vit Roger, les yeux fous de bonheur, prendre la main d'Antoinette extasiée...

Alors, mettant dans un sourire toute sa joie et toute son âme, la jeune femme reprit à pas légers le chemin de la maison.

Autour d'elle, les roses s'effeuillaient; dans le vieux lilas défleuri, un oiseau en pépiant construisait son nid.

XXXVI

« 5 juillet. — Thérèse chérie, je vous envoie mon block-notes : vous n'y lirez rien, mais je crois que votre amitié profonde y découvrira ce que je ne voulais pas écrire. Et vous aurez comme toujours raison, ma Thérèse, car je l'aime, je l'aime de toute mon âme.

« Mon amour est si grand qu'il me semble presque superflu de vous dire que, sous un pseudonyme d'artiste, il cachait le nom et la personnalité de Roger Marelle, le notaire détesté. Tout cela m'importe si peu, maintenant! C'est son âme que j'aime, son âme rencontrée, connue et si bien comprise par la mienne...

J'ai beaucoup souffert, mon amie, quand j'ai deviné son cher nom : ne pouvais-je pas craindre qu'il méprisât ma folie? et, n'est-ce pas étrange? je préférais mille fois son estime sans amour à son amour sans estime.

« Dieu est bon ; Roger m'a comprise mieux que je ne me comprends moi-même et, tout tremblant de son indignité, lui!... il m'a demandé de devenir sa femme. Ma mission bénie en ce monde, ma Thérèse, sera donc de lui faire oublier à force de tendresse tout ce que je lui ai fait souffrir, d'apporter la joie à son doux foyer, à ce nid délicieux qui, par un pressentiment peut-être, me semblait un coin du paradis.

Tante Virginie exulte : elle savait bien que j'en arriverais là.., elle savait bien que je finirais par lui céder... Je la laisse dire, ne voulant pas gâter sa joie par une trop exacte et décevante remise au point.

Merci à Dieu seul, qui envoya, dans Béatrix, un ange pour me montrer ma voie.

Et malgré ses folles chimères, malgré tous ses rêves de gloire, dans un mois votre Toinon, mille fois heureuse, sera... femme de notaire.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 8377.



